REVUE
D'ASCÉTIQUE ET DE MYSTIQUE

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

SIXIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 24

OCTOBRE 1925

LA DIRECTION DES PSYCHOPATHES, II..... R. de Sinéty..... 337

NOTES ET DOCUMENTS :

LA « METHODE DES TROIS PUISSANCES » ET L'*ART DE CONTEMPLATION* DE RAYMOND LULL..... J. de Guibert..... 367

L'AMOUR DIVIN (EROS) DANS S. GRÉGOIRE DE NYSSE..... G. Horn..... 378

LIVRES D'AUTREFOIS. — L'AUTOBIOGRAPHIE DU P. SURIN, II..... F. Cavallera..... 389

COMPTES RENDUS :

P. POURRAT : *LA SPIRITUALITÉ CHRÉTIENNE* (J. de Guibert). — *K. RICHSTAETTER* : DIE HERZ-JESU-VEREHRUNG DES DEUTSCHEN MITTELALTERS (E. Raitz von Frentz)..... 412

CHRONIQUE..... 421

BIBLIOGRAPHIE..... 428

TABLES DU TOME VI..... 436

ADMINISTRATION

TOULOUSE, 9, rue Montplaisir
Compte courant n° 593, Toulouse.

RÉDACTION

ROME (19), 120, Via del Seminario
TOULOUSE, 31, rue de la Fonderie

Tous droits réservés

Revue d'Ascétique et de Mystique

La Revue paraît tous les trois mois en fascicules de 96 à 112 pages in-8°

Abonnements :

Les abonnements sont annuels et partent de janvier.

FRANCE..... 15 fr. — UNION POSTALE..... 20 fr.

Un Numéro séparé : 5 fr.

Les numéros des années écoulées ne sont pas vendus séparément.

Prix d'une année écoulée : 20 fr.

ADMINISTRATION { Toulouse, 9, rue Montplaisir. *Chèques-postaux*, Toulouse, c/c. 593.

RÉDACTION

Tout ce qui concerne la *rédaction* de la *Revue*, les échanges et les envois de livres pour comptes rendus doit être désormais envoyé à l'une des deux adresses :

R. P. de GUIBERT, 120, via del Seminario, ROMA (19).
M. F. CAVALLERA, 31, rue de la Fonderie, TOULOUSE.

Pour paraître en janvier 1926 :

Bibliothèque de la Revue d'Ascétique et de Mystique

FASCICULE I

Louis MICHEL et Ferdinand CAVALLERA

LETTRES SPIRITUELLES

du Père JEAN-JOSEPH SURIN

de la Compagnie de Jésus.

ÉDITION CRITIQUE

I

1630-1638

Editions de la *Revue d'Ascétique et de Mystique*.
Administration : 9, Rue Montplaisir, Toulouse.

SUPPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE

A LA

Revue d'Ascétique et de Mystique

AVRIL 1925

P. Boumard. — *Formation chrétienne de l'âme. Avis de Piété.* 3 séries. Paris, Lethielleux, 3 vol. 12° de 263, 303 et 320 p. Le vol., 6 fr.

En publiant ces avis, M. Boumard s'est proposé de faire profiter ses confrères d'une expérience de vingt années d'enseignement catéchistique. Celui-ci d'ailleurs est envisagé ici moins comme œuvre d'instruction que comme œuvre d'éducation morale et religieuse. Les prêtres trouveront dans ces trois volumes matière pour des exhortations simples et pratiques sur les différents sujets intéressant la vie chrétienne. Par leur composition même et la manière dont ils sont présentés, ces exposés pourront aussi être utilisés comme livres de méditation. Chaque sujet comprend ordinairement trois points développés chacun en une page ou trois quarts de page, suivis de courtes réflexions, d'un trait historique et d'une résolution. Le 1er volume, étudie d'abord Jésus et ses titres à notre égard, puis les grandes vérités et ce qui se rapporte aux diverses occupations de la journée; le second enseigne à prier, à combattre ses défauts et à acquérir les vertus; le troisième s'attache à exposer ce qu'est en nous la vie divine telle que nous la communiquent les sacrements et comment il faut pratiquer la dévotion envers Marie.

Les Epîtres de S. Paul replacées dans le milieu historique des Actes des Apôtres et commentées par un moine Bénédictin de la Congrégation de France. Tome 1er, Actes. Thessaloniciens. Ier aux Corinthiens. Esschen, Librairie Saint-Alphonse, 8°, 403 p. et une carte.

La méthode de l'auteur est simple. Il divise le texte en fragments d'après leur contenu, de manière que chaque *péricope* forme un tout complet et se prête à un commentaire d'ensemble. Celui-ci va droit à la doctrine et s'efforce de faire ressortir ce que la parole de Dieu contient de bienfaisant. Il s'abstient de discussions directes, mais donne son opinion quand il le faut. Ceux qui désirent avant tout lire l'Ecriture pour leur édification personnelle et y chercher un aliment solide de vie religieuse trouveront ici un guide expérimenté et sûr.

Le Cardinal Gaetan de Lai. — *La Passion de Notre-Seigneur.* Paris, 5, rue Bayard, 8°, 372 p., 7 fr.

Nous ne saurions mieux faire pour apprécier ce volume que de transcrire quelques lignes de l'Avant-propos écrit par Son Eminence le Cardinal Dubois : « Après une description topographique de Jérusalem, ces deux points de vue — piété et érudition — se mêlent dans toute la trame du récit en une étroite intimité : c'est un évêque, c'est un cardinal qui écrit et c'est en même temps un pèlerin qui a vu de ses yeux et étudié sur place les lieux sanctifiés par les souffrances de Notre-Seigneur, un historien qui projette sur la narration de l'Evangile des rayons de lumière empruntés aux sciences sacrées et profanes. Un commentaire comme celui-ci donnera aux âmes une plus ample connaissance, une plus haute compréhension du mystère qui opéra la Rédemption du monde... »

A.-D. Sertillanges. — *Ce que Jésus voyait du haut de la croix.* Paris, Revue des Jeunes (Desclée), 12°, 326 p. avec gravures, 12 fr.

Cette œuvre est le fruit d'un séjour de quelques mois à Jérusalem. L'auteur l'a vécue avant de l'écrire. Elle se présente comme un travail d'un genre tout à fait à part. Ce n'est ni un guide de la Ville Sainte ni un commentaire de l'Evangile, mais c'est un livre qui aide puissamment à se représenter l'état d'âme du Christ pendant sa passion. Sans faire ex professo de l'archéologie, le P. Sertillanges a profité des dernières découvertes et nous donne une mise au point topographique que des plans et des photographies illustrent abondamment. Mais ces pierres parlent et avec ces pierres il a évoqué les habitants de Sion, au temps du Sauveur, dans leur paysage natal, avec leurs habitudes et leurs sentiments à l'égard de Jésus. Bien des

pages émouvantes redisent ce que Jésus éprouvait à leur vue. Le P. Sertillanges n'a jamais été mieux inspiré et avec lui on méditera avec plus de fruit et d'intelligence le mystére de la Passion.

Dom S. Louismet. — *Le mystère de Jésus*. Paris, Téqui, 1924, 16°, 441 p., 7 f. 50.

On a à plusieurs reprises signalé dans la *Revue*, tout en faisant des réserves nécessaires, le mérite des ouvrages de Dom S. Louismet, OSB. *Le mystère de Jésus* sera accueilli avec la même faveur que ses aînés. Si l'ouvrage est déconcertant, au moins dans la première partie, par sa marche incertaine et le laisser aller de ses propos, on se laisse cependant vite prendre par la simplicité et la cordialité du ton, par la chaleur de l'affection pour Jésus dont chaque page est imprégnée. Rien mieux que ces pages ne rappelle les auteurs mystiques du XIIe siècle et les méditations dites de saint Bonaventure sur la Vie du Christ. Aux âmes habituées à la vie contemplative ce livre fournira une excellente matière à lectures et à considérations. Elles seront pieusement aidées à pénétrer toujours plus avant dans la familiarité de Jésus.

Chanoine P. Durieux. — *L'Eucharistie, mémento canonique et pratique*. Paris, Gabalda, 1925, in-12, 328 p., 9 fr.

Le titre dit très bien le contenu du volume. Il ne rappelle la doctrine que dans la mesure où c'est nécessaire pour éclairer la pratique. En revanche, on y trouvera le détail de tout ce qu'il faut savoir pour la célébration du Saint Sacrifice, la réception et l'administration du sacrement de l'Eucharistie et le culte de la sainte réserve. Une table alphabétique très détaillée permet de découvrir immédiatement le renseignement dont on a besoin. C'est dire de quelle utilité pratique sera ce volume et quel prompt succès lui est assuré.

A. Mulders. — *La vocation au Sacerdoce*. Bruges, Excelsior, 21, rue Saint-Trond, 1925, 8°, XIX-217 p.

Voici un excellent traité de la vocation sacerdotale. Il comprend deux parties. Dans la première, M. Mulders esquisse à grands traits l'histoire de la théorie. On lira avec beaucoup d'intérêt les textes patristiques qu'il a rassemblés, ainsi que les détails sur le développement de la question depuis le Concile de Trente. L'exposé de la récente controverse est fait avec beaucoup d'équité et de bon sens. La deuxième partie contient la théorie elle-même, éclairée par les dernières décisions du Saint-Siège. L'auteur n'a pas de peine à montrer qu'elles confirment en somme l'enseignement traditionnel, en écartant quelques exagérations de forme. Il faut continuer à admettre que l'appel par l'évêque qui donne seul droit à l'ordination présuppose chez le sujet une vocation divine manifestée par divers signes et la présence de certaines aptitudes sur lesquelles doit se fonder le jugement épiscopal pour être à l'abri de toute erreur. Appelants et appelés sont ainsi très sagement caractérisés dans leur rôle respectif et l'on ne peut que souscrire au résumé que, dans l'épilogue, le distingué professeur donne de tout son ouvrage.

J. Delbrel SJ. — *A-t-il la vocation ?* Toulouse, Apostolat de la Prière, 1925, 16°, X-185 p., 5 fr.

L'infatigable apôtre du *Recrutement Sacerdotal* reprend dans cette brochure, à l'usage des directeurs, l'exposé des signes de vocation, secondaires et principaux. A propos de chacun d'eux, il multiplie les indications pratiques et les remarques que lui suggère une expérience déjà longue. Puissent ces pages encourager les prêtres à se chercher des auxiliaires et les aider à découvrir l'appel de Dieu dans les âmes de nombreux enfants.

R. Moreau SJ. — *Saints et Saintes de Dieu. Lectures quotidiennes*. Tours, Mame, 1925, 2 vol. 8°, XXXVIII-804 et XII-843 p.

La lecture en commun de la vie des Saints est une des plus chères traditions des familles chrétiennes, le livre se propose de la faciliter en offrant un recueil mieux adapté aux besoins actuels des esprits, plus satisfaisant par le double souci de laisser aux Saints leur vraie physionomie, en faisant resplendir l'œuvre de la grâce en eux, sans qu'elle absorbe et laisse dans l'ombre les traits humains de leur nature et d'écarter ces fioritures hagiographiques qui se réclamaient beaucoup plus d'une pieuse rhétorique que des documents sincères et contrôlés. Je n'oserai dire que sur ce point l'auteur a réussi autant qu'il serait désirable. Sa bonne volonté

ne saurait être mise en doute, mais il reconnaît lui-même qu'il n'a pu souvent que se référer aux ouvrages qui lui ont semblé les plus dignes de foi. La tâche était difficile surtout pour certaines biographies de personnages pour lesquels on n'a guère que des récits légendaires. Il aurait fallu les sacrifier complètement et il faut avouer que c'était bien difficile. Mais, comme on peut s'en assurer en parcourant les excellentes tables qui faciliteront l'utilisation du volume, pour la lecture dans l'ordre chronologique, il y a nombre de Saints qui ont vécu dans la pleine lumière de l'histoire et dont on lira avec profit les notices soigneusement et intelligemment composées. Ces deux beaux volumes se recommandent donc, d'eux-mêmes à l'attention des familles chrétiennes et de ceux qui ont à conseiller des lectures à la fois instructives, édifiantes et intéressantes.

Dr. C. Le Charpentier. — *Un médecin mystique au XVIIe siècle. Monsieur Hamon, médecin et solitaire de Port-Royal (1618-1687)*. Etude biographique. Préface de H. Bremond. Mamers, éditions Enault, 1924, 8°, 163 p.

M. Hamon est une des figures les plus sympathiques de Port-Royal, et c'est avec une sympathie non dissimulée que le Dr. Le Charpentier raconte sa vie et étudie son œuvre. Il fut très édifiant pour la pratique des vertus personnelles et le dévouement à ses malades. Son austérité, son détachement, son amour de la prière et de la solitude sont remarquables. On trouvera dans ses écrits — trop prolixes — de belles pages et des effusions pieuses qui témoignent de la belle qualité de sa dévotion. Faut-il aller plus loin? En dépit de l'autorité de M. Bremond, qui écrit pour ce livre une préface étincelante et où discrètement sont formulées quelques réserves au travail, par ailleurs si intéressant et si complet, du Dr. Le Charpentier, je ne pense pas que la vérité permette de l'absoudre de jansénisme. Il ne l'a pas été seulement pratiquement ; avec plus de modération que d'autres et beaucoup moins de goût pour la controverse, il est resté de fait, de volonté et d'idées attaché au parti. Au fond, c'est ce qui est concédé indirectement, lorsque tout en affirmant qu'il n'est pas janséniste, on parle des « feuilles dévotes sur lesquelles les hommes du métier pourraient avoir à formuler quelques réserves ». Nous ne pouvons pas avoir deux poids et deux mesures et, pour ma part, je serais moins indulgent à l'attitude de M. Hamon lors de la captivité de Port-Royal, et à certains de ses écrits justement censurés par Mgr Belzunce. Pas plûs que l'article de M. Renaudin sur la *Poverello*, le livre du Dr. Le Charpentier n'est complètement exempt de ce parti-pris en faveur de Port-Royal, qui fait exagérer le bien qu'on y trouve et rend inconsciemment injuste et oublieux pour ce qui ailleurs, et même chez ses adversaires, se pratiquait de vertu non moins héroïque et de christianisme aussi austère et plus conforme à l'humilité évangélique.

Mgr Laveille et Ch. Collin. *Gabriel Deshayes et ses familles religieuses, d'après des documents inédits*. Paris, Téqui, 1924, 8°, 583 p. Prix : 12 fr.

Ce livre a subsidiairement pour objet, de justifier la thèse « montfortiste » sur l'origine des Frères de Saint-Gabriel, contre les biographes écrivant sous l'inspiration des Pères de la Compagnie de Marie. Mais cet aspect polémique de la question ne doit point faire perdre de vue le magnifique exemple d'activité apostolique qu'offre la vie de ce grand homme d'œuvres. On y trouvera ample matière à édification, en même temps qu'on y lira une page importante de l'histoire du renouveau religieux au XIXe siècle. Le nom de Mgr Laveille est à lui seul un garant suffisant de l'intérêt du récit pour lequel il s'est associé l'abbé Collin, spécialement chargé d'assurer une documentation irréprochable et décisive.

Ph. Gobillot. — *Un Apôtre : A. Limagne. L'éducateur, l'homme d'œuvres, l'aumônier militaire*. Paris, de Gigord, 1924, 8°, 590 p.

Biographie un peu prolixe mais très bien présentée d'un type supérieur de prêtre et de religieux, très en vue avant la guerre parmi les éducateurs de la jeunesse française et qui donna toute sa mesure au cours de l'épreuve où il ruina définitivement sa santé. Le P. Limagne (1872-1919), de la Société de Marie, fut de longues années supérieur du Collège libre de Montluçon, mais son activité débordait hors des murs du Collège et suscitait autour de lui de nombreuses œuvres d'assistance, d'organisation sociale ou d'apostolat. Pendant la guerre, en captivité, il fut l'âme du séminaire de Münster, organisé pour les clercs prisonniers. Partout, il déploya avec les riches qualités d'une nature exceptionnellement douée, l'esprit surnaturel qui le poussait à la conquête des âmes. La lecture de ce livre est éminemment bienfaisante et doit être chaudement recommandée.

Autres Livres reçus :

N. Farrugia OSA. — *De matrimonio et causis matrimonialibus. Tractatus canonico-moralis iuxta Codicem iuris canonici.* Turin, Marietti, 1924, 16°, VII-564 p.

I. Latini. — *Iuris criminalis philosophici summa lineamenta.* Turin, Marietti, 1924, 8°, 213 p.

La Révolution par le Communisme. Ses débuts. Russie.. France?... — Fédération Nationale Catholique, 4e fasc., 8°, 48 p., 0 fr. 60.

Klein F. — *L'Amérique et le Cartel des gauches.* Du tort que nous fait aux Etats-Unis la politique anticléricale. Paris, éd. *Spes*, 8°, 32 p., 1 fr. 50.

Publications de la Société de Saint Jean l'Evangéliste,
Tournai-Paris, Desclée et Cie :

Missale Romanum. — Un vol. in-48 (13 × 7 1/2 cent.). Edition conforme à l'édition typique vaticane, avec le chant des Préfaces, etc. Impression en noir et rouge sur papier *indien*, beaux caractères très lisibies. Broché, 18 fr., suivant reliure, à partir de 23 fr. (toile noire, tranche rouge).

Paroissien Romain contenant la Messe et l'office pour les Dimanches et les Fêtes. Chant grégorien extrait de l'édition Vaticane et transcription musicale des Bénédictins de Solesmes. Un volume in-12 (19 × 12 cent.) de 1750 pages. — N° 800 c. — Cet ouvrage en notation musicale moderne correspond à l'édition grégorienne, n° 800, sauf certains offices, comme les Laudes, Primes, etc. Le Propre des Saints a été augmenté des messes de presque toutes les fêtes doubles. Broché, 18 fr.; relié, prix divers depuis 23 fr.

Le Paroissien Romain contenant les offices de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année en latin et en français.

Officium majoris hebdomadae et octavae Paschae, cum cantu juxta ordinem breviarii, missalis et pontificalis romani, in-12 de 851 p.

Office des Morts avec l'Office de la Commémoraison de tous les fidèles défunts. — Un vol. in-48 (12 1/2 × 7 1/2 cent.) de 96 p. Texte latin. Gros caractères. Impression en noir et rouge avec encadrement rouge. Prix à partir de 4 fr. (toile noire, tranche rouges).

Manuale Christianum. Edition en latin. — Un vol. in-48 (128×75 mm.) de 1140 pages sur papier mince. Cette nouvelle édition se compose de trois parties principales, publiées aussi séparément. Prix à partir de 10 fr. (toile noire, tranche rouge).

Chanoine Crampon. — *Novum Testamentum*, précédé de l'Harmonie des Evangiles, — avec divisions logiques et de nombreuses références, — suivi d'un Index alphabétique, 700 pages; *Vade mecum ad usum clericorum*, contenant un choix très considérable de prières en latin, 222 p. — *De imitatione Christi* avec de nombreux sous-titres, suivi de plusieurs tables, 224 pages.

SUPPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE

A LA

Revue d'Ascétique et de Mystique

JUILLET 1925

J. Huby, SJ. — *Evangile selon saint Marc traduit et commenté* (*Verbum salutis, II*). Paris, Beauchesne, 1924, 12°, XIX-428 p., 14 fr.

Nous avons signalé, à propos du commentaire sur saint Mathieu publié par le P. A. Durand, le but et les caractéristiques de la collection *Verbum Salutis*. Le commentaire sur S. Marc, tout en expliquant très bien le texte évangélique quant à sa teneur littérale, s'applique particulièrement à mettre en relief la valeur spirituelle des enseignements qu'il contient. D'heureuses citations complètent parfois les réflexions du commentateur. Aussi bien comme livre de lecture ascétique et mystique que comme thème de méditations, le nouveau commentaire, dû à l'éditeur de *Christus*, se recommande de lui-même. L'on sait assez d'ailleurs combien sont rares les commentaires sur S. Marc mettant pleinement en relief le témoignage particulièrement intéressant qu'il apporte à l'histoire du christianisme. Trop souvent on le sacrifie aux autres synoptiques pour les parties communes. Ici pleine justice lui est rendue et ce n'est pas un des moindres intérêts de l'ouvrage.

A. Oldra, SJ. — *Gesù Cristo studio apologetico-religioso. Parte I, Dall'infanzia al magistero. II, Il taumaturgo e il Redentore*, 2e éd., Firenze, libreria editrice fiorentina, 2 v. 8°, XII-557 et 609 p.

Trente-deux conférences riches de fond autant qu'éloquentes où sont passés en revue après le rappel des attaques récentes, les principaux aspects de la vie et de l'activité de Jésus-Christ. Je signalerai particulièrement les conférences du premier volume sur la personne et la morale de Jésus et celles du second sur le cœur de Jésus, sa sainteté, sa force morale, Jésus et sa mère. Une solide doctrine s'y unit à une connaissance profonde des erreurs et des besoins de notre temps. L'ouvrage peut faire beaucoup de bien aux laïques cultivés.

R. P. Mathiae Fabri e SJ. — *Conciones in Evangelia et festa totius anni cui accedunt eiusdem auctoris conciones funebres et nuptiales*. Editio quinta Taurinensis. Turin, Marietti, 1923-1924, 10 vol., 8°. Prix : 175 lire.

La fréquence des éditions de cet ouvrage en divers pays (la 1a Taurinensis est de 1879) à elle seule suffirait à en attester l'utilité, depuis trois siècles. Ces dix volumes donnent successivement, comme le titre l'indique, les sermons sur chaque dimanche de l'année liturgique, sur les principales fêtes et, le dernier, une série de sermons pour enterrements et mariages. Sur chaque sujet il y a de douze à vingt développements différents contenant une doctrine solide et pratique exposée en un style simple et fournissant ainsi la matière suffisante pour varier longtemps la manière de présenter le même mystère, tout en offrant au peuple chrétien un enseignement fructueux.

M. A. Janvier, OP. — *La perfection de la vie chrétienne*. Carêmes de 1923 et de 1924 (Exposition de la morale catholique, morale spéciale, XIII et XIV), Paris, Lethielleux, 8°, 2 vol., 390 et 344 p., 20 fr.

Ces deux volumes renferment les dernières conférences prêchées à Notre-Dame par le P. Janvier. Le premier traite de la vie de perfection en général. Il montre d'abord quelle place occupe l'idée de perfection dans le christianisme et la valeur unique qu'elle lui confère ; puis, ayant exposé les éléments de la perfection,

Cœur de Jésus pendant le Moyen-Age, poursuit surtout un but apologétique : réfute ceux qui établissent un abîme infranchissable entre la scolastique et la mystique, entre la piété de la masse ecclésiastique et sacramentelle et la recherche personnelle de Dieu, par les contemplatifs. Il y a sans doute des différences de degré mais il faut éviter toute exagération, comme le montre le travail si solidement documenté, — il suffit de voir les 14 pages serrées de bibliographie et les nombreuses notes. Depuis Sᵉ Hildegarde et Elisabeth de Schoenau, en passant par les nombreux représentants de la mystique franciscaine, cistercienne, dominicaine, jusqu'à Ruysbroeck et Thomas a Kempis, la doctrine eucharistique est exactement formulée, étroitement apparentée aux progrès de la scolastique et dénote une extraordinaire vénération pour le Saint Sacrement. Transubstantiation, effets de l'Eucharistie, préparation et action de grâces, communion fréquente et communion spirituelle sont souvent rappelés. L'ouvrage aurait encore gagné à faire connaître quelle place occupe l'Eucharistie dans l'ensemble de la doctrine des mystiques et par rapport aux autres écrivains religieux. Il constitue un de ces importants travaux d'approche qui préparent cette histoire de l'ascèse, pour laquelle nous disposons encore de trop peu de matériaux bien préparés.

E. F.

H. Wilms, OP. — *Das Beten der Mystikerinnen, dargestellt nach den Chroniken der Dominikanerinnenklöster zu Adelhausen, Diessenhofen, Engeltal, Kirchberg, Oetenbach, Töss, Unterlinden und Weiler*. 2ᵉ éd. Fribourg, Herder, 8°, X-234 p.

L'auteur a recueilli dans les chroniques de ces divers monastères et systématiquement exposé ce qui concerne la vie de prière des religieuses dominicaines : prière chorale, prière privée, réception des sacrements, méditation, recueillement, vie de prière extraordinaire. On y voit que la prière est vraiment le centre de leur vie et cela donne un attrait tout particulier aux formules qu'il insère dans son texte. La consolation répond avec abondance à un pareil effort et souvent par le don des larmes, les visions, les ravissements. Les sœurs les recherchent surtout comme témoignage céleste qu'elles sont sur la bonne voie mais sans transformer le moyen en fin et elles quittent volontiers les délices de la prière individuelle et des faveurs extraordinaires de la grâce pour satisfaire aux obligations du chœur. On y rappelle aussi leurs mortifications, et en particulier d'étonnantes et incroyables privations de sommeil. Cet amour de la prière fait éviter les rapports avec les séculiers, redouter les charges distrayantes, sauvegarder le recueillement au cours du travail, rechercher la conversation spirituelle des compagnes ; seul l'esprit apostolique rattache au monde extérieur. Il y a aussi les tentations et les épreuves : sentiment de l'éloignement de Dieu crainte du péché, doutes et les exagérations ou manifestations intempestives et choquantes du sentiment religieux. Ce petit livre donne une haute idée de la vie intérieure des cloîtres du Moyen-Age et fournit de riches matériaux pour l'histoire de la prière, de la prière mystique en particulier.

E. F.

H. Meuffels, CM. — *Sainte Lydwine de Schiedam* (1380-1433). Paris, Gabalda, 1925, 12°, 175 p. (Collection *Les Saints*).

Ceux que le talent de Huysmans ne rassurait qu'à moitié sur la valeur historique de sa Sainte Lydwine seront heureux de trouver ici une biographie répondant à toutes les exigences de la critique et une mise au point concernant la célèbre extatique et thaumaturge. Un chapitre consacré aux historiens de la Sainte et la Bibliographie font connaître et apprécient les sources utilisées pour décrire successivement la jeunesse de Lydwine, sa maladie aux manifestations si extraordinaires, les miracles dont elle fut l'instrument et les faveurs multipliées dont Dieu daigna la gratifier. Le chapitre VI consacré à l'extatique est particulièrement intéressant pour nos études : l'on ne peut qu'approuver les sages remarques par lesquelles il débute et l'enseignement solide sur le vrai caractère de la sainteté que l'auteur y donne. L'ouvrage s'achève en faisant connaître les difficultés auxquelles la Sainte se heurta longtemps dans son entourage, les bienfaits qu'elle répandit sur ses proches et ses concitoyens jusqu'à sa mort. Un dernier chapitre retrace l'histoire de son culte et de son influence. En appendice la messe et l'office de la Bienheureuse, car officiellement Lydwine n'a droit qu'à ce titre, par suite de la simple confirmation par l'Eglise de son culte immémorial.

XIII

SUPPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE

A LA

Revue d'Ascétique et de Mystique

OCTOBRE 1925

S. Uccello. — *Biblia Mariana seu Commentarium Biblico-Patristicum in Litanias Lauretanas*. Turin, Marietti, 1925, in-16, VIII-399 p., 12 lires.

A propos de chacune des invocations des litanies, l'auteur groupe un certain nombre de textes empruntés aux auteurs ecclésiastiques ou religieux des quinze premiers siècles. De même pour les différents titres décernés à Marie et à propos des rapports de la Vierge avec l'Eucharistie. Des références sommaires sont données après chaque extrait. Il est extrêmement fâcheux que l'auteur n'ait tenu absolument aucun compte des résultats, même les plus élémentaires, de la critique et attribuè sans sourciller à S. Ignace d'Antioche, à S. Justin, à S. Augustin, à S. Jérôme. etc., etc. des œuvres qui leur sont absolument étrangères. La piété doit s'alimenter aux sources de la vérité. La remarque est d'autant plus nécessaire que le P. Uccello indique parmi les avantages de son livre : « theses tuas coram discipulis facile, prompte et secure confirmare. »

B. Roland-Gosselin. — *La morale de S. Augustin*. — Paris, Rivière, 1925, in-12, VI-251.

Dans ce volume, M. Roland-Gosselin a délibérément laissé de côté « les sources, la formation, le développement de la pensée » augustinienne pour s'en tenir aux « principes fondamentaux avec leurs applications les plus générales ». Il traite donc successivement de la méthode, de l'ordre moral, de la vie morale (la volonté et la vertu), de quelques problèmes de morale sociale, le mensonge, la guerre, le suicide, le mariage, la virginité, la propriété. De nombreuses références, au bas des pages, permettent le contrôle et facilitent une étude plus approfondie. Il ne s'agit pas d'extraits mais d'un exposé synthétique s'efforçant de dégager sur tous ces problèmes la pensée de S. Augustin. Si l'on songe au génie du docteur et à l'immense influence qu'il a exercée au cours des siècles, on devinera sans peine l'intérêt de cette monographie consciencieuse et son utilité pour l'époque actuelle.

Abbé Arnaud d'Agnel. — *Saint Vincent de Paul Directeur de conscience*. Préface de M. Fr. Verdier, Supérieur général de la Congrégation de la Mission. — Paris, Téqui, 1925, in-12, XII-386 p., 10 fr.

Voici un ouvrage très neuf, en partie parce qu'il a pu profiter de la récente édition, de la *Correspondance* et des *Entretiens* du Saint. M. Arnaud d'Agnel dont les ouvrages de psychothérapie sont très connus, a pu, excellemment, mettre en relief les données intéressantes que contiennent de ce point de vue, les lettres et les instructions si variées et si nombreuses recueillies par M. Coste, Une table analytique des matières très détaillée ainsi que la table des noms de personnes et de lieux permet de retrouver facilement le détail remarqué, l'anedote savoureuse le conseil utile. Comme le signale M. Verdier, dirigeants et dirigés trouveront, ici matière à une lecture très intéressante en même temps que très profitable.

M. Vaussard. — *Sainte Marie-Madeleine de Pazzi (1566-1607)*. Paris, Gabalda, 1925, 12°, 177 p. (Collection *Les Saints*), Prix : 4 fr.

M. M. Vaussard avait bien voulu donner à la Revue la primeur d'une lettre inédite de Ste M.-Madeleine de Pazzi, dont il a depuis publié le texte original italien dans l'ouvrage *Estasi e lettere scelte* déjà signalè à nos lecteurs. Ces documents ont été heureusement mis à profit pour écrire cette biographie. Histoire tout intérieure, puisque c'est la vie d'une carmélite entrée encore jeune au couvent autonome de Notre-Dame des Anges, où la grâce divine l'envahit à travers des épreuves parfoist rès douloureuses, mais aussi des extases multipliées, et l'élève jusqu'aux plus hauts sommets de la vie mystique. De cette ascension M. Vaussard décrit les diverses étapes, après avoir dans les premiers chapitres dépeint à grands traits la

situation religieuse de l'Italie au moment où Marie-Madeleine de Pazzi était appelée à s'y sanctifier et à y faire entendre les avertissements divins. Le talent de l'auteur a fait revivre avec beaucoup d'intérêt cette âme privilégiée, une des annonciatrices de sainte Marguerite-Marie.

A. Laros. — *Kardinal Newman.* Mayence, Matthias-Grünewald-Verlag, 5e éd., 8°, 112 p.

Courte mais précieuse biographie, qui retrace vivement les principaux épisodes de la carrière du converti, le rude combat pour la vérité et les illusions toujours renaissantes qu'il doit écarter de son chemin. Les traits épars de la physionomie morale sont groupés en portrait dans la seconde partie consacrée à la vie intérieure. Dès sa jeunesse, Newman apprend par expérience qu'il n'y a que deux choses qui comptent : Dieu et l'âme. La vie chretienne se réduit à marcher en la présence de Dieu. Conscience, devoir, crainte de Dieu occupent plus de place dans sa spiritualité que le pur amour. Sa charité pour le prochain est quelque peu affaiblie par une sorte de mélancolique résignation. Il se laisse absorber par le souci de la lutte intérieure, plus qu'il ne lutte à l'extérieur contre les difficultés vraiment extraordinaires qu'il rencontre sur sa route... L'origine juive de Newman et la théorie de sa première conversion, soutenues par l'auteur sont rejetées par d'autres historiens. E. F.

Père Lejeune, CSSR. — *1815-1888, Le Père Huchant rédemptoriste.* 2e édit., Esschen, librairie Saint-Alphonse, 8°, 225 p.

Récit édifiant destiné à promouvoir la dévotion envers ce pieux serviteur de Dieu, dont on espère voir quelque jour introduire la cause de béatification. Le P. Huchant fut longtemps chargé de la direction de la stigmatisée du Bois d'Haine Louise Lateau, sur laquelle il porta un jugement peu favorable et il finit par demander d'être relevé de ses fonctions. Il était lui-même l'objet de faveurs mystiques, ainsi que deux de ses frères, récollets. On en trouvera les échos dans ce livre où l'auteur présente comme une des épreuves les plus singulières et les plus durables de sa vie une sorte d'obsession poétique dont il parvint difficilement à se libérer. Les spécimens que l'on nous en offre, sauf peut-être la traduction du *Veni Sancte Spiritus*, ne valent guère d'ailleurs que par le sentiment qui les anime. En même temps qu'un contemplatif et un religieux exemplaire qui avait fait le vœu du plus parfait, le P. Huchant fut un ardent missionnaire et un directeur expérimenté. L'ouvrage est écrit sans apprêt ; nombre d'anecdotes y intéresseront le lecteur.

P. Bonnetain. — *Officier et Apôtre. Le lieutenant Marcel Antoine (1893-1918).* Paris, Téqui, 1924, 12°, XXXIII-320 p. Prix : 7 fr. 50.

Cette biographie retrace la courte carrière d'un admirable jeune homme, chrétien convaincu, qui songe dès le lycée à devenir prêtre et que son passage à la rue des Postes et à Polytechnique affermissent encore dans ses idées de vocation. La guerre le prit après sa première année d'école. Tandis qu'il accomplissait vaillamment son devoir d'officier sur la Somme, en Champagne, à Verdun, autour du saillant de l'Yser, il portait partout avec lui le souci de faire honneur à son catholicisme par une conduite exemplaire et de profiter des occasions qui s'offraient à lui pour exercer l'apostolat sur ses hommes, sur ses camarades, et, à l'hôpital, comme en convalescence, sur tous ceux qui l'approchaient. Dieu s'est contenté de sa bonne volonté et l'a appelé à la récompense peu de jours après l'armistice (11 décembre 1918). Puisse la biographie très complète qui lui est consacrée continuer auprès des âmes le bienfait de cet apostolat et susciter parmi les jeunes de nombreux imitateurs.

F. Klein. — *Une expérience religieuse. Madeleine Sémer, convertie et mystique (1874-1921).* Paris, Bloud, 8°, 273 p., 10 fr.

Parmi les biographies récentes, où il est question de grâces mystiques, peu présentent un intérêt aussi considérable que cette biographie dont les éditions se sont multipliées. C'est un spectacle rare que celui de cette conversion radicale qui mène Madeleine de l'athéisme le plus franc, aux plus hauts sommets de la vie mystique, par une suite d'épreuves sur lesquelles tout n'a pu encore être dit. Toutefois ce qui donne à ces pages une valeur particulière, ce sont les nombreux extraits où Madame Sémer décrit elle-même les grâces extraordinaires dont elle est l'objet. Sa forte culture intellectuelle lui a permis de s'analyser avec une lucidité et une précision que l'on trouve rarement dans les écrits de ce genre. A ce

titre ce sont des documents qui doivent retenir l'attention des directeurs d'âmes et qui font vivement souhaiter que quelque jour, les lettres et le journal soient publiés dans leur intégrité.

F.-A. VUILLERMET, OP. — *Les divertissements permis et les divertissements défendus*. Paris, Lethielleux, in-12, 335 p., 7 fr. 50.

Matière toujours actuelle et où souvent les consciences ont grand besoin d'être éclairées et guidées. Dans une série de quinze conférences, le P. Vuillermet passe successivement en revue les conversations mondaines, perverses, méchantes ; les lectures mauvaises, dangereuses, frivoles ; l'art : peinture, sculpture ; le théâtre, le cinéma, la musique, les relations mondaines et le flirt ; le jeu et ses amis. Il explique la doctrine de l'Eglise en agrémentant son exposé de citations et au besoin d'anecdotes, s'efforçant, sans verser dans l'exagération, d'amener à vouloir conformer pleinement sa conduite aux exigences de la morale chrétienne. C'est l'application des principes exposés dans son livre précédent : *Les divertissements et la conscience chrétienne*.

Autres Livres reçus :

Ch. BONNEVAL. — *Une des grandes lumières de l'Eglise. Saint François de Sales*. Avignon, Aubanel, 12°, XIX-188 p.

H. BORDEAUX. — *Le sang des prêtres*. Paris, 5 rue Bayard, 12°, 78 p.

Chemin de Croix. Méditations de J. CALVET. Compositions originales de Joseph AUBERT. Paris, Procure Générale, 3, rue Mézières, 32°, 6 fr.

H. CHÉRAMY, SS. — *Saint-Sébastien hors les murs*. Paris, 5, rue Bayard, gr. 8°, 87 pages, nombreuses gravures, 4 fr.

L. CHOUPIN. — *De la vocation à l'état religieux*. Paris, Beauchesne, 12°, 62 p., 3 fr.

L. DEYRIEUX. — *Les vertus du Sacré-Cœur de Jésus d'après l'Evangile*. Avignon, Aubanel, 12°, IX-169 p.

E. DUPLESSY. — *Apologétique. Livre III. Démonstration du catholicisme*. Paris, 5, rue Bayard, 16°, 516 p.

E. DUPLESSY et Dr. MARCHAND. — *Le catéchisme vécu à Lourdes*. Paris, Téqui, 12°, VIII-264 p., 7 fr.

Les Epîtres de saint Paul replacées dans le milieu historique des Actes des Apôtres, tome II. Esschen, librairie St-Alphonse, 8°, 596 p.

Les équipes sociales. Esprit et méthodes. Préface du maréchal Liautey, tome I. Editions de la « Revue des Jeunes ». Paris, Desclée, 12°, 123 p., 5 fr.

V. GERMAIN. — *Petit missel illustré de l'enfance*, avec illustrations, 50e mille. Québec, Couvent de Mérici, chemin Saint-Louis. L'unité 0 fr. 75, remises par quantités.

G. GIBERT, SJ. — *Les petits Chinois ou la Sainte Enfance au Vicariat de Nankin*. Histoires vraies avec illustrations. Paris, Téqui, 12°, 93 p., 1 fr. 50.

M. S. GILLET. — *La morale et les morales*. Editions de la « Revue des Jeunes », Paris, Desclée, 12°, 302 p., 10 fr.

Mgr GONZALEZ Y GARCIA. — *Ce que peut un curé aujourd'hui*, traduit et adapté par le R. P. PECHDO, 8e mille, Paris, édition « Spes », 12°, 100 p.

Ch. Grimaud. — *Prêtre ?... Pourquoi pas?* Illustrations de l'abbé Rouaud. Paris, Téqui, 12°, 135 p., 3 fr. 50.

E. Hugon, OP. — *Etudes sociales et psychologiques, ascétiques et mystiques.* Paris, Téqui, 1924, 12°, VI-178 p., 5 fr.

Jean de Beaulieu, OMC. — *Les leçons du Calvaire. Trois Chemins de Croix.* Toulouse, Voix Franciscaines, 6, rue Ste-Anne, 112 p.

Le livre des psaumes suivi des cantiques du bréviaire romain en latin-français. Traduction sur la « Vulgate » avec introduction, sommaire et notes par A. Crampon. Paris, Desclée, 32°, 724 p. A partir de 7 fr. 50, suivant les reliures.

V. Mercié, OP. — *Le Saint Rosaire. Nouveau Directoire canonique.* Paris, 5, rue Bayard, 32°, 104 p.

Missel et vespéral du dimanche. Louvain, Abbaye du Mont-César, Bureau liturgique, 32°, XL-1164-48*-12 p.

A. O. Pinchart. — *Jésus, Sonnets.* Préface de F. Jammes. Paris, éditions « Spes », 12°, 63 p., 3 fr. 75.

E. Roupain, SJ. — *Les petits demandent leur pain.* Paris, Lethielleux, 1925, 8°, 64 p., 2 fr. 50 (sur l'enseignement).

L. Rouzic. — *En vacances, repos et progrès.* Paris, Téqui, 32°, XII-356 p., 5 fr.

P. Sigismond, OMC. — *La royauté universelle du Sacré-Cœur et l'Immaculée-Conception de Marie, d'après la doctrine du Bx J. Duns Scot.* Toulouse, « Voix Franciscaines », 6, rue Ste-Anne, 12°, 48 p.

J.-B. Thibaut. — *La liturgie romaine.* Paris, 5, rue Bayard, 8°, 128 p., 5 fr.

TABLE DU SUPPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE

Adloff, 1.
Agnel (d'), 10, 13.
Agnius, 3.

Boeckl, 11.
Bonnetain, 14.
Boumard, 5.
Bouyssonie (A.), 2.
Brémond (L.), 2.

Colin, 7.
Cordonnier, 10.

Daumont, 2.
Delatte, 5.
De Lai, 5.
Delbrel, 6.
Demurger, 10.
Doncœur, 1.
Dudon, 3.
Durieux, 6.

Espiney (d'), 10.

Fabri, 9.
Fanfani, 1.
François de Sales (S.), 1.

Garriguet, 10.
Gobillot, 7.
Grabmann, 11.

Huby, 9.

Janin, 3.
Janvier, 9.
Jaud, 1.

Klein, 14.

Laros, 14.
Laveille, 7.
Lejeune, 14.
Le Charpentier, 7.

Lelong, 8.
Louismet, 6.

Meuffels, 12.
Moreau, 6.
Mulders, 6.

Oldra, 9.

Pierre l'Ermite, 3.

Roland Gosselin, 13.
Roure, 11.
Rouzic, 2.

Sertillanges, 5.
Sol, 3.

Thérèse (Ste), 1.

Uccello, 13.

Vaussard, 13.
Vuillermet, 15.

Wilms, 12.

LA DIRECTION DES PSYCHOPATHES[1]

II. — Conseils pratiques pour la conduite des psychopathes

Si le terme « psychothérapie » est moderne, la chose qu'il signifie est aussi vieille que l'humanité : de tous temps, médecins et directeurs de conscience ont pratiqué cet art bienfaisant qui consiste à traiter par des procédés moraux les maladies du corps et celles de l'esprit. Le seul mérite de la science du jour est d'avoir mis un peu d'ordre et de méthode dans les procédés utilisés instinctivement par nos devanciers et il ne faudrait pas s'imaginer que l'on puisse faire dans ce domaine de bien grandes découvertes.

La première partie de notre travail permet de déterminer quels sujets relèvent particulièrement des traitements psychothérapeutiques, nous voudrions indiquer dans la seconde comment il faut les appliquer pour mettre de son côté les meilleures chances de succès.

Nous parlerons donc successivement :

1° des procédés généraux d'action psychothérapeutique ;

2° des adjuvants ordinaires des cures psychiques ;

3° du traitement spécial de quelques psychopathies ;

4° de la prophylaxie des maladies de l'esprit.

(1) Voir RAM, juillet 1925, pp. 227-277.

A) Procédés généraux d'action psychothérapeutique

On peut agir sur un sujet ou par suggestion, ou par persuasion. Une idée, un sentiment, un acte sont suggérés lorsqu'ils sont introduits dans un esprit, sans que celui-ci prenne conscience des motifs qui pourraient le déterminer à les accepter. Ces mêmes dispositions mentales sont au contraire obtenues par persuasion lorsque le sujet ne les adopte qu'en se rendant bien compte des raisons pour lesquelles on les lui conseille.

Il va de soi qu'un directeur de conscience aura beaucoup plus souvent à persuader qu'à suggérer. Telle forme de suggestion — celle qui s'exerce dans le sommeil hypnotique — est même du ressort exclusif du médecin, qui fera bien de n'en user qu'avec des sujets très spéciaux et en prenant toutes les précautions voulues pour que cette thérapeutique, très efficace dans certains cas, ne présente pas d'inconvénients. Nous n'irons pas d'ailleurs jusqu'à soutenir, avec Dubois, qu'en soi la suggestion est un procédé peu moral, parce qu'il fait en quelque sorte violence à la liberté du malade. C'est là, à notre avis, un scrupule très exagéré. Supprimer par suggestion une idée fixe qui tourmente un esprit, introduire par suggestion dans une volonté une disposition utile, désirée, salutaire à l'équilibre mental et moral du sujet, sont des services très appréciables que l'on serait heureux de pouvoir rendre souvent aux malades. Il est toutefois préférable, quand on le peut, d'agir par persuasion. D'abord parce que ce mode de traitement respecte davantage la liberté et la dignité de l'individu, puis surtout parce que, dans bien des cas, il est le seul à présenter toutes les garanties désirables d'efficacité et de durabilité. L'esprit qui s'est laissé convaincre par de bonnes raisons, à qui on a expliqué assez à fond la manière de se défendre contre les retours offensifs du mal, sera mieux armé que s'il avait été simplement débarrassé momenta-

nément par suggestion, d'idées, d'images, d'émotions plus ou moins gênantes.

Inutile d'essayer de formuler des règles universelles et souveraines pour apprendre à persuader (2). Voici pourtant ce que l'on peut dire à ce sujet de plus général. La première des choses à faire est de conquérir la confiance de son malade. Pour y réussir, un directeur aura surtout besoin d'une inlassable patience. Jamais il ne devra se montrer pressé, ni ennuyé par les hésitations, les agitations, les longueurs de ses dirigés. Qu'il se garde bien surtout d'être ironique, moqueur. Rire des souffrances d'un psychopathe, c'est le plus souvent se fermer pour longtemps, quelquefois pour toujours, la voie qui amène aux nécessaires confidences : le malade aurait l'impression de n'être ni compris ni apprécié, ni aimé ; dès lors plus rien à espérer de relations qui lui seraient à charge. Avant donc de s'imposer, le directeur doit tâcher de se faire accepter avec sympathie : seule, répétons-le, une grande et affectueuse bonté rendra possible cette conquête de la confiance sans laquelle en direction on ne fait absolument rien (3).

(2) On trouvera dans de nombreux ouvrages le développement des idées qu'ici nous esquissons seulement. Nous nous faisons un plaisir de signaler celui que M. l'abbé Toulemonde, professeur de psychologie appliquée à l'Institut catholique de Lille, vient de consacrer à ce sujet. *Comment soulager les nerveux*, Bloud, 1925. S'il nous était permis de formuler une critique sur ce livre qui contient de nombreuses pages excellentes, ce serait que l'auteur sépare trop nettement les nerveux des névrosés. Nous trouvons également assez arbitraire la définition qu'il donne des premiers : un nerveux est pour lui « un homme dont les centres nerveux de la vie de relation et de la vie psychique sont en parfait état et même remarquablement développés, mais dont les centres de la vie végétative souffrent d'une sensibilité particulière aux poisons organiques » (p. 10). Est-il bien sûr que seuls les systèmes sympathique et parasympathique soient atteints chez ces sujets ? Nous croyons plutôt que c'est souvent la totalité du système nerveux qui présente chez eux une débilité particulière et un fonctionnement défectueux.

(3) « En morale, écrivait très justement Déjerine, en philosophie, tout a été dit et redit depuis des siècles en se basant sur le raisonnement et nous en sommes toujours au même point. Je crois à l'influence bienfaisante d'un être sur l'autre, et c'est là pour moi le fondement de

Que l'on en soit donc bien persuadé : un cœur sec et dur, malgré toute la science du monde, ne réussira jamais avec les psychopathes et les nerveux. Il les blessera, leur fermera la bouche, les découragera ; il n'en tirera rien. Avec infiniment moins de connaissances théoriques, un homme affectueux, désintéressé, aimable et, avec cela, entraînant et énergique, obtiendra d'eux tout ce qu'il voudra. On s'explique dès lors l'importance énorme du facteur personnel en direction et en psychothérapie. Les traits du visage, le regard, l'attitude générale, un ensemble qui inspire l'affection et donne une impression de sécurité, tout cela joue un rôle au moins aussi important que les paroles prononcées. L'expérience peut parfaire ces dons naturels, les affiner et les compléter : elle ne saurait les remplacer.

Lorsque le directeur sent qu'entre lui et son dirigé le courant de sympathie est établi, il doit en profiter tout de suite pour commencer l'étude approfondie de son sujet. Qu'il se défie des clichés et des cadres tout faits; ils sont bons pour les livres et les exposés pédagogiques. La réalité concrète se moque de nos classifications. S'il est utile de les connaître, ce n'est souvent que pour s'en mieux défier. Rien d'ailleurs n'est indifférent pour acquérir une parfaite connaissance d'un sujet. On saura de lui tout ce qui concerne ses antécédents familiaux, son hérédité, son passé, ses goûts, ses habitudes, ses souffrances, ses désirs, et cela petit à petit, une confidence en amenant une autre.

la psychothérapie. On ne guérit pas un neurasthénique, on ne change point son état mental par des syllogismes, par des raisonnements. On le guérit lorsque, après lui avoir inspiré confiance, il arrive à croire en vous ; c'est qu'en effet la psychothérapie ne peut agir que lorsque celui sur lequel vous l'exercez vous a confessé sa vie entière, c'est-à-dire lorsqu'il a une confiance absolue en vous. Entre le raisonnement et l'acceptation de ce raisonnement par le sujet, il y a un élément sur l'importance duquel on ne saurait trop insister et c'est le sentiment qui crée cette atmosphère de confiance sans laquelle, selon moi, il n'existe pas de psychothérapie. »

Il faut savoir quelquefois patienter longtemps avec certains malades avant d'obtenir le déballage complet d'un passé qui les oppresse et qui est la cause d'une grande partie de leurs souffrances (4). Lorsque l'on traite simultanément un assez grand nombre de sujets, si l'on ne peut pas se fier suffisamment à sa mémoire, il n'est pas mauvais de rédiger des fiches anonymes, permettant de retrouver au moment voulu tous les détails nécessaires. Rien ne fait plaisir au malade comme de constater qu'on a fait très attention à tout ce qu'il a dit une première fois. C'est aussi le moyen de découvrir certaines contradictions entre les attitudes, les récits d'un même sujet à divers moments.

Quand le directeur sent qu'il a son sujet bien en main, il peut commencer à aiguiller son esprit vers les buts à atteindre. Il devra toujours procéder avec douceur et prudence, sans s'irriter de certains échecs et d'inévitables tâtonnements. Qu'il cherche avant tout à communiquer au malade la conviction raisonnée du succès final. Pour être efficacement persuasif, il doit commencer par y croire lui-même. S'il a dans son expérience passée quelques beaux cas de guérison, il aura soin de les rappeler pour stimuler la bonne volonté et l'espérance du sujet.

On ne peut rien dire d'ailleurs de tout à fait général sur

(4) Ce qu'écrit André Thomas au sujet des hystériques est vrai d'une multitude d'autres névropathes :

« Il faut partir de ce principe qu'à l'origine de tous ces accidents nerveux il y a une cause morale, que ce soit une émotion, un chagrin, une préoccupation, un souci, voire même dans quelques cas un intérêt. C'est ce motif qu'il faut découvrir, c'est lui qui sert de base aux suggestions ou aux représentations plus ou moins imaginatives ou même aux émotions qui entraînent la répétition des crises.

Ce sont ces tracas moraux que l'on cache volontiers au plus profond de soi-même et qui d'ailleurs font d'autant plus de mal qu'ils ne peuvent s'épancher. C'est cet aveu qui constitue le premier pas et c'est celui qui coûte le plus ; c'est le point le plus délicat de la psychothérapie. Celui qui a réussi à l'arracher est à peu près sûr de guérir sa malade ; avec beaucoup de sentiment et un peu de logique, il viendra à bout du reste » (p. 176).

les buts qu'il faut ensuite poursuivre : tout dépend de circonstances particulières ; mais la cure se ramène en définitive à éliminer certains éléments nocifs (idées fixes, phobies, impulsions) pour leur substituer des éléments utiles ayant une action diamétralement opposée. Les psychopathes manquant presque tous de maîtrise d'eux-mêmes, on fera leur rééducation en tâchant de la leur faire progressivement acquérir. Et ici les conseils de la psychothérapie la plus moderne rejoignent ceux de l'ascétisme de tous les temps. « Se contrôler pour se conduire » dira un élève de Vittoz. « S'examiner pour se vaincre et s'ordonner » répètent depuis longtemps les disciples de saint Ignace et de tous les maîtres de la vie spirituelle. Tout est là en effet. Mais ce que les sujets normaux ont déjà pas mal de peine à faire tout seuls, les psychopathes ne le peuvent absolument pas. C'est le rôle du directeur de les prendre, pour ainsi dire, par la main et de les mener doucement, mais sûrement, par des chemins connus de lui, vers ces sommets où l'on vit dans la lumière, dans l'air pur et dans le calme.

Un point très important dans cette tactique psychothérapeutique est de ne jamais assigner au sujet des buts au-dessus de ses forces actuelles : il faut au contraire lui procurer l'impression bienfaisante de la victoire remportée sans efforts extraordinaires. On l'encouragera donc au début par des succès relativement faciles. Ses forces en seront accrues et l'on pourra affronter peu à peu des difficultés plus sérieuses. Se vaincre, se surmonter très nettement une fois par demi-journée, c'est bien peu de chose et cependant un seul acte généreux ainsi répété peut arriver à rendre à une volonté désemparée le goût de la lutte et de la victoire (5).

(5) Il nous semble que les méthodes d'examen particulier, si efficaces pour la correction des défauts et l'acquisition des vertus, gagneraient beaucoup à *minimiser* leurs exigences quand il s'agit de sujets nerveux et fatigués. Sans quoi elles font plus de mal que de bien. Allez demander à un candidat à la neurasthénie ou à l'obsession de se suivre tout le

Est-il besoin de dire que pour suivre efficacement un sujet des entretiens trop espacés seraient inefficaces ? C'est souvent au moment même de la difficulté qu'il faut pouvoir, d'un mot encourageant, donner le petit surcroît de forces, sans lequel l'effort ne sera pas fait. Les très bons directeurs sont donc dans l'impossibilité de s'occuper simultanément d'un très grand nombre de sujets, surtout quand il s'agit de psychopathes avec lesquels il faut faire carrément le sacrifice de sa tranquillité et de ses loisirs.

B) Adjuvants ordinaires des cures psychiques

Il y en a, nous semble-t-il, deux principaux : le repos et l'isolement. Le repos d'abord. « Il ne fait pas tout, écrivait avec justesse Albert Deschamps, mais sans lui, on ne fait rien ». Cette vérité élémentaire est malheureusement trop souvent méconnue. « Réagissez, secouez-vous, distrayez-vous, voyagez, travaillez, occupez-vous !... » Que de fois ces conseils ne sont ils pas donnés à de pauvres malades qui ne demanderaient pas mieux que de faire toutes ces belles choses ! mais ils ne le peuvent pas, ou — ce qui revient au même, dans certains cas, — ils sont très efficacement persuadés qu'ils n'en ont pas la force. En fait, ils ne savent plus *comment s'y prendre* pour réagir, pour se secouer, pour se distraire, pour travailter et on doit le leur enseigner de nouveau, leur rendre les forces disparues et la croyance au pouvoir de s'en servir.

Or cette restauration des énergies nerveuses ne se fera le plus souvent que grâce à un repos physique sérieux, intégral, prolongé. Il ne s'agit pas évidemment de mettre au lit ou à la chaise longue indistinctement toutes catégories de malades, mais il faut toujours réduire les dépenses ex-

temps, de se vaincre dans toutes les occasions ; s'il n'a pas la sagesse de se défendre contre ces conseils intempestifs, il risque de se rompre la tête.

cessives de l'organisme et surtout les agitations du système nerveux.

Plus le surmenage ou l'intoxication ont été intenses, plus il faut que soit prolongée cette période restauratrice. A partir du moment où elle sera estimée suffisante, on permettra au malade d'essayer ses forces, sans aller jusqu'à la fatigue et peu à peu, en le suivant de très près, on lui facilitera le retour à une situation normale pour lui, en se souvenant bien que rien n'est plus inégal que les forces des divers sujets et cela à tous les points de vue : physique, intellectuel, moral.

Au repos se joindra très utilement dans un grand nombre de cas un certain isolement.

« Même pour l'homme bien portant, après les périodes de fatigue, de surmenage et de préoccupation, l'isolement c'est-dire la séparation plus ou moins complète de tout ce qui l'entoure habituellement se présente avec tous les caractères d'un besoin ». (André Thomas, p. 85).

Comme le dit fort bien P. Janet « les névropathes ou les candidats à la névrose s'usent dans leurs rapports journaliers avec leurs proches, soit que ceux-ci plus actifs les entraînent dans une vie trop mondaine, trop compliquée pour leurs faibles forces, soit qu'ils présentent des caractères plus ou moins difficiles et coûteux... Il n'est pas indispensable de les séparer de tous les membres de leur famille, mais il faut discerner et il faut plus ou moins définitivement les séparer de telle ou telle personne particulièrement dangereuse pour eux. » (*Médications psychologiques*, II, p. 200).

Le mariage ne produit souvent chez des jeunes filles nerveuses de si heureux effets que parce qu'il les soustrait à un milieu familial fatigant pour elles. Les personnes autoritaires, qui ont la manie du commandement et de se mêler de tout, ne se rendent pas compte à quel point elles risquent de développer dans leur entourage des fatigues

nerveuses de formes très diverses qui ne sont que la suite de crispations continues et exaspérantes.

« Un enfant souriant et bien disposé se préparait à manger sa soupe tout seul, la mère se précipite en criant : « Allons, mange ta soupe », l'enfant immédiatement se met à crier et ne mange plus sa soupe. Une jeune fille qui porte un appareil photographique s'arrête dans une promenade et se met en mesure de prendre une vue d'un paysage, sa mère se retourne et s'écrie : « Ah, voici un joli coin, prends donc vite cette vue » ; la jeune fille referme son appareil et le remet sur son dos sans avoir rien pris. Elle prétend qu'à la réflexion elle a trouvé la lumière mauvaise, mais en réalité c'est l'agacement du commandement reçu qui lui a fait passer son envie ».

Les névropathes sont d'ailleurs eux mêmes bien souvent fort pénibles à supporter. Voici, d'après P. Janet, quelques-unes des plaintes que l'on a l'habitude d'entendre quand on reçoit les confidences des personnes ayant des nerveux dans leur entourage : « Ma grand'mère est horriblement fatigante... Ma sœur me fatigue et m'épuise... Ma femme est fatigante. Mon ménage est triste et fatigant... Mon mari, oh ! qu'il est épuisant !... Mon mari est maladroit, lourd, baroque, tout ce que vous voudrez, mais surtout, il est éreintant... etc., etc. ».

Dans les cas de ce genre, c'est-à-dire quand des névropathes se font mutuellement souffrir, il est évident qu'une séparation s'impose. Un voyage, une absence momentanée suffiront quelquefois pour écarter le danger de crises plus aigues, mais le plus souvent il faut se résigner à des éloignements beaucoup plus prolongés ou même définitifs.

L'isolement, la solitude favorisent beaucoup la cure par *liquidation morale* que préconise avec raison le Dr P. Janet. Il entend par là une simplification dans les conditions de vie psychique des névropathes. Beaucoup d'entre eux ont des situations trop compliquées pour eux : ils se

sentent comme écrasés par un fardeau bien au-dessus de leurs forces. Tant qu'on les laissera dans ces positions ou avec ces charges, ils ne peuvent pas guérir. Plus ils tardent à se libérer, moins ils se sentent d'énergie. Le sentiment de leur impuissance les paralyse. Il faut, de toute nécessité, leur faciliter cette libération en les changeant de milieu et en simplifiant leur existence. *Réduire les dépenses inutiles d'énergie psychique* est un grand art que les névropathes possèdent rarement. Ils s'épuisent en efforts mal dirigés, mal coordonnés, produits dans de mauvaises conditions : c'est un grand service à leur rendre que de les aider à *vouloir mieux* en voulant moins de choses et des choses facilement réalisables (6).

Or cette rééducation de la volonté ne peut se faire, en général, que dans un milieu bien tranquille, pacifiant, qui est rarement celui dans lequel la maladie s'est développée.

L'isolement facilite aussi *l'oubli* qui est si nécessaire dans bien des cas pour retrouver l'équilibre de ses forces psychiques. Citant le mot de Taine « C'est une grande science pour les peuples et pour les individus que de savoir oublier, M. P. Janet ajoute : « C'est une science que

(6) Pierre Janet explique très bien par un exemple emprunté à la vie normale ou presque normale, les effroyables dépenses d'énergie psychique qu'entraînent certaines reculades devant des actes un peu coûteux :

« Je viens de recevoir une lettre désagréable qui exige une réponse assez difficile et pénible à écrire. Je pense à faire cette réponse et je la compose presque complètement dans mon imagination, mais je n'ai pas le courage de la rédiger immédiatement et je laisse la lettre reçue sur mon bureau. Dorénavant, il m'est impossible de m'asseoir à cette table, de passer devant elle, d'entrer même dans la chambre sans voir cette lettre, sans deviner sa présence et sans recommencer cent fois l'effort de combiner la réponse. Cette réponse au début, aurait été écrite en dix minutes, si j'additionne tous les moments dépensés pour la combiner en imagination, toutes les tentatives infructueuses et toutes les émotions qui en sont résultées, j'ai dépensé *à ne pas faire cette réponse* des heures de travail pénible et il ne sera pas surprenant qu'après quelques jours, je me déclare très fatigué par cette maudite lettre que je n'ai pas faite. »

les névropathes ne possèdent guère ou du moins qu'ils ne savent pas appliquer à propos. Ces malades qui semblent avoir si peu de mémoire, quand il s'agit d'acquérir des connaissances nouvelles, conservent pendant des années, en y pensant nuit et jour, le souvenir de quelque tristesse ou de quelque aventure. Ce serait une découverte précieuse pour la psychiâtrie que celle qui nous permettrait de créer l'oubli à volonté ». Du moins est-il sage de mettre les malades dans les situations où ces oublis salutaires leur sont plus aisés.

Telles sont les indications les plus générales pouvant servir de guide dans la direction des psychopathes. Il faudra, dans la pratique, les modifier d'après les besoins particuliers de chaque groupe de malades.

B) Traitement spécial de quelques psychopathies

a) *Le traitement moral des psychoses*

« Je ne sache pas, écrivait, il y a déjà longtemps, Gilbert Ballet, que par la psychothérapie, ou par tout autre moyen, on ait jamais abrégé d'une heure la durée de l'accès de dépression périodique le plus léger, pas plus que celle de l'accès de folie à double forme ». S'il y a dans cet aveu d'impuissance un peu d'exagération, il est certain que la suggestion et la persuasion sont en général désarmées en face des psychoses bien caractérisées. Lutter directement contre une idée délirante, essayer de remonter un vrai mélancolique et de calmer un maniaque, c'est en général perdre son temps. Toutefois, lorsque ces états morbides sont encore à leurs débuts, quand les malades sont encore assez calmes « ils conservent une certaine suggestibilité que l'on peut exploiter habilement pour leur direction et l'exécution d'actes qu'ils auraient négligé d'eux-mêmes par manque d'initiative ou de décision. » (A. Thomas, p. 347). Il en est de même vers la fin des crises aigües, au moment du retour

à l'état normal. Un traitement psychothérapique rationnel peut avoir les plus heureux effets et hâter beaucoup la guérison.

On se tromperait d'ailleurs lourdement si l'on s'imaginait qu'un sujet menacé d'un état dépressif caractérisé pourra être guéri par une vie plus distrayante, par des occupations ou des voyages. Il a au contraire un besoin impérieux de solitude et d'isolement. C'est un être qui souffre beaucoup par lui-même, mais beaucoup aussi par comparaison avec les autres. Les visites lui sont plus nuisibles qu'utiles, surtout si elles lui sont à charge, comme il arrive le plus ordinairement.

Cette résistance à la persuasion est également une des caractéristiques des psychoses délirantes systématisées. Que le sujet soit un persécuté ou un pérsécuteur, un inventeur ou un pseudo-mystique, il n'y a rien à espérer de la discussion de ses idées fausses. Il ne vous écoute pas, il est dans l'impossibilité de croire à ce que vous lui dites. Aucun raisonnement n'arrivera à ébranler ses évidences et ses certitudes. C'est même là un des signes les plus nets de psychose avérée et il est extrêmement curieux de le rencontrer chez des sujets qui, nous l'avons déjà dit, sont, pour tout le reste de leur vie mentale, à peu près normaux et quelquefois même supérieurement doués. Avec eux, si leur folie n'est pas dangereuse, il n'y a qu'une chose à faire. s'interdire de jamais aborder le sujet sur lequel ils déraillent. Quand ils y reviennent d'eux-mêmes, ne jamais discuter, ne pas les contredire, puis insensiblement passer à un ordre d'idées. Quand ces folies sont dangereuses, comme c'est assez fréquemment le cas, il faut conseiller à l'entourage un internement préventif.

b) *Conduite des hystériques*

Vis à vis des personnes chez lesquelles on peut soupçonner la présence de l'hystérie, il faut avant tout être bien

sur ses gardes, pour ne se laisser ni tromper, ni compromettre par elles. Non seulement cette maladie simule un peu toutes les autres, mais des supercheries plus ou moins inconscientes s'associent presque toujours aux troubles qui la caractérisent.

Le Dr Rogues de Fursac conseille aux médecins qui ont à examiner des femmes hystériques de ne le faire jamais qu'en présence d'autres personnes, s'ils ne veulent pas exposer leur réputation à des inventions calomnieuses. Le prêtre qui aura affaire à des malades de ce genre fera bien d'écarter encore davantage, par sa réserve, sa prudence, l'ombre lmême d'un danger. On ne peut avoir en effet, aucune confiance dans ces malades : l'impulsivité, l'imagination exaltée, souvent le manque de bon sens, les rendent particulièrement redoutables pour quiconque entre avec eux dans des relations fréquentes et intimes. Il n'y a d'ailleurs pas grand fruit à espérer, en se plaçant au point de vue spirituel, de leur direction. On les fuira donc autant que l'on pourra : mais les circonstances obligent pourtant quelquefois à s'occuper d'elles.

Sachant combien les hystériques sont suggestibles, on aura soin de ne pas leur poser de questions telles qu'elles puissent influencer les réponses « et cependant malgré soi, note André Thomas, on a une tendance à vouloir expliquer ou interpréter les choses au fur et à mesure qu'on prend possession du malade : ses réponses deviennent alors peu à peu conformes à l'idée qu'on se faisait de la nature des accidents : une enquête ainsi dirigée n'amènera jamais une anamnèse exacte de la maladie; elle ne donnera qu'une histoire plus ou moins fanfaisiste, œuvre de l'imagination du médecin ».

Pour le traitement curatif de l'hystérie, l'isolement est presque toujours conseillé. Le milieu familial est souvent hystérogène au plus haut point; l'émotion qu'y provoquent les scènes et les crises de nerfs ne fait que les entretenir et les rendre plus fréquentes. Charcot et Weir Mitchell ont in-

sisté sur ce point et leur avis a été en général partagé par les meilleurs spécialistes. Voici comment étaient soignées les femmes hystériques dans le service de Déjerine à la Salpétrière. « La malade est soumise à un repos absolu : elle n'a pas le droit de se lever et ceci permet avec l'alimentation lactée, d'élever son poids et par ce fait d'améliorer son état physique. Elle reste dans son lit, s'ennuyant de n'avoir aucune distraction [ni lecture ni travail, ni correspondance, ni visite, ni communication avec les autres malades] et ceci est de la plus haute importance, car si on ne poursuit les règles de l'isolement ainsi comprises, on est presque sûr de l'échec... L'hystérique doit être traitée avec la plus grande sévérité, et on ne doit céder à aucun de ses désirs, car si par faiblesse on cède, le médecin perd de son autorité ». (Manto, cité par André Thomas).

Les troubles d'origine hystérique, paralysies, contractures, anesthésies diverses, anorexie et perturbations viscérales, cèdent parfois rapidement à des suggestions impératives ou à des traitements équivalents à des suggestions : « Les pilules *fulminantes* avec lesquelles Guéneau de Mussy et Fernet ont guéri des hystériques n'étaient que des pilules de mie de pain, mais elles s'appelaient pilules fulminantes. C'est à la valeur suggestive de son métal que le *chlorure d'or* doit également ses succès ; le bleu de méthylène qui a la propriété de communiquer sa couleur aux urines a pu frapper plusieurs fois l'imagination des malades et leur faire croire qu'un médicament doué de telles propriétés devait exercer une action extraordinaire sur l'organisme et par suite entraîner la guérison. D'autre part, un médicament, quel qu'il soit et pourvu qu'il soit prescrit sous une forme spéciale, ou présenté sur une tartine oratoire convenablement préparée, peut acquérir des propriétés curatives de premier ordre et compter de nombreux succès ». (*Ibid.*).

Mais il s'en faut de beaucoup que tous les troubles hystériques disparaissent aussi facilement et aussi vite. Quand

ils se sont développés chez des sujets plus ou moins lourdement tarés au point de vue mental, ils sont parfois comme incrustés dans leur psychisme et on n'arrive point aisément à les en déloger. Il y a dans la maladie « une certaine logique qui, au lieu de se désagréger, s'est toujours affermie avec le temps : elle est la base de l'entretien de la maladie, de sa persistance, de sa ténacité ; elle est inaccessible aux influences extérieures et contre elle se brise toute logique saine et rationnelle venue du dehors. Allez donc raisonner et persuader une de ces malades : presque toujours c'est du temps perdu, vous usez en vain votre salive ; vous lui parlez, elle est sourde, à peine entend-elle ; en tout cas, elle n'écoute pas. Vous désirez obtenir d'elle ceci et cela ; elle veut le contraire. Il y a quelque chose d'égal à leur maladie, c'est la volonté de ne pas guérir, c'est la manie de la résistance ! » (André Thomas). Puis un beau jour « après des années de maladie, pour des prétextes qu'il est souvent difficile de saisir, ou même parce que leur infirmité est définitivement acceptée par l'entourage, et qu'on n'y fait plus attention, quelquefois aussi pour des raisons ou à l'occasion d'événements qui nous échappent, tout disparaît comme par enchantement. Que la guérison se produise en lieu saint, au cours d'un pélerinage et on crie au miracle ! » (*Ibid.*).

c) *Direction des psychasthéniques*

Lorsque ces malades sont complètement exempts de psychose ils sont très accessibles à la persuasion et l'on arrive par cette voie à d'excellents résultats. On leur fera d'abord nettement comprendre le caractère pathologique de leur état, en se gardant bien de les inquiéter, mais en leur montrant que les difficultés dont ils se plaignent sont parfaitement connues, classées et tiennent autant au fonctionnement défectueux de leur système nerveux qu'à de mauvaises habitudes. On les convaincra qu'il dépend d'eux,

s'ils le veulent avec ténacité, sinon de changer leur tempérament, ce qui est impossible, du moins d'atténuer beaucoup ses effets fâcheux et même souvent de supprimer en grande partie les bizarreries de leur conduite.

Il y a tout avantage à leur conseiller de réagir, avec toute l'énergie dont ils sont capables, contre leurs idées fixes, leurs obsessions, leurs impulsions, leurs tics, leurs phobies, leurs hésitations, leurs doutes ou leurs scrupules, mais il importe surtout de leur montrer comment on peut y réussir.

Le premier principe à leur inculquer est d'agir *comme si* les préoccupations qui les fatiguent n'existaient pas. Nous avons entendu raconter le cas d'une supérieure de religieuses qui avait pris la manie de se faire porter la communion à sa stalle du chœur, parce que, disait-elle, elle avait peur de traverser la chapelle et de tomber. Un prédicateur de retraite l'engagea à renoncer à cette mauvaise habitude et se refusa à suivre l'exemple des aumôniers qui avaient jusque là cédé à ce petit caprice : « Vous verrez, ma mère, lui dit-il, qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux ; le pire serait que vous tombiez ; mais, soyez tranquille, vous êtes de petite taille, vous ne vous ferez aucun mal et on vous relèvera ». — Il faut croire que ces paroles furent persuasives, car la bonne supérieure eut le courage d'essayer, elle ne tomba pas et à partir de ce moment l'agoraphobie dont elle était atteinte disparût comme par enchantement.

Nous croyons qu'un traitement semblable réussirait dans une foule de cas analogues. Il ne faut d'ailleurs pas violenter ces malades, mais les amener doucement à essayer eux-mêmes de surmonter avec courage leurs craintes folles.

L'éreutophobie (la peur de rougir) fait commettre à certaines personnes timides toutes sortes de petites originalités ; elles ne veulent pas sortir, se confinent chez elles et refusent de recevoir du monde. « La belle affaire ! leur dira-t-on ; au commencement vous serez un peu gênée, vous

rougirez peut-être un peu, vous serez d'ailleurs seule à vous en apercevoir ; si vous n'y faites pas attention, cela passera et au bout de quelques fois vous serez comme toutes vos amies ».

Toute reculade par peur de la difficulté retarde la guérison. Un grand nombre de tics physiques (parmi lesquels il faut compter le bégaiement) peuvent se corriger ainsi peu à peu par une rééducation consciente de la motricité.

Les méthodes préconisées par le Dr Vittoz donnent d'excellents résultats. Ce clinicien partait de ce principe que beaucoup de troubles nerveux viennent de ce que le contrôle cérébral chez certains malades se fait mal. Il entendait par contrôle l'attention réfléchie exercée par la raison sur les divers actes exécutés d'ordinaire d'une manière automatique. Réapprendre aux malades cette surveillance générale de l'esprit sur toutes les réactions organiques et psychiques fait le fond de cette méthode. Nous ne pouvons ici en donner le détail et nous renvoyons le lecteur à l'excellent petit ouvrage où ce maître a condensé les résultats de son expérience. Le but de tous les exercices qu'il propose est en somme d'obtenir que le sujet pense, au moment où il le veut, à ce qu'il veut et cela sans agitation, ni distraction, ni fatigue. Pour commencer, il fait faire attention à des actions très simples comme le mouvement volontaire d'un membre ou simplement d'un doigt jusqu'à ce que le malade concentre toute son attention sur cet acte accompli lentement avec netteté et perfection. On est stupéfait des résultats auxquels on aboutit ainsi. Intéressé par ce travail facile, l'esprit se dégage peu à peu des idées obsédantes ; les malades se calment, ils arrivent à se dominer, à reprendre la maîtrise d'eux-mêmes, bref à se conduire comme les sujets normaux.

Des crises de scrupules, d'angoisse morbide, d'agitation motrice peuvent être ainsi éliminées par dérivation. Peu à peu de petits travaux intellectuels, proportionnés aux forces du sujet, lui redonnent confiance en lui-même. Il est

rare que l'on ne réussise pas à découvrir telle ou telle occupation pour laquelle il ait du goût et de l'aptitude ; si on le décide à s'y adonner, ce sera un excellent moyen de rééduquer sa volonté.

Quand les malades sont des hésitants qui souffrent du *besoin de direction*, on leur apprendra peu à peu à se décider eux-mêmes avec promptitude et fermeté : on les obligera à se débrouiller tout seuls, en ayant soin toutefois de ne pas les mettre dans des situations trop compliquées. On les félicitera de leurs premiers succès ; quand ils goûteront la joie salutaire de se sentir plus maîtres d'eux-mêmes, on les exhortera à prendre des décisions plus difficiles, etc.

Le directeur doit alors suspendre de plus en plus ses interventions et, tout en restant en contact avec son malade, il l'obligera à se passer de conseils et à se décider lui-même. Les crises d'aboulie pourront revenir mais le malade connaît la manière de les dominer ; il est désormais armé pour la lutte.

La conduite des *scrupuleux* a fait l'objet de tant d'excellentes études que nous ne pouvons donner ici qu'un abrégé bien sommaire des conseils classiques en cette matière (7).

(7) Parmi les auteurs modernes qui ont traité la question avec détail, nous signalerons en particulier le P. Eymieu dans la deuxième série de ses études sur le *Gouvernement de soi-même* : *L'obsession et le scrupule*. Nous avons trouvé aussi d'excellentes choses chez un écrivain du dix-septième siècle. *Le médecin spirituel des âmes craintives et scrupuleuses où les Confesseurs, les Directeurs et les autres Pères et Médecins spirituels, trouveront des Remèdes très efficaces pour guérir les principales maladies des Ames qui sont sous leur conduite et direction*, par un Père Recollet de la Province de Saint-André. Lille, Fievet, M. DCXC.

Voici un portrait du scrupuleux dont on ne contestera pas la ressemblance. Il s'agit des signes auxquels on peut reconnaître cette maladie, d'après le docte Portel, dans son livre intitulé *Sermones spirituales et Monastici*.

« 1. Si lorsqu'on récite l'Office divin ou qu'on fait ses prières, on répète souvent avec importunité et fatigation d'esprit le même verset, le même psaume, la même prière et, qu'après l'avoir souvent répété, on est dans le doute et dans l'incertitude de l'avoir dit. 2. Si, en ma-

Il faut d'abord soigneusement s'assurer de l'étal mental du sujet. Si ses scrupules se compliquent d'idées fixes délirantes, telles que des idées d'indignité, de damnation, de négation, de désespoir, de suicide, fréquentes chez les mélancoliques, inutile de chercher à raisonner ces malades et de lutter directement contre leurs anxiétés de conscience : on ne ferait que leur nuire et les irriter inutilement. Une vie très calme, l'isolement, des soins physiques appropriés, de petites occupations distrayantes peuvent seules rétablir ces cerveaux malades.

Bien différent est le cas du scrupuleux typique tel que nous l'avons décrit dans la première partie de notre travail.

Avec lui on doit procéder par persuasion et lui expliquer aussi nettement que possible la nature de sa maladie. Si l'on a affaire à un sujet intelligent et instruit, il comprendra avec facilité le caractère morbide de son état. Lorsqu'il aura bien saisi que ses agitations de conscience sont des tics mentaux analogues a des tics moteurs, il sera sur le chemin du salut. « Vos troubles, lui dit-on, *n'ont absolument rien à voir avec votre vie morale,* votre culpabilité ou votre innocence, votre mérite ou votre démé-

tière de confession, on fait souvent des confessions générales et on répète toujours le même. Si, dans les confessions ordinaires, on doute de la douleur et contrition suffisante ; si on se défie de s'être bien confessé des péchés commis en sa jeunesse : ou de ne s'avoir jamais bien confessé ; ou d'avoir omis quelques circonstances ; ou enfin d'avoir commis des sacrilèges; ou pour n'avoir pas tout dit distinctement, ou pour n'avoir pas eu le ferme propos de s'amender parce qu'on retombe toujours dans les mêmes fautes et qu'on est toujours aussi imparfait que devant. 3. Si, en matière de Communion, on doute de la préparation et disposition suffisante ; de ne l'avoir pas faite dignement ; de s'en être approché sans ferveur et sans dévotion ; d'y avoir apporté de la négligence et de la paresse ; d'y être allé avec remords de la conscience, avec crainte et appréhension de n'être pas en bon état ou avec des anxiétés et perturbations d'esprit et choses semblables qui gênent l'âme et la rendent inquiète et sans repos. 4. Enfin, si on est agité touchant la prédestination, si on est du nombre des Prédestinés ou des réprouvés ; si on est en la grâce de Dieu ou en sa disgrâce ; si on mourra de la mort des justes, comme parle l'Ecriture, ou de la mort des pécheurs (p. 172). »

rite : ils sont *uniquement* un effet de votre fatigue nerveuse. Ne vous faites donc point désormais de soucis. Ne cherchez pas à tirer au clair tous vos doutes ; l'état de votre santé ne vous le permet pas et si vous essayez, vous risquez de vous rendre beaucoup plus gravement malade. »

Pour tranquilliser certains sujets légèrement atteints, on peut leur permettre quelquefois, au début du traitement, une ouverture de cœur un peu complète, sur laquelle on leur interdira ensuite formellement de revenir jamais avec qui que ce soit. Avec d'autres malades ce procédé serait désastreux. Ils entreraient dans des angoisses affreuses, des embrouillages sans fin et risqueraient d'être détraqués pour longtemps. Bien souvent l'expérience que l'on a (ou que l'on acquiert) du malade permet de lui dire bien vite avec douceur mais grande fermeté : « Ce que je sais maintenant de vous me suffit absolument. Je ne veux rien entendre de plus. C'est à prendre ou à laisser. Vous allez me promettre de m'obéir aveuglément ou bien je ne m'occupe plus de vous ».

Dans son désarroi, le sujet accepte d'ordinaire volontiers la main secourable qui lui est tendue. S'il réussit à persévérer dans la docilité, il est sauvé. Les directeurs les plus intraitables sont ceux qui arrivent aux meilleurs résultats, à condition toutefois que tout, dans leur attitude, dans leurs paroles, convainquent le malade de l'intérêt affectueux qu'on lui porte et de la compassion sincère qu'inspire son état. Surtout jamais d'ironie avec les scrupuleux ! ils sont bien assez malheureux pour que l'on n'ajoute rien à leurs souffrances. Mais si avec de l'entrain, de la gaieté, de la bonté, on arrive à les faire un peu rire eux-mêmes de leur état, on est bien près du succès.

Certaines âmes passent ainsi par de brèves crises de scrupules, puis guérissent radicalement. D'autres, peut-être plus nombreuses, devront être traitées toute leur vie par cette même méthode d'obéissance aveugle en renonçant pour toujours aux accusations détaillées, aux re-

tours en arrière, aux confessions générales. Il suffirait parfois d'une maladresse commise par un directeur nouveau ou inexpérimenté pour replonger ces pauvres malades dans des tortures morales atroces (8).

Nous rapprocherions des scrupules les phobies éprouvées par certaines personnes à l'égard de tel ou tel dogme auquel il leur est, pour ainsi dire, physiquement impossible d'adhérer. C'est plus fort qu'eux. Ils veulent bien croire tout ce qu'enseigne l'Eglise, mais qu'on ne leur parle pas de tel sujet qui les met hors d'eux-mêmes et les fait déraisonner. Qu'on se garde bien alors de vouloir les pousser à bout et d'obtenir de force leur adhésion : on se heurterait à une résistance invincible. Qu'on leur conseille plutôt de penser le moins possible à ces sujets irritants, de ne rien lire qui s'y rapporte et de ne jamais en parler. Ils pourront arriver ainsi à se calmer et quelquefois à voir tomber d'elles-mêmes des objections qui leur paraissaient insurmontables.

Il faut savoir aussi que pour des sujets portés à l'obsession, les méditations, l'oraison mentale, les examens de conscience peuvent être extrêmement dangereux. Loin de les y obliger, on les leur interdira en les engageant à d'autres exercices spirituels très brefs dans lesquels leur esprit

(8) Quel est le confesseur qui n'a pas de temps à autre à donner à ses dirigés les conseils qu'adressait Bossuet à Mme Albert de Luynes : « Je vous assure, ma fille, que votre confession est très bonne et très suffisante ; une autre plus générale serait inutile et plus dangereuse à votre état. Vous ne devez pas avoir égard à ces dispositions ou vous croyez avoir rétracté toutes vos résolutions précédentes. Toutes les fois que cela vous arrivera, il n'y a qu'à rejeter cette pensée comme une tentation et d'aller votre train. Je vous défends d'avoir de l'inquiétude de vos confessions passées ni à la vie, ni à la mort, ni de les recommencer en tout ou en parties, à qui que ce soit, fussiez-vous à l'agonie. Ce ne serait qu'un embarras d'esprit qui ne ferait qu'apporter du trouble et de l'obstacle à des actes plus importants et plus essentiels qui sont : l'abandon, l'amour de Dieu et la confiance en sa miséricorde. Hors de cette confiance, il n'y a que troubles pour les consciences timorées et surtout pour les consciences scrupuleuses comme la vôtre. »

sera trop occupé matériellement pour être exposé à revenir à ses idées fixes.

d) *Conduite des neurasthéniques*

Ces malades doivent être, comme les précédents, traités par la persuasion, mais il faut bien se garder de leur conseiller sans discrétion des efforts physiques, intellectuels ou moraux qui sont, pendant leurs états de crise, absolument au-dessus de leurs forces. C'est avec eux que des erreurs très dommageables peuvent être le plus aisément commises. On risque, en effet, d'attribuer à leur imagination une impuissance au travail qui n'est que trop réelle et de les considérer comme des paresseux alors que leur bonne volonté demeure entière.

Beaucoup de repos physique, du sommeil, une alimentation rationnelle, une vie très calme dans un milieu agréable et remontant, voilà ce dont les vrais neurasthéniques ont avant tout besoin. La psychothérapie avec eux se réduira avantageusement à des encouragements discrets, tendant à rétablir en eux la confiance inébranlable dans la guérison et les maintenant dans une atmosphère de paix et de joie (8).

La rééducation des puissances de travail se fera progressivement. C'est peu à peu seulement que reviennent

(8) L'excellent opuscule auquel le R. P. Foch a donné le titre alléchant de *Paix et Joie*, contient, avec des encouragements à la spiritualité la plus haute, une foule de conseils très pratiques. Combien de pieux névropathes — et d'autres aussi — pourraient, avec grand profit, répéter ce passage du premier colloque : « Donnez-nous cette complète détente de la tête et des nerfs, ce calme parfait intérieur et extérieur, cette pleine assurance, cette sérénité rayonnante, cette bonne grâce sympathique et bienveillante, cette sainte lenteur et placidité, au besoin, dans les cas les plus difficiles quelque chose de cette impassibilité surhumaine qui annonce une âme tout à fait tranquille et heureuse parce qu'en Dieu tout lui réussit, tout lui est également bon. » *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

les forces et en les essayant il ne faut pas atteindre la limite de la fatigue durable. Ce que peuvent certains malades au début de leur cure est souvent ridiculement peu de chose. On leur nuirait en les poussant à se surmonter et à dépasser cette limite.

Une sage direction empêcherait d'ailleurs beaucoup de natures débiles d'arriver jusqu'au surmenage et à la neurasthénie. Dans certains milieux notamment, où la bonne volonté est à son maximum et les occasions de contention fréquentes : noviciats, juvénats, séminaires, etc., il faut une attention très vigilante pour prévenir ces redoutables accidents. Des supérieurs, des professeurs jouissant eux-mêmes d'une santé insolente, sont très exposés, s'ils ne se surveillent pas, à pousser des jeunes gens ou des jeunes filles à des excès de travail ou d'effort moral qui ne peuvent que ruiner leurs tempéraments. On verrait moins de « têtes cassées » si l'on donnait avec plus de modération des conseils ascétiques disproportionnés avec les forces moyennes des sujets. La séparation de la famille, la formation religieuse, les études, sont pour beaucoup des épreuves assez pénibles ; si l'on exige trop vite trop d'efforts, on s'expose à dépasser la limite de résistance d'organismes délicats.

Rien n'est d'ailleurs heureusement aussi facilement guérissable qu'un début de neurasthénie : mais il faut le dépister à temps et prendre tout de suite autre chose que des demi-mesures avec lesquelles on n'arriverait à rien.

On évitera d'ailleurs avec soin de tomber dans un excès opposé et de suggérer la neurasthénie en voyant partout des occasions de surmenage. Les nerveux doivent être ménagés, mais nullement dorlotés. Ils gagnent à être menés gaillardement et habitués de bonne heure à ne pas s'écouter (9).

(9) Nous faisons pleinement nôtres les conseils du Dr. Dubois : « La machine humaine est si compliquée qu'il ne se passe pas un jour sans

D) Prophylaxie des maladies de l'esprit

Guérir les maladies de l'esprit est bien, les prévenir est beaucoup mieux. Certaines précautions sont indiquées pour tous les sujets chez lesquels on peut redouter, soit à cause de leur tempéramment personnel, soit en raison de leur hérédité des accidents névropathiques. Le régime alimentaire doit être assez substantiel, mais lacto-végétarien plutôt que trop azoté; les excitants tels que le café, le thé, l'alcool surtout, doivent être éliminés ou pris en quantités infimes. La vie au grand air, l'exercice physique favorisent le développement musculaire et les échanges respiratoires normaux; le sommeil devra être assez prolongé, de 8 à 10 heures en moyenne ; on veillera à la régularité de toutes les fonctions pour obvier aux intoxications si nuisibles aux nerveux ; on évitera surtout les diverses formes de surmenage : physique, intellectuel, moral (10) ; on surveillera

que nous apercevions quelque grincement dans son fonctionnement. Tantôt c'est un trouble gastrique, une douleur vague, un battement de cœur, une névralgie fugace. Pleins de confiance dans notre santé relative, nous passons en souriant sur ces bobos. L'hypocondre (le Dr. Dubois voulait sans doute écrire l'hypocondriaque) au contraire est fasciné par l'idée de sa maladie ; elle devient idée fixe. » *Les Psychonévroses*, p. 115. Et ailleurs : « Je dis souvent à ces malades : il faut n'avoir que quelques casiers pour les maladies qui pourraient nous frapper, et tâcher de les laisser toujours vides ; il faut un immense « panier à bobos » pour y jeter délibérément tous nos malaises. Il faut vouloir être en bonne santé, persister à croire à sa force, alors même qu'elle a faibli. Il faut reconnaître par la raison sereine la nécessité de l'adaptation à la vie. Quel que soit notre sort, il faut garder le sentiment qu'on suffira à sa tâche, qu'on a suffisamment de force en réserve pour franchir tous les obstacles » (*ibid.*, p. 550). M. l'abbé Toulemonde qui cite ces passages, ajoute avec raison que rien n'est plus mauvais pour les nerveux que de lire des ouvrages de médecine. « Les lectures de ce genre créent souvent l'idée fixe de la maladie, apportent des craintes sur la résistance de l'organisme, et entravent la guérison » (p. 184).

(10) On lira avec profit quelques pages consacrées par le Dr. Henri Damaye aux *lacunes et aux défauts de l'enseignement secondaire* : « L'influence de l'ancien état de l'enseignement secondaire ne asurait

les relations des sujets en évitant, autant que possible, les contacts avec des anormaux qui pourraient engendrer des phénomènes de contagion mentale.

Il faut s'attacher à developper chez l'enfant les facultés de raisonnement et d'observation de préférence à l'imagination. On lui inculquera le sentiment du réel, en l'éloignant le plus possible de la rêverie, si funeste en particulier à certaines catégories de jeunes filles inoccupées. Beaucoup de femmes, note André Thomas, deviennent hystériques parce qu'elles ne sont pas suffisamment armées pour la lutte pour la vie ; elles n'ont pas, de par leur nature et leur éducation, acquis une endurance à toute épreuve. Elles ne sont pas trempées pour résister aux émotions et aux chocs.

être écartée ou niée parmi les causes profondes de dépopulation et d'affaiblissement psychique aujourd'hui déplorées. Programmes trop chargés, insuffisance de sommeil et d'exercices physiques, nourriture parfois défectueuse, et avec cela absence de grand air, immobilité et claustration exagérées. Voilà ce qui caractérisa le surmenage ou, selon l'expression de Le Gendre, le malmenage scolaire de la génération d'il y a vingt ans... Si la France veut vivre, ne nous illusionnons pas, elle devra réformer entièrement son enseignement secondaire et le reconstruire non plus selon les préceptes du militarisme, mais selon ceux de la biologie. Les vices, les choses néfastes de nos internats des collèges ont pour origine essentielle le manque d'instruction biologique des professeurs de l'enseignement secondaire. La Biologie, l'étude de la Physiologie humaine sont au moins aussi utiles que le latin et le grec : nos professeurs, sauf ceux d'histoire naturelle, les ignorent. Nos enseignants ne savent rien de l'enfance anormale, n'ont jamais visité d'asiles, de colonies d'arriérés et de vicieux ; leur éducation pédagogique est très incomplète. Le fait serait excusable si ces maîtres n'avaient à instruire que des enfants réellement normaux. Mais nous savons aujourd'hui que la normale est toute relative. Parmi les enfants des collèges, il n'y a pas que des normaux. Nous serions même tenté de dire : les enfants entièrement normaux sont-ils si nombreux ? Beaucoup d'écoliers ont de petites anomalies dont la méconnaissance a, en certains cas, des conséquences importantes et parfois graves. Le Professeur doit connaître les anomalies pour éviter de les cultiver et les réformer le plus possible. Nous sommes tout à fait convaincus de la nécessité d'études biologiques et de notions très élémentaires de pathologie mentale pour tous les jeunes gens qui se destinent aux professorats secondaires et primaires. » (*Eléments de Neuro-Psychiâtrie*. Maloine, 1925).

L'époque de la puberté pour les deux sexes est particulièrement critique et les enfants nerveux ont bien plus besoin que les autres d'être à ce moment ménagés et suivis de près. Une éducation rationnelle de la chasteté, faite avec discrétion mais sans fausse pudeur, par les parents ou leurs remplaçants, évitera aux jeunes gens et aux jeunes filles bien des misères. Ils doivent être dirigés avec douceur et bonté ; il faut surtout se bien garder de les épouvanter par une sévérité excessive qui risquerait de les décourager, d'arrêter leurs confidences et de les aiguiller parfois vers de redoutables perversions.

Tous les éducateurs sont d'accord pour traiter avec sévérité les affections sensuelles entre adolescents; surtout dans les milieux, collèges, pensionnats, où ils ne subissent pas l'influence bienfaisante de leurs familles. Les enfants nerveux doivent être tout spécialement protégés contre l'action néfaste de ces passions précoces qui, en troublant leur cœur et leurs sens, peuvent amener certains déséquilibres mentaux. Lectures, spectacles, divertissements peuvent avoir une influence néfaste sur la sensibilité de sujets jeunes plus ou moins prédisposés aux troubles psychopathiques. Des autorités médicales de premier ordre parlent dans le même sens que les pasteurs des âmes pour condamner, en particulier pour les jeunes filles, l'abus des danses, surtout quand elles sont très prolongées et qu'elles ont un caractère lascif. Un peu de réflexion et d'expérience suffit pour justifier ces verdicts ; mais on sait quelle a été leur influence ! Sur ce point prêtres et médecins prêchent dans le désert.

Le choix d'un état de vie, quand il s'agit de nerveux est particulièrement délicat. Doit-on leur conseiller le mariage ou le célibat ? Aucune réponse générale ne saurait être donnée à cette question. Tout est affaire d'espèce et de cas particuliers. *Nubat puella et morbus effugiet*, était un adage de l'antique médecine, quand l'hystérie était en cause. On constate, en fait, assez souvent les heureux

effets exercés par le mariage sur les jeunes filles nerveuses. Ils sont plus souvent attribuables au changement de vie et de milieu, à l'influence d'un mari ayant un tout autre tempérament, aux soucis et aux occupations qu'entraînent un ménage et la maternité qu'à la vie conjugale elle-même. Dans beaucoup d'autres cas, le mariage est au contraire nettement contre-indiqué. Nous ne parlons pas seulement des cas de psychoses — où la chose est trop évidente, dans l'intérêt des conjoints et des enfants — mais aussi de certaines psychasthénies ou neurasthénies assez graves. Les sujets qui ont besoin d'une vie calme, réglée, peu compliquée, risqueraient en se mariant de s'exposer à souffrir et à faire souffrir beaucoup. Rien cependant d'absolu sur ce point.

Lorsqu'il est question de vocations spéciales, à la vie religieuse ou au sacerdoce, on peut se demander dans quelle mesure la continence est nuisible ou utile à des tempéraments nerveux. Voici quelle est actuellement l'opinion la plus courante dans le monde médical.

Le pourcentage des maladies de l'esprit chez les individus non mariés est un peu plus élevé que chez les sujets mariés. Mais on ne saurait tirer de cette constatation une conclusion attribuant au célibat une action fâcheuse sur le système nerveux. Il faut en effet bien tenir compte du fait suivant : beaucoup de gens ne se marient pas, précisément parce qu'ils sont atteints de diverses tares mentales. Rien d'étonnant dès lors à ce que les statistiques revèlent une plus forte proportion de psychopathes parmi les célibataires. Voici, d'ailleurs, au sujet de l'innocuité de la continence, les témoignages de quelques spécialistes : « Il s'est opéré, écrit Flexner, un changement frappant dans l'opinion médicale quant à la nécessité des relations sexuelles et aux prétendus défavorables résultats de la continence. La littérature médicale actuelle abonde en déclarations précises et péremptoires faisant un complet contraste avec l'attitude traditionnelle des médecins. Les cas de désirs

irrépressibles sont considérés comme pathologiques et non plus comme normaux, comme relativement rares et non comme usuels et même fréquents. »

« Je suis convaincu, affirme Moll, qu'une très forte majorité de personnes ne sont pas le moins du monde lésées par une continence persistante ni dans la jeunesse, ni plus tard. Plus longtemps on est continent, plus la continence est facilement supportée, moins on est gêné par l'impulsion sexuelle. »

« Tout le verbiage au sujet de manifestations dues à l'abstinence, dit encore Touton, est donc, à peu d'exceptions près, un salmigondis d'observations superficielles et d'interprétations dénuées de sens. »

M. Rogues de Fursac donne à ce sujet aux névropathes des conseils dont nous sommes heureux de souligner la sagesse : « La continence ne peut être inoffensive, éventuellement bienfaisante, que si elle est franchement et honnêtement acceptée. La continence et la recherche plus ou moins consciente des stimulants génésiques (spectacles, images, lectures, sociétés défendues) conduisent à des conflits qui peuvent être extrêmement pénibles et dont les conséquences au point de vue mental peuvent être extrêmement graves. C'est un point qu'il ne faut pas perdre de vue dans les conseils qu'on donne aux malades. Le principe : restez chastes, n'a de sens que s'il est suivi du corollaire : fuyez les tentations... Fuyez l'oisiveté... non seulement mère de tous les vices, mais facteur d'anxiétés, de phobies, de scrupules, d'obsessions, et aussi d'impulsions sexuelles que vous ne pouvez satisfaire » (p. 677).

Il y aurait néanmoins grave imprudence à laisser s'orienter vers le sacerdoce des sujets dont le tempérament névropathique et le manque de volonté pourraient faire craindre des impulsions plus ou moins irrésistibles dans ce domaine. Ne vaut-il pas mieux s'exposer à arrêter quelquefois tel ou tel jeune homme qui aurait pu, à la rigueur,

faire honneur à ses obligations et mener une vie chaste, que de laisser s'engager dans les liens du célibat ecclésiastique de malheureux névropathes qui, un jour ou l'autre, vaincus par leurs passions, retourneront à de mauvaises habitudes et s'exposeront à faire la honte d'un diocèse ou d'un ordre religieux.

Des fautes contre la chasteté, même graves et réitérées, n'indiquent pas nécessairement une inaptitude foncière à pratiquer cette vertu. S. Augustin n'a pas été un mauvais prêtre. Il faut donc appliquer avec discrétion les principes que nous avons énoncés et chercher à déterminer dans quelle mesure de telles fautes révèlent un tempérament morbide et une volonté insuffisante. Tel sujet ne devra pas être prudemment aiguillé vers le ministère apostolique, dans des conditions où il serait trop exposé, qui pourra vivre saintement dans un milieu où il sera plus préservé et où il lui sera plus facile de conserver la ferveur spirituelle intense dont il a un plus particulier besoin.

La question de la continence à garder n'est pas d'ailleurs la seule à envisager lorsqu'il s'agit de l'admission d'un nerveux dans un noviciat ou un Séminaire. S'il est vrai que tel ou tel psychasthénique obsédé ou scrupuleux, s'il est bien doué pour le travail intellectuel et s'il a le jugement droit, peut être accepté, parce que les obligations de la vie religieuse ou sacerdotale ne sont pas en opposition avec son tempérament, il y a lieu d'être extrêmement précautionneux s'il s'agit de jeunes gens atteints de neurasthénie constitutionnelle, surtout si leur hérédité est tant soit peu suspecte.

Ce que nous avons dit des vocations spéciales pour les hommes s'applique aussi, proportion gardée, pour les femmes. Combien de communautés non cloîtrées et surtout cloîtrées sont littéralement empoisonnées par telle ou telle personne à l'esprit faux, au caractère brouillon, bizarre et maniaque, etc. Et cela parce que, au moment d'une admis-

sion, l'indulgence excessive d'un conseil, la partialité ou l'illusion d'une Supérieure, auront laissé passer un sujet qui aurait dû être, sans aucune considération de personnes, impitoyablement arrêté (11).

(*Vals-près-le-Puy*). Robert DE SINÉTY.

(11) L'appendice annoncé dans la première partie et qui devait traiter des pseudo-possessions et de la pseudo-mystique fera l'objet d'un travail ultérieur.

NOTES ET DOCUMENTS

LA « MÉTHODE DES TROIS PUISSANCES » ET *L'ART DE CONTEMPLATION* DE RAYMOND LULL

La préoccupation d'aider les âmes à triompher des difficultés de l'oraison mentale en leur fournissant des sujets, des cadres et des méthodes pour cet exercice, ne fut nullement étrangère aux hommes du XIIIe siècle, dans les milieux les plus divers. Je ne citerai que trois exemples très nets (1). S. EDMOND de Cantorbéry († 1240), dans son *Speculum Ecclesiae* dédié aux Cisterciens de Pontigny, consacre vingt-quatre chapitres sur trente (c. 6-29) à développer les trois *manières de contempler* qu'il propose : contempler Dieu dans la créature, en qui nous devons voir sa puissance, sa sagesse et sa bonté (c. 6), dans l'Ecriture (c. 7-18), dans sa nature (c. 19-29). Se préoccupant de ceux qui ne peuvent lire l'Ecriture il leur propose une série de cadres pour grouper les enseignements du texte sacré qu'ils entendront et dont ils auront à se nourrir. De même pour la contemplation de Dieu dans son humanité, il rattache les principaux mystères de la vie du Christ aux sept

(1) On aura une plus abondante collection de textes dans les recherches du P. Watrigant sur l'histoire de la méditation méthodique, dont quelques fragments seulement ont été publiés jusqu'ici (RAM. 1922, p. 134, et 1923, p. 12 ; CBE. n. 59 (1919) : *Quelques promoteurs de la méditation méthodique au XVe siècle*).

heures canoniales, sans se soucier, chose à noter, de conserver l'ordre chronologique des mystères (1).

Le dominicain Guillaume Pérault de son côté († vers 1270), dans le *Speculum religiosorum* souvent attribué à Humbert de Romans, mais qui est bien de lui, termine le livre VI, sur le repos en Dieu, en rappelant les conseils sur la manière de méditer donnés par S. Bernard dans le *De consideratione* (l. II, 2 suiv.) et ceux de S. Augustin et de Richard de S.-Victor sur la contemplation ; puis il y ajoute trois chapitres « pour l'instruction de ceux qui n'ont pas encore des ailes pour voler et demandent avec David : *quis dabit mihi pennas...* » (c. 29) et il leur propose une série de points à considérer (2).

S. Bonaventure enfin, au début de son *De triplici via* (appelé aussi *Incendium amoris* ou *Parvum bonum*) rappelle qu'il y a une triple manière de s'exercer (triplex modus se exercendi) dans les voies purgative, illuminative et perfective : en lisant et méditant, en priant, en contemplant; puis au premier chapitre il énumère les exercices de méditation qui conviennent à chacune des trois voies, après quoi dans un dernier corollaire il termine le chapitre (n. 19) en recommandant d'appliquer à cette méditation « l'âme tout entière, et cela selon toutes ses puissances, *raison*, *syndérèse*, *conscience* et *volonté* » et il donne un bref exemple de la manière dont doit se faire cette application (3).

Toutefois, même à côté de ces écrits qui ont exercé, le

(1) *Speculum Ecclesiae* dans Bibliotheca Maxima PP., Lyon, t. 25, p. 316 ss.

(2) *Speculum religiosorum*, Ibid., t 25, livre VI, p. 732 ss. (parmi les œuvres d'Humbert de Romans).

(3) *Opera*, ed. Quaracchi, t. 8, p. 7. Le regretté P. Symphorien OMC. avait fort bien montré la dépendance étroite de Florent Radewijns dans son *Tractatus de spiritualibus exercitiis* vis-à-vis du *De triplici via* de S. Bonaventure (Etudes franciscaines, 1921, p. 36 ss.). On peut dire que l'*Itinerarium mentis ad Deum* est, pour ses premiers chapitres, une vraie méthode d'oraison contemplative, du même ordre que celle que proposera S. Ignace à la fin des *Exercices* dans sa « contemplation pour obtenir l'amour ». La *Vitis mystica* elle aussi est une vraie méthode pour contempler la Passion, comme le *De quinque festivitatibus* en est une pour contempler l'enfance de Notre Seigneur.

dernier surtout, une influence considérable sur la spiritualité des âges suivants, il convient de faire une place à part à un traité qui, noyé comme épisode au milieu d'un énorme roman, a été ignoré de la masse des écrivains spirituels nourris de la doctrine de S. Bonaventure, qui n'a donc eu que peu ou pas d'action sur leur doctrine, mais qui, en revanche, nous présente d'une façon largement développée cette méthode d'application des puissances de l'âme, simplement esquissée par le Docteur Séraphique : je veux parler de l'*Art de contemplation* inséré par Raymond Lull dans son grand roman de *Blanquerna*. J'avais ici même (RAM, 1921, p. 310), à propos de la traduction du *Livre de l'Ami et de l'Aimé* par le regretté G. Etchegoyen, signalé l'intérêt présenté par la « méthode de contemplation » de Lull : on me permettra, comme je le promettais alors, d'y revenir dans cette note avec un peu plus de détail (1).

Le roman (conservé dans trois manuscrits catalans du XIVe siècle à Munich, Paris et Palma de Majorque) nous raconte en cinq livres la vie de Blanquerna successivement marié, religieux, évêque, pape, et enfin, après avoir renoncé au souverain pontificat, ermite : ce cadre fournit à l'auteur l'occasion de développer, suivant un artifice employé par d'autres, et tout près de nous par G. Fonsegrive, ses propres idées philosophiques et religieuses. Les deux livres de l'*Ami et de l'Aimé* et de l'*Art de contemplation* terminent le livre V^e^ du roman, consacré à la vie érémitique de Blanquerna et forment chacun un tout indépendant. En 1914 une édition critique de ce texte important a paru à Palma dans la collection des *Obres* de Lull, publiée par la « Commission majorquaine d'éditions lulliennes », d'après le meilleur manuscrit (celui de Munich) avec les variantes des autres (Palma, 1914, 8°, XX-512 pp.). Les éditeurs (MM. Alcover et Salv. Galmes) fixent la composition du roman au premier séjour de Lull à Montpellier en 1283-1284. La même date est proposée par M. Probst qui a donné de son

(1) M. Pourrat, vient lui aussi de souligner cette place de Lull dans l'histoire des méthodes d'oraison (*La Spiritualité chrétienne*, t. 3, Paris, 1925, ch. 1). — Sur Lull, je me contenterai de renvoyer à l'article qui va lui être consacré dans un des prochains fascicules du *Dict. de Théologie* par le R. P. Longpré OFM.

côté une édition de l'*Art de contemplation*, en 1914 aussi et d'après le même mss. de Munich, dans les BEITRAEGE ZUR GESCHICHTE DER PHILOSOPHIE de BAEUMKER (vol. 13, fasc. 2-3) (1).

Les deux livres de l'*Ami et l'Aimé* et de l'*Art de contemplation* sont expressément reliés entre eux par Raymond Lull lui-même dans le court prologue du premier :

Blanquerna était en oraison et considérait la façon dont il contemplait Dieu et ses vertus. Et quand il avait fini son oraison, il écrivait ce en quoi il avait contemplé Dieu. Ainsi faisait-il chaque jour en variant ses oraisons par de nouvelles raisons afin de composer le *Livre de l'Ami et de l'Aimé* de diverses et nombreuses manières et que ces manières fussent brèves et qu'en peu de temps l'esprit pût en saisir un grand nombre. Avec la bénédiction de Dieu Blanquerna commença son *Livre de l'Ami et de l'Aimé* qu'il divisa en autant de versets qu'il y a de jours dans l'année. Et chacun de ces versets suffit à contempler Dieu tout un jour, selon l'*Art du Livre de Contemplation* (2).

Il semble donc que Lull ait voulu donner dans les 365 *métaphores morales* de l'*Ami et l'Aimé* un sujet de contemplation pour chaque jour et dans l'*Art de contemplation* une méthode pour s'y appliquer. Il explique, en effet, lui-même, au ch. 99 de *Blanquerna*, pourquoi il a ajouté ces deux traités à la fin de son roman. Il raconte comment on se plaignait que plusieurs parmi les ermites et reclus de Rome avaient beaucoup de tentations « parce qu'ils n'avaient pas la *manière* qui convenait à leur vie », et comment on vint trouver Blanquerna dans sa retraite pour lui

(1) L'abdication de Célestin V ayant eu lieu le 13 décembre 1294, il s'ensuit donc que le roman a précédé l'histoire et que le retour de Blanquerna à la vie érémitique fut imaginé avant que la retraite de S. Pierre Célestin ait pu en fournir l'idée à Lull. Les deux éditions de Palma et de M. Probst sont les seules à nous donner un texte sûr du livre de l'*Art de contemplation*. Le *Livre de l'ami et de l'aimé* a été traduit par M. M. André sur l'original catalan (Paris, Crès, 1921.) Je ne connais pas de traduction française du livre de l'*Art de contemplation* : c'est pourquoi je me permettrai de le citer assez largement. Je tiens à remercier ici le P. J. Puig qui a bien voulu vérifier l'exactitude de ma traduction.

(2) Je cite la traduction partielle du Livre donnée par G. Etchegoyen dans les MÉLANGES de l'Ecole Française de Rome (t. 38. 1920, p 200).

demander précisément de faire un livre qui pût « tenir en contemplation et dévotion les autres ermites » (p. 377). Après avoir prié, Blanquerna se sent inspiré de faire ce livre qui est celui de l'*Ami et l'Aimé* (1) et dont l'*Art de contemplation* forme la suite et le complément, d'allure toute différente. Au lieu des 365 métaphores ramassées en quelques lignes enigmatiques, nous avons douze chapitres beaucoup plus développés et beaucoup plus didactiques. Si le premier des deux livres (peut-être composé plusieurs années avant et simplement inséré dans *Blanquerna*) (2) est de nature à aider les ermites en leur fournissant ample matière à contemplation, c'est le second qui leur enseigne vraiment l'*art et la méthode* (manera) de contempler. Le prologue souligne très nettement ce but précis du livre : je le citerai presque en entier :

Le souverain bien est si haut et si excellent, et l'homme est si bas par la faute et le péché, qu'il arrive souvent que les ermites et les saints hommes ont grande peine pour élever leur âme à contempler Dieu. Comme l'art et la manière (*manera*) aident en ces matières, Blanquerna se mit à considérer comment faire un art de contemplation pour les aider à avoir dévotion en leur cœur et larmes et pleurs en leurs yeux, et pour que leur entendement et leur volonté pussent hautement contempler Dieu dans leurs hommages et leurs compréhensions. Ayant eu cette pensée, l'ermite Blanquerna fit un livre sur la contemplation par art et le divisa en douze parties qui sont les suivantes : Vertus divines, Essence, Unité, Trinité, Incarnation, *Pater Noster*, *Ave Maria*, Commandements, *Miserere mei Deus*, Sacrements, Vertus et Vices.

Et l'art de ce livre est de contempler d'abord les vertus divines les unes dans les autres et puis dans les autres parties du livre, l'âme du contemplateur ayant pour objet les vertus divines en sa mémoire, son entendement, sa volonté ; et de savoir faire concorder en son âme les vertus divines et les autres parties du livre pour la louange et

(1) Lull lui-même nous dit que pour composer ce livre il s'est inspiré des *soufis* sarrazins qui enseignent « des paroles d'amour et des exemples abrégés qui donnent à l'homme grande dévotion. » (*Blanquerna*, c. 99, n. 3, ed. Palma, p. 378 ; cf. c. 88, n. 4, p. 344, où il est question d'un livre de l'*Ami et l'Aimé* trouvé « en Barbarie »).

(2) Les éditeurs de Palma pensent dans leur Préface que l'*Ami et l'Aimé* aurait été composé vers 1276-78 et ensuite simplement inséré dans Blanquerna. G. Etchegoyen (*Mélanges de l'Ecole franc.*, t. 28, 1920, p. 196) met la chose en doute.

l'honneur des divines vertus, lesquelles sont les suivantes : Bonté, Grandeur, Eternité, Puissance, Sagesse, Amour, Vertu, Vérité, Gloire, Perfection, Justice, Générosité, Miséricorde, Humilité, Majesté, Patience.

Ces vertus pourront être contemplées de diverses manières. Car une manière est de contempler une vertu avec l'autre, ou une avec deux ou trois, ou davantage. Une autre manière est lorsque l'on contemple les vertus dans l'Essence, ou dans l'Unité, ou dans la Trinité, ou dans l'Incarnation, et ainsi des autres parties du livre ; autre manière encore lorsque avec les vertus on contemple l'Essence, ou l'Unité, ou la Trinité, ou l'Incarnation ; autre manière, dans les paroles du *Pater noster* ou de l'*Ave Maria*.

On peut contempler Dieu et ses œuvres avec toutes les seize vertus, ou avec quelques-unes seulement, selon que l'on veut abréger ou allonger sa contemplation et selon que la matière de la contemplation convient mieux à certaines vertus qu'aux autres.

Les conditions de cet art sont que l'on soit bien disposé à contempler et en lieu convenable... et la principale condition de cet art est que l'on n'ait aucun embarras de choses temporelles en sa mémoire, son entendement et sa volonté, lorsqu'on entrera en contemplation.

Tel est le programme placé dans le prologue et telles sont les grandes lignes de la méthode qui sera enseignée dans les chapitres suivants sous forme d'application à chacun des douze sujets indiqués. De cette méthode les deux pôles, on le voit déjà, sont la considération et la comparaison des vertus (attributs) divines, unes dans leur variété, et l'emploi des trois puissances de l'âme, mémoire entendement, volonté.

Pas plus que la place prépondérante faite à l'idée de la souveraine vérité dans laquelle s'identifient en réalité les attributs que notre faible intelligence distingue en Dieu, l'emploi méthodique des trois puissances n'était chose nouvelle chez Lull. Dans son grand *Livre de contemplation* que les éditeurs de Majorque fixent à 1272 (1), consacrant le chapitre 315 (Distinction XL, *Obres*, t. 7, 1914, p. 3 suiv.) à parler *de la forme de l'oraison*, il distingue trois *figures* d'oraison : 1) oraison sensible (vocale) ; 2) oraison

(1) Cf. Prologue à l'édition de *Blanquerna*, p. XV. Le *Livre de contemplation*, vaste synthèse théologique en forme de contemplation occupe sept volumes de l'édition de Palma.

intellectuelle ; 3) la troisième qui est lorsque l'on « fait de bonnes œuvres et agit bien, et use de droiture et de miséricorde et de vérité, et des autres vertus (1) ». L'oraison intellectuelle est définie celle où l'homme « se souvient de vous [mon Dieu], vous « entend » et vous aime et vous contemple, se souvenant, entendant, et voulant vos hommages et vos vertus ».

Mais ce qui n'était là qu'une simple indication est développé longuement et sous toutes les formes dans l'*Art de contemplation*. Je citerai quelques exemples pour donner une idée de la marche de ce développement qui se fait dans un cadre général identique pour les douze sujets. Blanquerna décide de contempler un sujet, se le rappelle et débute par une prière ; puis la contemplation se poursuit, rapportée en style tantôt direct, tantôt indirect ; après des efforts plus ou moins longs, l'âme obtient la grâce de la dévotion et des larmes, qu'elle entretient en continuant et variant l'exercice de ses trois puissances ; et le chapitre se termine le plus souvent par une brève réflexion, en forme de conclusion, sur la méthode employée.

Voici par exemple le début du chapitre 1, sur les vertus divines en général :

Blanquerna se leva à minuit et il regarda le ciel et les étoiles et rejeta de sa pensée toutes choses pour l'appliquer aux vertus de Dieu et résolut de contempler la bonté de Dieu dans les XVI vertus et les XVI vertus dans la bonté. Pour cela il dit les paroles suivantes de sa bouche et les pensa en son âme de toutes les puissances de sa mémoire, de son entendement et de sa volonté, agenouillé et levant ses mains au ciel et sa pensée à Dieu : « O souverain bien qui es infiniment grand en Eternité, Puissance, Sagesse, Amour, Vertu, Vérité, Gloire, Perfection, Justice, Générosité, Miséricorde, Humilité, Majesté, Patience. Je t'adore, me souvenant, comprenant, aimant, parlant, en toi et en toutes les vertus susdites, qui sont avec toi et toi avec elles une seule chose, une même essence sans aucune différence. Souverain bien qui es grandeur, souveraine grandeur qui es bien, si

(1) Rapprocher cette troisième figure du 7e *chemin* du franciscain Rodolphe de Biberach dans le *De septem itineribus aeternitatis* : le 7e, qui succède à la méditation, à la contemplation et à la *praegustatio experimentalis aeternorum*, est chez lui aussi : *aeternorum meritoria operatio*.

tu n'étais éternel, tu ne serais pas un bien assez grand pour pouvoir remplir mon âme, sa mémoire de ton souvenir, son entendement de ta connaissance, sa volonté de ton amour ; mais puisque tu es bien infini et éternel, tu peux remplir toute l'âme et toutes les âmes de grâce infuse et de bénédiction, ... Pendant que Blanquerna contemplait ainsi, son cœur commença à s'échauffer et ses yeux commencèrent à pleurer pour le grand plaisir qu'il avait de se rappeler, entendre et aimer de si nobles vertus en la souveraine bonté.

La contemplation se continue ainsi : Blanquerna allait l'interrompre pour sonner matines, lorsqu'il se rappelle qu'il n'a pas contemplé la Patience aussi profondément que les autres vertus : il reprend donc la contemplation, considère ensuite les vertus trois à trois, et le chapitre se termine ainsi :

Blanquerna finit son oraison et un autre jour y retourna d'une autre manière, savoir en laissant la Patience et commençant à la Majesté... Et il avait toujours de nouvelles raisons et diverses manières de contempler son Aimé, et changeait une vertu avec l'autre en sa contemplation. Et Blanquerna, parce qu'il suivait l'*Art* en sa contemplation, était si abondant à contempler son Aimé que ses yeux en étaient tous les jours en pleurs, et son âme en dévotion, contrition et amour.

J'ajouterai quelques passages du chapitre 5 sur l'Incarnation :

Blanquerna se rappela la Sainte Trinité de Notre-Seigneur Dieu pour que l'entendement entendît comment, poussé par la grande bonté, par l'éternité, la puissance, la sagesse, le vouloir de la glorieuse Trinité, Dieu devait faire en la création une œuvre qui fût de grande bénignité, durée, puissance, sagesse, charité. Et par là l'Entendement comprit que selon l'opération qui est en les personnes divines, c'était chose convenable que Dieu prît la nature humaine, en laquelle et par laquelle fussent signifiées ses divines vertus et ses œuvres, qu'il a en ses divines Personnes ; et que par cette signification la volonté de Blanquerna et des autres hommes aimât Dieu et ses œuvres. Et pour cela Blanquerna dit ces paroles : « Divine vertu vous êtes infinie en bonté, grandeur... »

Lorsque Blanquerna eut longuement considéré ces choses, il sentit que sa mémoire, son entendement et sa volonté étaient haut dans la contemplation ; mais pourtant son cœur ne donnait pas à ses yeux

d'eau qui les mit en larmes et en pleurs. Aussi Blanquerna se proposa d'élever plus haut encore les vertus de son âme pour multiplier la dévotion si fortement en son cœur que ses yeux en fussent en larmes et en pleurs; car c'est une chose qui ne convient pas de contempler hautement sans pleurer. Aussi Blanquerna abaissa sa mémoire à se rappeler la vileté et la misère de ce monde... combien fut grande la miséricorde... de Dieu lorsqu'il lui plût de prendre chair humaine... Pendant que la mémoire de Blanquerna était ici-bas au souvenir de ces choses, l'entendement s'éleva à entendre et la mémoire le suivit et ils contemplèrent... Et par là la volonté eut tant de dévotion entre les noblesses des vertus et la passion et la mort de la nature de Jésus-Christ, et elle donna au cœur soupirs, contrition, et le cœur donna aux yeux larmes et pleurs, et à la bouche confession et louanges de Dieu. Blanquerna pleura longuement en contemplant l'Incarnation du Fils de Dieu selon qu'il vient d'être dit. Mais pendant qu'il pleurait, l'Imagination voulut imaginer la manière selon laquelle le Fils de Dieu et la nature humaine s'unissaient, et le cœur ne la put imamaginer, et l'entendement commença à faire des difficultés et Blanquerna à douter, et cessèrent les soupirs, les larmes et les pleurs, par la faute du doute qui détruit la dévotion (1). Lorsque Blanquerna sentit où s'était égarée sa pensée, de nouveau il appliqua sa mémoire et son entendement à la Grandeur de la Bonté, Puissance, Sagesse, Amour, Perfection de Dieu. Dans la grandeur de ces vertus, son entendement entendit que Dieu peut unir à lui la nature humaine bien que l'imagination ne le sache ni le puisse s'imaginer, car Dieu est plus grand en Beauté, Pouvoir, Sagesse, Vouloir que l'imagination à imaginer. Et en se rappelant et entendant cela, Blanquerna détruisit le doute qu'il avait eu sur l'Incarnation ; et la dévotion retourna en son cœur et les larmes et les pleurs à ses yeux, et il fut en plus haute et fervente contemplation qu'il ne l'avait été auparavant.

Blanquerna contempla beaucoup sur l'Incarnation du Fils de Dieu, de la manière qu'on vient de dire; et lorsqu'il sentit que son âme avait assez de cette matière, il en prit une autre pour que dans ce renouvellement de matière son âme retrouvât force et vertu à contempler. Et pour cela Blanquerna se rappela comment la Sainte Incarnation et Passion du Fils de Dieu est honorée en la Beauté... de Dieu...

(1) L'imagination intervient de même au ch. I pour soulever la difficulté : comment « avant que le monde fût, Dieu pouvait-il exercer la justice, la largesse, la miséricorde, l'humilité et la seigneurie » ? Là aussi le doute fait cesser la dévotion et les larmes qui ne reviennent que lorsque l'entendement a résolu la difficulté. De même au ch. 4, tentation de l'Erreur et de l'Ignorance au sujet de la Trinité.

Conclusion du chapitre sur la Trinité (ch. 4) :

Et ainsi Blanquerna contemplait la Sainte Trinité et y appliquait les puissances de son âme autant qu'il pouvait, pour être obéissant au commandement de Dieu qui ordonne d'aimer Dieu de toutes ses forces, de toute sa pensée, de toute son âme, c'est-à-dire, mémoire, intelligence et volonté.

A la fin du ch. 2 (sur l'Essence) la lecture est comparée à la contemplation :

De cette manière et de bien d'autres Blanquerna contemplait l'Essence de Dieu, mêlant les vertus les unes aux autres pour avoir plus de nouvelles raisons et plus longue matière à contempler l'Essence; et quand il eut fini son oraison, il écrivit ce qu'il avait contemplé et puis lut ce qu'il avait écrit. Et il n'eut pas autant de dévotion en le lisant qu'il en avait eu pendant qu'il contemplait. C'est pourquoi la contemplation n'est pas aussi dévote en lisant le livre qu'en contemplant les raisons écrites dans le livre ; et il en est ainsi parce que dans la contemplation l'âme, à se rappeler, entendre, aimer la Divine Essence, s'élève plus haut qu'elle ne le fait lorsqu'elle lit ce qu'elle contemplait, car la dévotion s'allie mieux à la contemplation qu'à l'écriture.

A ces citations qui suffisent, je l'espère, pour donner une idée du livre, et pour en faire souhaiter une traduction française intégrale, je n'ajouterai que quelques brèves remarques. La « contemplation » dont Lull nous enseigne l'art, est, pour une bonne partie, une oraison discursive et une oraison discursive où domine nettement l'élément intellectuel. Ce n'est point là, assurément, un intellectualisme froid et purement spéculatif : la réflexion se développe presque toujours sous forme de chaud dialogue avec Dieu ou avec Marie, elle est toute pénétrée d'amour ; mais c'est nettement la réflexion qui domine sur les affections. Du moins dans ce qui nous est rapporté de la contemplation, car celle-ci a pour aboutissant l' « échauffement du cœur » dont Lull ne cite pas l'expression, mais qui reste toujours le but.

Cette dévotion se traduit régulièrement par les larmes auxquelles le contemplatif attache un si grand prix que sans elles son oraison lui paraît incomplète :

Et ainsi, nous dit-il à la fin du ch. 7, Blanquerna contemplait en l'*Ave Maria* Notre-Dame avec les vertus de son Fils. Et tandis qu'il contemplait, il tenait si élevés sa Mémoire, son Entendement et sa Volonté, qu'il ne s'apercevait pas s'il pleurait ou non. Et quand il eut fini sa contemplation, il se souvint et connut que son cœur n'avait pas donné d'eau à ses yeux qui les eût mis en larmes et en pleurs pendant qu'il contemplait. Et comme c'était une chose peu convenable de contempler Notre-Dame sans pleurer, Blanquerna retourna donc contempler Notre-Dame et se rappela la patience qu'eut son glorieux Fils le jour qu'il fut dépouillé, couvert de crachats, flagellé, couronné, cloué, navré et mis à mort. Et il se rappela comme Notre-Dame l'aimait de très grand amour, et comme, tandis que l'homme le tourmentait, Notre-Dame et Lui se regardaient d'un pieux et consolant regard, et Notre-Dame pleurait son Fils qu'elle voyait mourir. Elle le regrettait, car elle s'en voyait séparer par la mort. Elle savait qu'il était sans faute et savait qu'il était seigneur et Dieu. Tandis que Blanquerna contemplait ainsi et parcourait avec les vertus de son âme, les vertus de Dieu et de Notre-Dame, son cœur fut en dévotion si fortement que ses yeux en eurent abondance d'eau et de pleurs.

On aura remarqué aussi les efforts que multiplie Blanquerna pour obtenir la dévotion et les larmes : que cette dévotion et ces larmes soient avant tout un don de Dieu, la chose est très peu marquée chez Lull, inférieur en cela à la *Scala claustralium* de Guigues par exemple qui, entre la *meditatio* et la *contemplatio*, place avec tant d'insistance l'*oratio* et rappelle si fortement que cette dévotion qui tient l'âme dans le repos contemplatif est un pur don de Dieu (c. 4 et 5). Inférieur aussi à S. Ignace qui, dans ses méditations sur les péchés, avant de nous y faire appliquer nos trois puissances, nous fait d'abord *demander* la douleur et les larmes à Dieu comme un grâce qui dépend de lui seul (Ire semaine, 1er et 2e exercice, 2e prélude) (1).

Un dernier trait qui différencie nettement (avec plusieurs autres) la « méthode des trois puissances » chez Lull et chez S. Ignace, c'est que le premier a pour but essentiel de conduire l'âme à la dévotion et aux larmes, à l'amour

(1) Sur *La Dévotion sensible, les Larmes et les Exercices de S. Ignace*, voir l'intéressant travail du P. J. J. Navatel dans la Collection de la B. des Exercices, n. 64 (1920).

affectif, tandis que le second veut explicitement passer aux actes, aux résolutions, et dès son premier exercice, mettant l'âme pécheresse aux pieds du crucifix, lui fera se poser la question : « Quid agam pro Christo? »

Malgré ces notables différences qui séparent l'*Art* de Raymond Lull et la méthode d'Ignace, il y a entre les deux assez de points communs pour que le lecteur, se rappelant que les *Exercices* furent composés à Manrèse, en plein pays catalan, se demande peut-être s'il n'y a pas eu influence de l'un sur l'autre. *Blanquerna* avait été imprimé à Valence en 1521, traduit dans le dialecte local, et pouvait donc être connu à Montserrat quand Ignace y vint. Mais il n'y a aucune probabilité que le pénitent, ancien lecteur de romans de chevalerie, ait lu à ce moment un livre qui, pour religieux que soit son contenu, n'en reste pas moins un roman. Si donc influence il y avait eu, il ne saurait être question que d'une influence par voie orale : quelqu'un des directeurs de l'ermite de Manrèse s'étant inspiré dans les conseils qu'il lui donnait de ceux que l'ermite Blanquerna envoyait à ses confrères. Mais cela même n'est nullement nécessaire, la méthode des trois puissances, mémoire, entendement, volonté, ayant été en réalité, à la fin du moyen-âge, un bien commun, qu'on retrouve sous la forme la plus compliquée dans Mauburnus et qui prendra dans les *Exercices* la forme simple et maniable qui devait tant contribuer à sa diffusion.

Rome. Joseph de Guibert, S. J.

L'AMOUR DIVIN

NOTE SUR LE MOT « EROS » DANS S. GRÉGOIRE DE NYSSE

Apologie pour ἔρως.

Quand Denys l'Aréopagite écrivait son apologie pour ἔρως (1), vers 480-500, il y avait déjà bien longtemps qu'Origène, dans son com-

(1) De *Nominibus divinis*, ch. 4, §§ 11 et suiv. P. G. 3, col. 708 et suiv.

mentaire du Cantique, appelait simplement « amour » les effusions de l'Epouse et de l'Epoux.

Il connaissait trop bien l'histoire d'ἔρως dans les lettres profanes pour n'en pas éprouver quelque scrupule ; voulant se justifier, il cherche ce mot, il croit le trouver dans l'Ecriture (Prov. IV, 6, 8. Sap. VIII, 2), et il conclut :

« L'Ecriture ne s'est servie du mot « amour » que là où il n'y avait aucun danger. Quel désordre passionnel peut-on craindre dans l'*amour* de la sagesse, ou en celui qui se proclame l'*amant* (amator = ἐραστής) de la Sagesse ? (1) ».

Plus d'un siècle après lui — un siècle avant Denys, — S. Grégoire de Nysse ressent la même crainte, la confesse, et s'en dégage plus librement :

« C'est la Sagesse qui parle ; elle dit : Aime (de charité : ἀγάπησον)-autant que tu peux, de tout ton cœur, de toutes tes forces, désire autant que tu peux saisir. Et m'appuyant toujours sur la Bible, j'ajouterai hardiment : Aime (d'amour : ἐράσθητι) ; car elle est irréprochable et impassible, cette passion pour les êtres incorporels (2) ».

Ce scrupule de chrétiens, disciples de Platon, est fort attachant : étudiant leur maître en philosophie, ils avaient trouvé chez lui une doctrine où leur jeunesse, la curiosité et la ferveur de leur désir s'étaient jouées à l'aise ; ils avaient excusé les passages peu édifiants du Banquet et du Phèdre pour la douce et lumineuse philosophie qui les avait enchantés.

Et voici que, lisant l'Ecriture, ils rencontrent dans les livres sapientiaux, surtout dans le Cantique, des descriptions semblables à celles des Dialogues. Le mot scandaleux est évité, il est remplacé par ἀγάπη, mais la peinture des sentiments est bien ressemblante. Origène surtout est surpris : comment l'auteur inspiré — Dieu même — avait-il pu s'abaisser ainsi ? Comment avait-il pu décrire, avec ce réalisme presque brutal, la folie du désir ? Comment expliquer ce retour de la lumière intelligible vers la boue corruptible ?

(1) *Prolog. in Cantic.* Nous ne possédons de ce commentaire que la traduction latine de Rufin. P. G. 13. 68 b. c.

(2) P. G. 44, 772 a. b.

Mais bientôt, ils trouvent la réponse élégante qui concilie leur philosophie et le christianisme :

« Pour nous expliquer les « dogmes », on nous présente comme une énigme cette passion violente des énergumènes du plaisir : je veux dire la passion de l'amour. C'est pour nous apprendre que l'âme qui tend vers la Beauté inaccessible de la Nature divine doit la désirer (ἐρᾶν), comme le corps désire la possession de ce qui est de son espèce, de sa famille, mais en transformant la passion en « impassibilité » ; afin que, éteignant l'autre passion charnelle, l'esprit seul en nous « bouillonne d'amour » (1), brûlé de ce feu que le Seigneur est venu jeter sur la terre (2) ».

C'est bien la doctrine de Platon : le « sensible » n'est qu'un reflet de l' « intelligible » ; plus le mouvement « sensible » est violent, mieux il imite la puissance véhémente de l'invisible esprit :

« Dieu a disposé l'âme de telle sorte que les mots qui semblent loin de toute chasteté, les mots « passionnels », révèlent la pensée immaculée (3) ».

Et encore :

« La vraie douceur, le vrai Désirable, l'Etre vraiment *aimable*, c'est Dieu seul (4) ».

Que voyait donc Grégoire dans ce vocable platonicien, pour le défendre et le « diviniser » ainsi ?

C'était pour lui l'expression la plus fidèle du mouvement de la nature humaine vers Dieu, de sa « blessure », et de sa course passionnée vers la Beauté toujours cachée, toujours entrevue, jamais possédée.

L'Amour de Dieu, « faculté » naturelle de l'homme.

Les théologiens se posent cette étrange question : L'homme, laissé à ses propres forces, peut-il désirer voir Dieu ? peut-il aimer Dieu ? Depuis longtemps les réponses se croisent, se contredisent, et sou-

(1) Ζέειν ἐρωτικῶς
(2) *Ibid.*, 773 c. d.
(3) ἐμπαθῶν ῥήσεων... ἀκήρατον διάνοιαν. *Ibid.* 776 c.
(4) ὡς ἀληθῶς... ἐράσμιον. *Ibid.* 777 c.

lèvent une poussière de problèmes, qui n'obscurcissent pas encore la vue du théologien grec au Ve siècle. La question lui paraissait fort simple, et il y répondait avec un optimisme et une candeur que nous avons perdus. Nous pouvons les respirer encore, en relisant S. Grégoire ; il s'exprime ainsi, dans un catéchisme élémentaire (1) :

« Il ne fallait pas que la lumière (du Verbe) fût invisible, que sa gloire restât sans témoin, sa bonté sans personne pour en participer. Il ne fallait pas que rien de ce que l'on contemple dans la nature divine restât inactif, sans personne pour en jouir. Si donc l'homme a été créé à cette fin, pour participer aux biens de Dieu, de toute nécessité il fallait qu'il eût une nature capable de communier à ces biens. De même, en effet que l'œil, par la clarté que la nature a laissé en lui, peut communier à la lumière, attirer à lui, par une puissance innée, ce qui lui est parent, ainsi il était nécessaire que dans la nature humaine, il y eût un élément *parent du Divin*, qui répondit à Dieu *par le désir* (διὰ τὴν ἔφεσιν) ».

Physiologie démodée, sans doute, mais la doctrine qu'elle illustre ne reste-t-elle pas vivante ? Une autre comparaison nous étonnera moins ;

« Les animaux qui doivent vivre dans l'eau ou dans l'air sont adaptés à leur vie...; l'homme, né pour jouir des biens de Dieu devait avoir dans sa nature quelque chose qui convînt à ce dont il participerait : par une faculté immanente (ἐγκειμένης δυνάμεως) il connaîtrait le « Transcendant » (τὸ ὑπερκείμενον), il vivrait avec la passion (ἐν ἐπιθυμίᾳ) de l'éternité divine ».

Le fond de l'âme est un désir, un élan vers Dieu :

« Quand l'âme est libre et apaisée, quand elle contemple l'heureuse et divine volupté, elle ne se tourne plus (2) vers rien de terrestre, elle ne prend plus part aux soi-disant voluptés de la vie séculière : elle transporte sa « puissance d'amour (3) » loin des corps charnels, vers la contemplation intelligible et immatérielle du Beau (4) ».

(1) *Oratio catechetica*, P. G. 45, 21 c. d.

(2) ἐπιστρέψῃ : c'est le mot néoplatonicien du « retour » des êtres vers la « Fin-Principe ».

(3) *De virginitate*. P. G. 46. 384 c. d.

(4) *De Instituto christiano :* ouvrage longtemps attribué à S. Grégoire de Nysse.

L'âme n'a qu'à découvrir et à suivre son mouvement naturel (1).

L'ascension de Moïse sur le Sinaï.

Tous les phénomènes qui l'accompagnent sont des symboles de la préparation nécessaire à ceux qui veulent s'approcher de Dieu : « sortie de soi-même et du monde matériel », entrée « dans l'abîme des mystères », au son des trompettes qui éclatent « dans la ténèbre de l'obscurité, où est Dieu (2) », abandon de soi-même à une force surnaturelle, qui attire en écrasant :

« Enlevé à ces hauteurs, son désir frémit encore, il n'est pas rassasié, il a toujours soif : comme s'il n'avait pas encore vu Celui qu'il ne cesse d'entretenir, il supplie Dieu de lui apparaître : non pas dans la mesure où lui, Moïse, le peut supporter, mais Dieu, tel qu'il est. Ce désir semble une « amoureuse affection » de son âme pour le Beau en soi ; de la beauté qu'il a vue, l'espérance l'entraîne vers une beauté supérieure ; à travers tout ce qu'il peut percevoir, la passion de la Beauté cachée le brûle. C'est ainsi que « l'amant passionné » (ὁ σφοδρὸς ἐραστής) de la Beauté, n'acceptant jamais les beautés apparentes que comme des images de Celui qu'il désire, a soif de contempler l'Archétype en personne... *Voir réellement Dieu, c'est n'être jamais rassasié de le désirer*, mais, en le voyant partout où il est possible, nourrir son désir de le voir davantage (3) ».

Dieu est l'Infini, l'Inaccessible : s'il se laissait « comprendre », si nos images ou même nos pensées arrivaient à le saisir, si l'intelligence

(1) Au début d'une instruction à ses moines le Ps.-Macaire s'exprimait à peu près dans les mêmes termes, et les soulignait par le mot ἔρως:

« Si l'on dégage un instant sa pensée de son corps, loin de la servitude de la sottise des passions, si l'on pénètre dans son âme avec une intelligence claire et limpide, on verra nettement se dessiner dans sa nature l'aimante volonté du Créateur : on trouvera, en s'examinant ainsi, que *l'essor du désir* (ἐπιθυμίας ὁρμήν) vers le Bien et le Meilleur est incrusté dans l'essence humaine, et que cet amour (ἔρωτα) bienheureux et impassible est attaché à la natnre de l'homme ». P. G. 46. 288 a. b.).

C'est nn « amour pur et céleste (καθαρός τε καὶ οὐράνιος ἔρως. *Ibid.* 400 d) », l'amour de la vraie sagesse, l'amour de Dieu.

(2) ὁ γνόφος τῆς ἀσαφείας, ἐν ᾧ ἐστὶν ὁ θεός. P. G. 44. 772 d. 773 a. Il est intéressant de comparer ce texte de l'Aréopagite : ὁ θεῖος γνόφος..., ἐν ᾧ κατοικεῖν ὁ θεὸς λέγεται... P. G. 3. 1073 a.

(3) *De vita Mosis.* P. G. 44. 401 c. 404 d.

humaine pouvait se dire un jour : Je sais comment l'atteindre, il ne peut m'échapper, je puis me reposer, — ce jour-là, l'abîme entre le fini et l'Infini serait comblé, l'ascension des âmes serait achevée, il n'y aurait plus de désir, plus d'amour.

Sans doute Dieu peut donner à l'âme quelque jouissance de lui-même, lui montrer çà et là un abri où il se cache et veut se reposer un instant avec elle : mais ce n'est pas ici encore qu'il se montrera tout entier, tel qu'il est ; cet instant de repos doit réchauffer son désir : une branche sèche pour ranimer le foyer qui va s'éteindre :

« Ceux en qui la passion divine s'est établie profondément *n'ont jamais cessé de désirer* (*Dieu*) : toutes les jouissances qu'il leur donne de leur Bien-Aimé sont transformées en aliments pour rallumer le feu de leur désir...; la richesse de la jouissance enflamme la violence de leur passion (1) ».

Nous verrons tout à l'heure que l'Epouse du Cantique, en sa course errante, recommence l'Ascension de Moïse : demandons-lui d'abord comment son Bien-Aimé l'attire, ce qu'il lui promet.

Parfum divin.

Les néo-platoniciens aimaient ce symbole de l' « huile parfumée ». La diffusion mystérieuse, autour de l'amphore, d'une douceur pénétrante et bienfaisante, d'une atmosphère invisible qui se répand discrètement, sans que le baume diminue ou s'altère, était pour eux une image de l'Essence et de la Bonté divines, de son effusion dans les êtres, en son inaltérable permanence. La lumière du soleil était plus éclatante : elle ne donnait pas cette obscure sensation de bien-être que laisse le parfum.

Denys l'Aréopagite parlera plus tard de « l'Essence parfumée au-dessus de l'intelligence (2) », de la « Beauté parfumée et secrète (3) », de la « Source du Parfum (4) », de « Jésus, le Parfum suressentiel (5) ; la bénédiction des saintes huiles sera pour lui la révélation lointaine de cette fête de parfums qui environne la divine Béatitude.

(1) *In Cantic.* P. G. 44. 777 c.
(2) *De ecclesiastica hierarchia.* P. G. 3. 480 d.
(3) *Ibid.* 473 c.
(4) *Ibid.* 480 b.
(5) *Ibid.* 477 c.

Mais il ne dira pas comment ni pourquoi Dieu lui apparaît dans les émanations du chrême.

S. Grégoire l'explique avec une grâce souriante, en un passage que l'on nous permettra de traduire tout entier (1) : il nous ramènera tout naturellement à notre sujet, l'Amour :

« Ton nom est une huile répandue » (Cant. I, 2) : ceci veut dire, me semble-t-il, qu'un vocable ne peut embrasser pleinement la Nature indéterminée : toute la puissance de la réflexion, toute expression... d'idée, même si elle semble avoir quelque chose de cette grandeur qui convient à Dieu, n'arrive pas à toucher vraiment la nature du Verbe lui-même ; mais en des traces, en des étincelles, notre parole essaie de deviner le Verbe ; de ce qu'elle saisit, elle conclut à une analogie de l'Insaisissable. Quel que soit le mot que nous inventions, dit-il, pour faire connaître le Baume de ta divinité, notre expression n'atteindra pas le Baume lui-même ; elle ne sera qu'une légère haleine, laissée par l'arome divin et s'exhalant de nos mots savants. Quand on a vidé les ampoules de leur baume, on ignore la nature de ce qu'elles renfermaient ; mais un vague parfum, errant dans le vase, y laisse deviner ce qu'il contenait. C'est ce que nous disent les mots : le Baume de la Divinité ; son essence même est au-dessus de toute expression, de toute pensée. Les merveilles que nous contemplons dans le monde donnent la matière des noms divins ; elles nous permettent d'appeler Dieu sage, puissant, bon, saint, heureux et éternel, et juge, et sauveur : mais tout cela n'est qu'une traînée de Parfum divin : la création, comme une ampoule de baume s'en est imprégnée. « C'est pourquoi, continue-t-il, les jeunes filles t'ont aimé »... Qui ne serait *amoureux* de cette Beauté ? ».

Dans ce petit poème, deux symboles apparaissent et s'allient avec art : la fluidité de l'huile qui ne garde pas la forme du vase qui l'emprisonne ; la subtilité des vapeurs qui environnent le parfum, révélant son passage quand il n'est plus là, ou sa présence quand il se cache.

Quand on explique l' « analogie » des êtres avec Dieu, on parle de « proportionnalité » entre l'Etre un et incréé et les êtres multiples de la création, on dit que ceux-ci sont « en partie semblables à Dieu, en partie différents », — et on ne dit rien que de raisonnable et d'exact. Si l'on disait, pourtant, qu'il est resté dans les êtres quelque chose de leur origine divine, qu'en les contemplant on découvre en eux ce parfum de Dieu, que de cette découverte naît un désir infati-

(1 *In Cantic.* 44. 781 c. sqq.

gable de contempler et de saisir Celui qui se révèle en eux, la source de ce Parfum qui nous échappe quand nous croyons l'avoir trouvée, — peut-être ne seraient-ce là que des images, et ne définirait-on pas le concept technique du rapport entre l'Etre et les êtres ; mais on exprimerait la nature de ce rapport : c'est un *désir*, l'*amour éternel* des êtres et des intelligences pour l'invisible Splendeur, l'insaisissable Parfum.

Car le problème de l'« analogie » n'est pas seulement un problème de logique ou de grammaire : ce n'est pas sous cette forme qu'il s'est d'abord présenté aux penseurs grecs et aux Pères de l'Eglise ; c'était un problème de vie. Comment se peut-il que des êtres existent hors de l'Etre ? et s'ils existent, quel rapport ont-ils avec lui ? peuvent-ils l'atteindre, et comment ? comment notre intelligence, perdue dans la matière, « engoncée dans les êtres », dira Denys (1), peut-elle remonter jusqu'à lui, s'unir à lui ? Problème à la fois métaphysique et moral : si les hommes doivent remonter vers l'Etre, il faut, par la purification, l'ascèse et la prière, quand ils ont découvert ce mouvement, qu'ils le délivrent des chaînes qui pourraient encore l'entraver, qu'ils ne l'arrêtent pas aux créatures, simples reflets de Dieu et qu'ils trouvent Dieu dans l' « insatisfaction » même de leur désir : « Voir réellement Dieu, c'est n'être jamais rassasié de le désirer ».

Course errante, blessure de l'Epouse.

C'est à elle que revient toujours celui qui veut décrire le voyage et l'angoisse de l'âme que Dieu appelle, qui veut lui répondre, et qui se plaint de rester toujours « sur le parvis », qui l'embrasse enfin, qui le perd encore, et finit par être heureuse de son amour toujours quêtant, jamais rassasié.

Origène résume ainsi le Cantique (2) ;

« L'Epouse se tient au carrefour ; elle regarde de tous les côtés pour voir s'il arrive, s'il va se montrer ; elle ne veut pas s'engager dans un chemin : l'y rencontrera-t-elle ? — Il arrive, il l'introduit dans sa chambre. Mais l'Epoux ne reste pas toujours à la maison, à côté de sa Bien-Aimée : c'est un homme, il sort souvent ; inquiète, elle le cherche quand il est parti ; il revient de temps en temps, il l'introduit dans ses appartements les plus secrets. Elle croit qu'il va

(1) *Myst. theolog.*, I. 2. P. G. 3. 1000 a.
(2) *In Cantic* P. G. 13. 179.

rester : il s'en va. Exaspérée d'amour, elle sort de nouveau, elle erre dehors, elle ne veut pas rentrer, jusqu'à ce qu'elle voie l'Epoux descendant les sommets à grands pas, se hâtant vers la maison près de laquelle elle attend, anxieuse, fiévreuse. Il arrive ; hésitante, elle se tient derrière lui ; elle se souvient... »

Histoire d'une chagrin de tous les jours, poésie presque vulgaire, où Dieu, dit Origène, montre son désir de s'unir avec l'âme, et la délicate épreuve qu'il lui impose pour qu'elle s'attache à lui seul.

S. Grégoire va nous décrire cette amoureuse anxiété (1) :

« L'âme est sortie à l'appel (de son Bien-Aimé) ; elle cherche Celui qu'on ne peut trouver ; elle appelle Celui que les noms ne peuvent désigner. Les gardes lui apprennent que c'est l'Inaccessible qu'elle aime, que c'est l'Inconcevable qu'elle désire. Quel coup... ils lui portent ! Dans l'angoisse de son désir, elle croit que sa passion est sans bornes, que rien ne peut l'assouvir. Mais soudain le voile de sa détresse tombe : elle a compris que *poursuivre sans relâche, monter sans s'arrêter, c'est là vraiment jouir de son Bien-Aimé.* De son désir toujours satisfait naît un autre désir du Bien suprême. Quand elle a vu que sa Beauté chérie défie tout espoir, dépasse toute limite, que dans l'éternité des siècles, elle la trouvera sans cesse, et toujours plus belle, elle raconte à son Bien-Aimé... la blessure de son cœur : elle a reçu de Dieu la flèche de choix, le javelot de la foi l'a transpercée, le trait d'*amour* lui a porté le coup fatal... »

Toute la vie spirituelle est ici racontée : les espoirs, peut-être les illusions, du départ, les angoisses, peut-être les déceptions, de la route, de l'interminable chemin qui semble n'aller nulle part, et qui, tous les jours, se heurte à une impasse : « C'est l'Inconcevable qu'elle désire ». A quoi bon poursuivre ? Elle marche toujours : les « gardes » (railleries, réflexions sceptiques du bon sens..,) ne la découragent pas ; elle ne sait pas où elle va, mais elle sait qui l'a appelée. Subitement la lumière se fait : non pas qu'elle atteigne Dieu, comme elle l'avait espéré, en une illumination miraculeuse ; elle *comprend*, c'est son *intelligence* qui voit clair, et s'explique sa longue marche aventureuse et désolée : « Elle comprend... que ne jamais s'arrêter, c'est jouir de son Bien-Aimé ».

Ce n'est pas seulement le conseil d'un directeur prudent, qui réconforte un pénitent découragé par de fréquentes rechutes et de sté-

(1) *In Cantic.* P. G. 44. 1037 b. c.

riles efforts. C'est plus encore : la métaphysique de la recherche de Dieu, de l'amour : l'amour de Dieu n'est pas encore, ici-bas, une jouissance, un repos ; ou plutôt c'est un repos dans le travail incessant, une jouissance heureuse de n'être pas satisfaite, qui « voit Dieu » dans son désir de Dieu.

L'Epouse est « blessée (1) » :

« Une fois que le voile est tombé, elle voit d'un regard pur la beauté ineffable de son Epoux, elle est blessée de la flèche immatérielle... de l'*amour*. Car *la charité quand elle s'élève* (*quand elle est* « *tendue* »), *s'appelle* « *amour* » (2). Personne ne rougit de cette blessure, car elle n'est pas charnelle : l'Epouse au contraire s'en glorifie, sentant au fond de son cœur la pointe d'un désir qui dépasse la matière ».

Eros, Cupidon, son carquois et ses flèches, les blessures inguérissables de l'amour profane, avaient été chantés dans la littérature classique. Pourtant, le Cantique (IV, 9) permettait depuis longtemps d'appliquer ce symbole à l'amour de l'âme pour Dieu, à en exprimer la violence et le délire. Déjà le Ps.-Macaire avait loué « ceux que l'Esprit a *blessés* au cœur d'un *amour* divin (3) », l'âme « *blessée* par l'*amour* (ἔρως) de la charité de Dieu (4) » ; si nous restons soumis à la servitude des passions, dit-il encore, c'est que « nous n'avons pas encore été *blessés* par l'*amour* divin, que nous n'avons pas encore été frappés par la charité spirituelle (5) ».

Dès cette époque, les « amants » de Dieu se servaient couramment de cette figure : S. Isidore de Péluse écrivait à un fonctionnaire du palais impérial : « Je suis très surpris qu'en lisant l'Ecriture, l'*amour* divin ne t'ait pas blessé (6) ». La métaphore avait passé dans le domaine commun, et l'on commençait à oublier son origine, comme celle d'ἔρως ; aussi le même saint peut-il, comme S. Grégoire, parler de cette blessure, de cette « componction » (κατάνυξις) dont la Beauté divine transperce ceux qui la contemplent (7).

(1) *Ibid.* 1048 c.

(2) ἐπιτεταμένη γὰρ ἀγάπη ἔρως λέγεται. Voilà donc ἀγάπη passée au second rang : un amour moins « tendu ».

(3) P. G. 34. 500 l. 501 d. 484 c.

(4) Les deux expressions sont unies ; ἔρως est un caractère de l'ἀγάπη : passionnel, déraisonnable...

(5) *Ibid.*, 669 d.

(6) L. I, ep. 27. P. G. 78. 200 b. cf. 288 b, 1092 a.

(7) *Ibid.*, 1168 c.

Douze cents ans plus tard, au monastère d'Avila, un chérubin percera de son javelot le cœur de sainte Thérèse ; elle ne rougira pas, elle non plus, de le raconter et de s'en glorifier. Les psychologues peu avertis qui ont attribué cette vision à je ne sais quel délire sexuel, ne se souvenaient, sans doute, ni du Cantique, ni de la plus ancienne littérature mystique (1).

Conclusion.

« Toujours désirant, trouvant toujours », Plotin avait découvert cette inquiétude infinie au fond de l'âme humaine, et le R. P. Arnou, dans son beau livre sur *Le désir de Dieu dans la philosophie de Plotin*, la décrit ainsi (p. 289) : « Il faut essayer de concevoir un rassasiement qui *n'empêche pas de désirer encore*, une faim et une soif dont l'aliment infiniment varié et toujours nouveau n'engendre pas la satiété et le dégoût, car dépassant infiniment toutes les exigences du désir, il les renouvelle en les contentant ».

Il serait difficile de ne pas reconnaître ici une « source » de S. Grégoire de Nysse. Plotin ignorait, sans doute, et l' « Ascension de Moïse » et la « blessure de l'épouse »... ; mais toutes ces images n'étaient pour S. Grégoire que des symboles brillants de la même doctrine : l'amour est un mouvement infatigable, un désir infini, qui jouit de son insuffisance, et ne s'achève jamais.

Bossuet écrivait en 1659 (2) à une « demoiselle de Metz » : « Quiconque aime Jésus-Christ commence toujours à l'aimer ; il compte pour rien tout ce qu'il a fait pour cela : c'est pourquoi il désire toujours ; et c'est ce désir qui rend l'amour infini. Quand l'amour aurait fait, s'il se peut, son dernier effort, c'est dans son extrémité qu'il voudrait recommencer tout, et pour cela il ne cesse jamais d'appeler le désir à son secours : *désir qui commence toujours et qui ne finit jamais*, et qui ne peut souffrir aucunes limites ».

Est-ce la lecture de S. Augustin, celle des Pères Grecs, celle de Plotin, — ou son expérience personnelle, — qui avait enseigné au

(1) Etchegoyen, dans son livre sur *L'amour divin, étude sur les sources de sainte Thérèse* (Alcan, 1923) discute cette opinion, et en fait bonne justice, pp. 239 sq.

(2) Bossuet, *Correspondance* (éd. des *Grands écrivains de la France*, 1909), t. I, p 43-44. Dom Deforis date la lettre de 1662 ; les nouveaux éditeurs, du 21 mai 1659. Voir leur note, p. 43.

chanoine de Metz cette doctrine de l'amour et du désir, de cet éternel « recommencement » qu'est la vie spirituelle ? Du moins, la croyait-il assez fondée sur la « tradition » pour l'enseigner lui-même à sa pénitente, et la lui donner comme une consolation et un encouragement. Qui oserait dire qu'il s'est trompé ?

Florennes (*Belgique*). Gabriel Horn.

LIVRES D'AUTREFOIS

L'AUTOBIOGRAPHIE DU P. SURIN

(*Suite*).

A. — LE TEXTE PRIMITIF

I. *Le Triomphe de l'amour divin sur les puissances de l'enfer en la possession d'une fille possédée.*

On a vu dans la première partie de ce travail (1), que le P. Surin avait commencé en 1636 et achevé en 1660 un ouvrage sur la possession de Loudun intitulé : *Le triomphe de l'amour divin sur les puissances de l'enfer, en la personne d'une fille possédée* (2). Il débute par

(1) RAM, 1925, VI, p. 143-159.

(2) Le titre est donné directement par le P. Surin (*Science expérimentale*, 4e p., ch. 6, cf. édition de 1829, p. 245). Les manuscrits donnent : « ... en la possession de la Mère supérieure des Ursulines de Loudun, exorcisée par le R. P. Jean-Joseph Surin, de la Compagnie de Jésus », L. 301 bis et Sens 364 ; B. Maz. 2141 a : « en la possession de la prieure des Ursulines » : S. Pétersbourg A 387 et Bordeaux : « en la délivrance de la Mère supérieure. » L'édition de 1829 lit comme L. et Sens mais en omettant l'article initial, omis au faux titre de certains manuscrits.

Nous disposons pour l'étude de cet ouvrage des manuscrits suivants : L. 301 bis (XVIIe s.), autrefois à la Bibliothèque de l'Ecole Sainte-Geneviève, f. 1-315, il est suivi de la 2e et de la 3e parties de la *Science expérimentale* ; — Sens 164 (XVIIe s.) avec des notes et des corrections de son possesseur Taffoureau, évêque d'Alet, ancien doyen du chapitre de Sens, f. 1r-191v. L'ouvrage se continue, de la même main, avec double

cette courte préface où est très nettement exposé le but de l'écrit avec son caractère historique et autobiographique :

On ne fera récit dans cette histoire que des choses qui se sont passées en l'affaire de la possession de la Mère Prieure des Ursulines de Loudun, nommée sœur Jeanne des Anges, de la Maison de Cozé, depuis le temps que le R. P. Surin, de la Compagnie de Jésus, prit charge de l'exorciser et raconterons avec l'assistance divine le plus fidèlement qu'il nous sera possible, les effets de miséricorde que Dieu a fait paraître sur cette âme et comme quoi le divin amour, par le ministère de ce Père l'a tirée de l'effroyable captivité du Diable, pour la posséder, non seulement en la liberté de ses Enfants, mais encore en la possession d'une haute grâce, faisant confusion en la maison de Nabuchodonosor par la générosité d'une fille et donnant par ce moyen un plein triomphe à son amour sur les ennemis de son royaume (3).

Effectivement, au cours des quatorze chapitres qui composent cette histoire, le P. Surin recueille ses souvenirs personnels non pas sur tout ce dont il a été témoin à Loudun, au cours des années 1634-

pagination, par quatre lettres de Surin (1-20 = 193-212) et par la 2e et la 3e parties de la *Science expérimentale*, comme dans L (1r-240r = 213r-449r) ; — Bibl. Mazarine 2141, qui présente cette particularité de donner d'abord la partie composée en 1636 (p. 1-200), puis la 2e et la 3e parties de la *Science expérimentée* (sic) ; puis la *Continuation* de 1660 (p. 640-776) mais avec une numérotation spéciale des chapitres 7 à 15 au lieu de fin 6 à 14, comme dans les autres manuscrits. Le texte du *Triomphe* seul est conservé par le ms. de la Bibliothèque de S. Pétersbourg, fr. A. 387, autrefois propriété du comte A. Zaluski, à Varsovie. M. Hovyn de Tranchère l'avait fait transcrire et en avait préparé l'impression. Sa copie forme à la Bibliothèque de Bordeaux, le ms. 1057. Elle signale par deux fois des pages arrachées dans l'archétype de S.-Pétersbourg. Le *Triomphe* a été édité à Avignon en 1829, sous le titre rappelé plus haut, mais l'éditeur le fait suivre de ces mots, *Première partie*, qui ne se trouvent dans aucun des manuscrits signalés. Avignon, Seguin, 1829, p. 1-147. On indiquera plus loin les altérations principales particulières à cette édition.

(3) L. 301 bis, p. 1-2 ; Sens 364, f. 1r-v ; Maz. p. 4 ; S.-Pétersbourg, f. 35 ; Bordeaux, p. 15. L'édition de 1829 omet cette préface, parce qu'elle a emprunté en guise d'introduction l'*Abrégé de la Possession des Ursulines de Loudun*, qui forme le premier chapitre de la *Science expérimentale*, première partie. Elle n'en transcrit d'ailleurs que les premières pages, racontant la possession jusqu'à l'arrivée du P. Surin à Loudun, cf. B. Nat. fr. 145 96, f. 2v-5v. Les ms. de Pétersbourg et de Bordeaux ont également cet abrégé avant la préface du P. Surin.

1637, pendant lesquelles, il y a séjourné à deux reprises, mais sur la façon très particulière dont il a compris son rôle d'exorciste et les fruits de sanctification qui en ont résulté pour l'âme de Jeanne des Anges. Sans doute, ce qui concerne directement la possession et l'action contre les démons occupe une large place dans le récit, mais l'intérêt, même pour le P. Surin, est manifestement ailleurs. Il s'agit pour lui de montrer comment la meilleure méthode d'expulser les démons consistait, comme il l'a fait, à tirer avant tout Jeanne des Anges de l'état de tiédeur spirituelle où elle se trouvait, à éveiller en elle le goût et le besoin de l'oraison, à lui faire vouloir la pénitence et le renoncement. Derrière le drame extérieur qui met aux prises l'exorciste avec les « ennemis de la nature humaine », il y a le drame intime qui se joue dans l'âme même de Jeanne qu'il s'agit de conquérir définitivement à Dieu. Surin veut démontrer l'efficacité de cette méthode purement spirituelle. Il y a évidemment profit, en dépit des bizarreries et des singularités dont abonde le récit, à suivre l'application de cette méthode si persévéramment employée et à connaître dans le détail les procédés auxquels a recours le directeur pour guider cette âme, au début si réfractaire, vers les hauts sommets de la sainteté. La dernière partie, où sont rapportées les merveilles opérées par la « sainte onction » (4), a évidemment pour objet d'aviver la dévotion envers saint Joseph, dont le Père Surin a été l'un des grands propagateurs à l'exemple de sa mère spirituelle, sainte Thérèse.

Il est d'ailleurs assez aisé de se rendre compte de ce que contient le *Triomphe*, car pour les neuf premiers chapitres, l'édition de 1829 (5) est assez fidèle et, sauf quelques retouches de style, çà et là, donne vraiment le texte composé par le P. Surin. Neuf chapitres embrassent la période du premier séjour à Loudun et de l'envoi à Bordeaux. Les cinq premiers et une partie du sixième furent écrits à ce moment-là même, comme nous l'apprend l'indication mise par Surin au début de la rédaction qui fit suite à ce premier travail : *Continuation de l'histoire de Loudun, interrompue au 6e chapitre, de l'an 1636 vers le mois d'octobre et reprise dans l'an 1660, au commencement du mois d'aoust.* Octobre 1636 c'est le moment précis où Surin vient de quitter

(4) Sur cette « sainte onction », voir *Histoire abrégée,* 1828, p. 182-184. Bien entendu nous écartons complètement ici la question de la réalité de la possession et des phénomènes qui s'y rattachent.

(5) RAM, 1925, VI, p. 144, où est donné tout au long le titre.

Loudun et d'être envoyé à Bordeaux. Il y passera à prêcher et à confesser, malgré l'obsession qui le travaille ouvertement depuis avril 1635, d'octobre 1636 à juin 1637. Ses dernières lettres de Loudun, datées du 3 octobre 1636. font allusion à son départ immédiat ; la première écrite de Bordeaux, ou plutôt de la campagne de Chelivettes, propriété de famille, que son père, en 1626, avait donnée au collège des Jésuites, est du 1er novembre. C'est donc entre ces deux dates, encore tout frémissant de ce qu'il avait vu, entendu et accompli, que Surin décrit « sa procédure en la conduite de la Mère prieure » (ch. 2e), « la voie qui fut tenue en la conduite de l'oraison de la Mère prieure » (ch. 5), « comment elle joignit la pénitence à l'oraison » (ch. 6). Malgré sa fidélité substantielle, l'édition de 1829 contient cependant des additions et des omissions. L'omission la plus intéressante concerne un passage sur les *Exercices spirituels*, d'une actualité assez piquante, puisqu'il donne l'opinion de Surin sur l'aptitude des *Exercices* de saint Ignace à diposer l'âme aux grâces de la contemplation infuse. Je transcris ce texte en entier d'après le meilleur manuscrit (6) :

Cette oraison de la minuit en laquelle elle éprouvait grande aridité, lui était parfois très utile, et elle en sortait avec des goûts de Dieu nonpareils, savourant les choses qu'elle avait méditées le jour. Ce fut à la fin sa viande si douce et si savoureuse, qu'elle y passait plusieurs heures sans ennui, comme nous dirons ci-après quand nous parlerons de la contemplation où elle fut élevée, avec laquelle elle faisait réglément, en son particulier et avec le Père, quatre heures d'oraison en quelque disposition qu'elle se trouvât, sinon qu'elle fût malade. Cependant il vous faut remarquer qu'en toute cette conduite d'oraison, le Père observait exactement la manière qui est prescrite dans les Exercices de saint Ignace ; et combien qu'il ne le fît par un art ni à dessein, n'ayant eu autre volonté que de suivre les mouvements que Notre-Seigneur lui donnerait, faisant réflexion par après sur la manière qu'il avait tenue, il trouva que c'était la même qui était prescrite dans ce livre ; et combien que cette adresse d'oraison préparatoire, de prélude, et tout le reste semble gêner la liberté de quelques esprits, qui, prenant cela avec trop de dessein et de prévoyance, limitent l'opération de l'esprit de Dieu et restreignent son amplitude, toutefois il expérimenta clairement que quand cela se rencontre suavement et s'exerce sans contrainte, que c'est le plus court et plus assuré chemin à la véritable contemplation surnaturelle.

(6) L. 301 bis, p. 134-138.

Il remarqua donc, faisant réflexion sur le passé et considérant la procédure qu'il avait tenue avec la Mère, que son commencement était une élévation à Dieu pour mettre l'âme en sa présence ; puis un récit de l'histoire qui devait être méditée, puis une réflexion particulière sur le lieu avec les circonstances sensibles, et ainsi l'application de l'esprit aux choses considérables et celle des sens à celle qui se présentait à eux capable d'émouvoir l'affection de son poids, sans aucun dessein, avec un merveilleux soulagement de cœur. Il tenait cet ordre, qui est l'ordinaire des Méditations de saint Ignace ; car si parfois il insère des discours et des raisons inventées, c'est rarement ; mais de vingt Méditations il y en a dix-neuf qui sont en cette façon, qui attire infailliblement les âmes à la contemplation tant désirée de toutes les personnes qui entrent dans ce chemin de l'oraison. Ce qu'on dit est véritable, qu'il est mal aisé de fournir de méthode pour l'oraison surnaturelle ou de quiétude ; néanmoins on peut dire que s'il y en a eu au monde, ce grand Saint l'a trouvée, et qui verra attentivement et pénètrera le secret de sa conduite, il y reconnaîtra les trésors cachés ; car le style de ce saint homme n'est point tant (7) de raisonner, l'activité du discours empêche merveilleusement l'opération divine, mais seulement d'employer les puissances de l'âme en grande simplicité à la vue des personnes, des paroles et des actions, pesant par simple regard ses objets et y appliquant les sens intérieurs pour en tirer admiration, paix, suavité et ferveur (8).

Le Père donc qui jamais n'avait pu prendre à tâche ces méthodes, se laissant aller à son esprit qui y était réduit par celui même qui les avait inspirées à son père et fondateur, afin de lui faire connaître en une expérience signalée la force de cette manière d'oraison contre les démons, et combien elle était pressante pour conduire une âme à la sainte quiétude et contemplation surnaturelle, en laquelle Dieu opère et attire suavement l'esprit qui se soumet à sa conduite, car de fait, quand la Mère prieure fut parvenue au mystère de la flagellation, lequel seul les occupa un mois entier, elle fut élevée à cette contemplation si désirable et à cette douce paix où l'âme reçoit de Dieu sans peine les infusions de sa lumière. Mais parce que cette façon de prier fut précédée de grands travaux et qu'il faut une longue déduction à représenter les choses qui s'y passèrent, nous attendrons à en parler, après avoir dit ce qu'il faut subir pour acquérir une si grande faveur, comme par le même, il fallut ôter quelque empêchement dont la lumière de méditation et la connaissance étaient obscurcies et qui étant dans le fond du naturel devait être arraché par le travail de l'âme, se

(7) La copie de L. porte : *tout de* ; l'imprimé : *de tant*.
(8) Ce qui suit est omis par l'édition de 1829.

mortifiant à bon escient pour préparer la place au Saint-Esprit qui voulait habiter en elle.

En guise d'appendice à cette première partie du récit, tous les manuscrits, sauf celui de la Mazarine, donnent deux documents, qui sont également du P. Surin et n'ont point de rapport direct avec le sujet immédiatement traité. Le premier constitue même une sorte d'anticipation par rapport à la suite des évènements : (*Le*) *Récit de ce qui se passa à Loudun lors de la délivrance de la Mère prieure des Ursulines de Loudun, le jour des Rois 1636.* « La Mère fut extraordinairement inquiétée. — que faisait la Mère ? » *Le deuxième du même jour des Rois, déclaration du démon touchant la vie spirituelle* : « Dit qu'il savait bien — que celui de la géhenne (9) ». Ce dernier document contient, entre autres, une critique fort vive des spirituels immortifiés interprétant à contre sens la doctrine de [S. François de Sales] (10).

Absorbé par ses nouvelles occupations, puis réduit à l'état d'impuissance intellectuelle pendant plus de vingt ans, à la suite de son second séjour à Loudun, le P. Surin ne recouvra que vers 1660 la pleine possession de lui-même à l'extérieur comme à l'intérieur. C'est alors qu'il se remit à décrire la suite des évènements de Loudun,

(9) L. 301 bis, p. 191-195 et 195-205 ; Sens 164, 116r-118v et 118v-124r ; le ms. de la Mazarine ne les donne pas mais insère ici la 2e et la 3e parties de la *Science expérimentée* (sic), ne donnant qu'ensuite la *Continuation*, peut-être parce qu'il utilisait deux manuscrits. Les ms. de Pétersbourg et de Bordeaux donnent aussi les documents. Le premier est un récit plus détaillé, que Surin refera en abrégé quelques pages plus loin en insistant beaucoup plus sur les antécédents que sur les circonstances même du fait. Il est reproduit avec des additions dans l'*Histoire* de 1828, 2e partie, l. II, ch. 4, p. 173-176. Le second document se retrouve également plus ou moins paraphrasé et mis en style direct aux chapitres 5 et 6 du livre second de la 1re partie de l'*Histoire*, p. 36-41, et au ch. 9, p. 47-48 (sur l'oraison infuse).

(10) S. François de Sales n'est point nommé, mais c'est lui évidemment qui est visé : « Dit qu'il savait bien que jamais la douceur de l'amour-propre n'avait tant régné parmi les spirituels qu'en ce siècle et qu'on prenait sujet de quelques personnes éclatantes en sainteté dans ce temps, de se fonder en cette douceur, sans considérer combien elles avaient travaillé antérieurement pour acquérir leurs états. C'est par là, disait-il, que nous en attrapons beaucoup qui, négligeant la mortification des sens pensent être plus haut devant Dieu qu'ils ne sont et sous couverture de charité font couler leurs satisfactions jusqu'aux amitiés périlleuses. Oh ! que j'en connais de ceux-là, que j'en visite souvent !

ainsi qu'en fait foi la note qui sert comme de titre à cette nouvelle partie : *Continuation de l'histoire de Loudun, interrompue au 6e chapitre, de l'an 1636, vers le mois d'octobre et reprise dans l'an 1660 au commencement du mois d'aoust et comme quoi la Mère prieure fut délivrée des deux démons qui la possédaient*. Ici le ms. de la Mazarine est le seul logique en commençant un nouveau chapitre à cet endroit (le 7e), puisque le sujet est tout à fait distinct de ce qui précède. Les autres ne donnent que quelques pages plus loin le titre du chapitre VII « *Comment la Mère fut délivrée d'un autre démon qui la possédait.* » Ce titre ne se comprend bien que si, avec la Mazarine, l'on assimile la fin de la note « comme quoi la Mère prieure fut délivrée de deux démons » à l'en-tête d'un nouveau chapitre. De là, d'ailleurs, une numérotation différente pour le même contenu de cette seconde partie : le ms. de la Mazarine comptant neuf chapitres, de 7 à 15, tandis que les autres n'en ont que huit : la suite de 6 et les chap. 7 à 14.

Dans cette seconde partie, moins intéressante d'ailleurs, du point de vue de la doctrine spirituelle, mais importante pour la biographie du Père Surin et sa psychologie personnelle, l'édition de 1829 est beaucoup moins fidèle que précédemment au texte authentique du *Triomphe*. Elle abrège et modifie beaucoup plus largement (11). Au

Nous travaillons beaucoup parmy les spirituels et savons bien leur faire couler des maximes pour éviter les rigueurs de l'abnégation évangélique. » Si l'on veut se faire une idée des rapports de l'imprimé, avec le texte authentique, quant au style, il suffit de comparer cette citation avec la page 36 de l'*Histoire* de 1828.

(11) Il est inutile d'entrer dans le détail des modifications. A signaler seulement au ch. 1er. p. 11-13, une longue interpolation empruntée à la *Science expérimentale*. 1re partie ; une seconde, du même genre, p. 16-18. Çà et là des phrases et des développements sont omis. P. 37-38, ch. 3, le récit de l'obsession est emprunté à l'édition du ch. 2 de la *Science expérimentale* ; les titres des chapitres sont parfois abrégés (ch. 5, 6). Divers noms propres sont altérés : lire Doamlup, Ressès ; p. 125, combinaison du texte du *Triomphe* et de celui de la *Science* (allusion au duc de Beaufort), etc. Noter au ch. X, p, 136, la suppression d'une dissertation sur l'origine angélique du prodige des noms renouvelés sur la main de Jeanne des Anges. Le chapitre XIII est complètement omis. Beaucoup de suppressions dans le texte des deux précédents et du suivant, comme l'éditeur le fait remarquer expressément pour ce dernier (p. 146). Le texte authentique finit là. La page 147 est étrangère au *Triomphe* et empruntée à l'abrégé qui ouvre la 1re partie de la *Science expérimentale*, avec des modifications. Tout le ch. X est

point même que le dernier chapitre de cette édition (XI, « contenant ce qui arriva avant et pendant le voyage de la Mère en Savoie »), équivaut à lui seul aux quatre derniers chapitres du *Triomphe*, dont voici les titres :

XI. Le Père ayant achevé l'affaire de la délivrance de la Mère se retira et des choses qui arrivèrent jusqu'au voyage de Savoie.

XII. Comme l'on fit le voyage de Savoie, le Père allant d'un côté, la Mère de l'autre et des choses qui arrivèrent pendant le chemin.

XIII. D'une grande merveille qui arriva en l'onction de S. Joseph pendant que la Mère était à Annecy et de son département.

XIV. Comme le Père Surin et la Mère s'en retournèrent chacun en leur quartier et des merveilles que Notre-Seigneur fit par S. Joseph.

Le biographe du P. Surin y recueillera un certain nombre d'indications utiles pour fixer certains détails des années 1635-1639 et plus d'un trait qui ne lui permettra guère d'accepter le jugement que l'on trouve consigné en plusieurs manuscrits, à propos du récit de l'apparition de sœur Gabrielle de l'Incarnation à Jeanne des Anges (en 1660), sur le P. Surin « qui ne croyait pas de léger. »

II. — *La Science expérimentale des choses de l'autre vie acquise en en la possession des Ursulines de Loudun.*

L'article précédent (12) a démontré que cet ouvrage a été composé en août-septembre 1663, à Saint-Macaire, non loin de Bordeaux, et qu'il comprenait en réalité quatres parties. L'état primitif nous est au mieux représenté par le ms B (ibliothèque) N (ationale) 145.96 qui a conservé la note préliminaire où il est question de ces quatre parties et où chacune est suffisamment caractérisée pour que nous puissions facilement l'identifier (13). Quelques lignes, en guise d'introduction font connaître le but poursuivi par le P. Surin dans ce nouvel ouvrage et pour quels motifs il l'écrivit :

d'ailleurs remanié à l'aide de passages correspondants de la 1re partie de la *Science expérimentale*.

(12) RAM, 1925, VI, p. 149 sq.

(13) Le texte, *ibid.*, p. 153. Sur la tradition manuscrite, voir plus loin, p. 401, note 19.

Première Partie

Où sont les arguments qui prouvent les choses de l'aultre vie.

CHAPITRE PREMIER

Introduction au recit des choses qui ont donné cette science expérimentale des objets qui sont de l'aultre vie.

A Sainct Macaire, ce 23 aoust 1663.

Estant icy en repos a cause de la tranquillité de ce séjour et de la liberté que j'y ay, me voiant exempt des affaires qui m'accablent ailleurs, j'ay cru qu'il seroit bon de m'employer à mettre par escrit des choses que j'ay souvent eu la pensée d'escrire et de ne pas laisser echaper de ma memoire ce dequoy les ames peuvent tirer grande instruction et consolation, marquant ce que N. S. m'a faict cognoistre et experimenter des choses de l'aultre vie et qui passent l'estat ordinaire de la foy, dans lequel nous n'avons d'aultres objects que ceux qui touchent les sens et qui sont dans l'usage commun de cette vie presente.

Je ne veux point garder d'aultre ordre que celuy des temps. Ainsy, sans m'arrester à deduire les choses extraordinaires que j'ay aperceues dans les personnes possedées, à cause que ce sont des choses que j'ay escrites ailleurs fort exactement, pour le moins celles dont j'ay esté tesmoing de la vüe et de l'experience, je me contenteray de marquer celles que j'ay esprouvées en ma personne, N. S. ayant permis que j'en ay senti plusieurs dans mon corps et dans mon esprit, et qu'il n'y a point de sujet de tirer vanité de tout cela, estant toutes choses faictes sans moy, ou s'il y a du mien c'est tousjours avec plus d'aide de la grace de N. S. que de mon industrie et de mon travail.

Premierement donc je veux dire comme quoy N. S. permit que les operations manifestes des demons se rendissent sensibles en ma personne...

I. — La première partie de la science expérîmentale, comprend onze chapitres. Le premier, présenté comme une introduction, rappelle l'émotion qui saisit Surin à Loudun, le désir qu'il éprouva par suite de soulager de son mieux, les possédées, en particulier Jeanne des Anges et l'offre qu'il fit à Dieu de porter une partie de sa peine. — Le second expose « comment le Père sentit la présence du démon en sa personne et ses opérations et comment il lui fit la grâce de résister. » III° « Des autres attaques que les démons firent sentir au Père et comme quoi, il ne reçut aucun préjudice de rien, N.-S le délivrant de tout » : description des diverses épreuves, et tentations dont il fut l'objet pen-

dant son séjour à Loudun. — IVe « Deux objections à ce qui vient d'être dit avec la réponse pour y satisfaire » : Première objection : incertitude de l'intervention diabolique dans les entretiens avec les possédées : à preuve les fausses possessions. Surin invoque l'impossibilité de s'être trompé tout au long des trois ans, qu'a duré son expérience à Loudun et la supériorité de l'esprit des démons sur celui des possédées expliquant seule les réponses qu'elles font au-dessus de leur état. Il revendique énergiquement le droit d'avoir une opinion motivée qui s'impose à l'examen plus que celle de spectateurs venus seulement en passant — Ve « Continuation de la même matière » : Deuxième objection : les diables sont menteurs, on ne peut donc faire nul fond sur ce qu'ils disent. Digression sur les bons et les mauvais anges ; cause de la chute de ceux-ci. Comment en toute hypothèse, cela prouve l'existence de Dieu et du surnaturel. Si l'exorciste remplit bien son devoir, il y a toute chance pour que Dieu oblige le démon à dire la vérité : « Non pas que je veuille conclure que sur leur déposition on puisse faire le procès à personne, comme on dit facilement que le magicien Grandier avait été condamné sur la déposition des démons mais on peut prudemment tirer d'eux et de leurs paroles des ouvertures pour poursuivre la justice et faire le procès aux magiciens à cause que sur ces ouvertures on reçoit des éclaircissements et sur ces découvertes on fait des interrogations et des recherches qui font qu'on vient à bout de plusieurs choses qui sont à la gloire de Dieu et au bien des âmes en connaissant la vérité » (B N. 14596 f. 22) — VI : « Arguments indiscutables de la présence des démons dans les personnes possédées qui sont les signes donnés de leur sortie. » Après avoir mis en relief le principe de la preuve et sa valeur, Surin passe à l'application et raconte comment il a chassé les démons de Jeanne des Anges. — VII : « Continuation des mêmes preuves en la sortie des démons. » L'auteur se propose moins de redire ce qu'il a déjà raconté dans l'*Histoire* (*Le Triomphe*) que de souligner le caractère surnaturel de ces faits et leur force démonstrative. — VIII : « Autre preuve de la vérité des démons possédants prise de la découverte des pensées secrètes du cœur humain » : divers épisodes des exorcismes qu'il a faits. — IX « Autres preuves qui me font connaitre que c'étaient vraiment des diables dans les personnes possédées » : sept preuves énumérées brièvement. La fin du chapitre est consacrée à la conversion de M. de Kériolet. — X « Autre preuve rare des choses surnaturelles qui est la rénovation des noms écrits snr la main de la mère, qui se fit l'espace de plus de 20 ans » : Détails prouvant la réalité

du phénomène et son caractère surnaturel, contre toute fraude. — XI. « Autre preuve et effets miraculeux en la guérison qui arriva en la personne de la Mère des Anges par l'onction de S. Joseph. » Les deux guérisons de 1637 et de 1639. Ce dernier fait « nous le pouvons mettre là entre les effets les plus signalés et les plus indubitables de ce temps desquels nous pouvons tirer toutes les conclusions que nous avons dit ci-devant, en confirmation de notre foi et les pouvons prendre pour motifs de bien faire et nous résoudre à tout ce que Dieu veut de nous, pourquoi il a fait par le passé tant de miracles dans son Eglise. »

« Voilà la première partie de ce livre. »

L'imprimé de 1829 (14), ne comprend que trois chapitres. Il omet d'abord les cinq premiers du manuscrit et débute, en l'appelant ch. Ier, par le ch. VIe. Mais ce chapitre Ier contient en outre, avec, comme toujours, des omissions nombreuses, le ch. VII, jusqu'à la page 160. A partir de la page 161, l'imprimé omet la fin du ch. VII et les détails qu'il donne sur la possession de Loudun, comme déjà rappelés dans le *Triomphe*, auquel il renvoie. Il les remplace par des considérations sur les démons et leurs déclarations. Ce sont des pages empruntées aux ch. III (f. 161-2), IV (162-165), V (165-169) de cette Ire partie de la *Science*. Puis, après une page et demie non identifiée, (169-170), il transcrit (170-175) au style direct, en employanl la première personne, la *Déclaration du jour des rois*, annexée dans certains manuscrits du *Triomphe* avant la continuation de 1660 (voir plus haut p. 394) Le ch. II de l'imprimé répond, avec toujours des abréviations, des omissions et sous un titre différent, au ch. VIII des manuscrits ; de même le ch. III au ch. IX. L'imprimé s'arrête à la fin de ce chapitre. Il omet les ch. X et XI déjà partiellement insérés au ch. X du *Triomphe* (p. 136 sq : ch. X ; 125-126 : ch. XI).

II. « *La seconde partie de la science en laquelle le Pére Surin parle des maux qui lui sout arrivés par suite de la possession des démons chassés par son ministère.* » Elle comprend dix-sept chapitres, et raconte les épreuves physiques et morales du P. Surin, depuis son retour de Savoie, en 1639, jusqu'à sa guérison plus ou moins complète, au moment où il écrit en août 1663. C'est avec des modifications

(14) Il donne cette première partie sous ce titre spécial : « Section première. Argumens qui prouvent les choses de l'autre vie » (p. 151-197). La *Science expérimentale* occupe les pages 149-304 du volume, après le *Triomphe*.

diverses, le contenu même de la 3e partie de l'*Histoire* publiée en 1828 (15). L'ordre y est fidèlement suivi mais le tout a été distribué en deux livres, avec le 1er 14, le second 10 chapitres. Les huit premiers chapitres se correspondent ; le IXe est distribué, dans l'imprimé, avec des remaniements divers, entre les ch. X, XI et XII ; le Xe équivaut aux XIIIe et XIVe de l'imprimé ; le XIe aux ch. I et II du 2e livre, le XII au IIIe et au IVe jusqu'au milieu de la page 271 ; le XIIIe à la fin du IVe et au Ve, le XIV au VIe et VIIe, le XVe au ch. IX, le XVIe au ch. VIII, le XVIIe au ch. X. Il y a beaucoup de passages abrégés, à l'intérieur de ces divers chapitres. Le style a été remanié.

III. « *Troisième partie de la science expérimentale où le père traite des choses en particulier qu'il a reçues à l'occasion et en suite de la possession de Loudun. — Ce qui est écrit ne se doit communiquer à personne.* » Cette partie comprend quatorze chapitres, qui forment la 4e partie de l'*Histoire* de 1828 (16). Ils y sont distribués en deux livres, de 7 et 13 chapitres, avec des modifications et surtout des abréviations nombreuses, comme dans le précédent. Elles sont d'autant plus fâcheuses que cette partie contient le détail des états mystiques du P. Surin, ce qui rendait plus désirable encore la reproduction fidèle du texte original. Le ch. Ier répond au ch. Ier de l'imprimé ; le ch. II à II et III jusqu'au début de la page 301 ; le ch. III à la fin du ch. et au ch. IV ; le ch. IV aux ch. I et II du second livre ; le ch. V au ch. III ; le ch. VI aux ch. IV et V ; le ch. VII au ch. VI, mais l'ordre y est renversé ; le ch. VIII au ch. VIII ; le ch. IX au ch. XI, mais très abrégé ; le ch. X à VII, VI, V en partie ; le ch. XI à VI à partir de 313, mais extrêmement abrégé ; le ch. XII en partie aux ch. IX et XIII ; le ch. XIII au ch. X ; le ch. XIV au ch. XII, jusqu'au milieu de la page 360. En somme de tout l'ouvrage, cette partie qui est la plus intéressante pour les études de mystique est aussi celle que a été le plus maltraitée dans l'édition de 1828. Le texte original renferme des pages fort curieuses et quelques-unes d'une réelle beauté.

IV. La *quatrième partie de la Science expérimentale*, ramène à la possession de Loudun et n'a été conservée que sous la forme de « *deuxième partie de la science expérimentale contenant des réflexions sur les vérités qui ont été déduites dans la partie précédente* », c'est-à

(15) Pages 209-292.
(16) Pages 293-365.

dire la première partie. J'ai cité dans l'article précédent (17) les textes démontrant que, primitivement, elle formait bien la quatrième partie de la *Science expérimentale*, comme en témoigne en particulier la note liminaire du ms. B N 145.96 et le titre du chapitre 13e conservé par l'éditeur de 1829 : « Conclusion sur cette 4e partie qui est une réflexion sur la matière de la possession. » Elle comprend seize chapitres, assez fidèlement reproduits par l'éditeur de 1829, sous ce titre : « *Section seconde contenant des réflexions sur les vérités qui ont été déduites en la première section* (18) ». Il y a surtout une lacune à la fin du ch. 10, p. 270, répondant à deux pages du manuscrit et environ un peu plus de trois pages de l'imprimé. Çà et là quelques abréviations. Les titres des chapitres sont fidèlement reproduits, sauf de rares altérations. L'ouvrage se termine en réalité au bas de la page 302. Les pages 303-304 sont la finale de la 2e partie, décrite plus haut, c'est-à-dire du récit des tribulations du P. Surin, de 1639 à 1663.

B. — Deuxième édition de la Science expérimentale et du Triomphe

Nous ne possédons plus sous sa forme primitive, la *Science expérimentale,* avec ses quatre parties telles qu'elles viennent d'être décrites. Les manuscrits où elle est conservée appartiennent tous à une édition nouvelle où l'ensemble se trouve démembré et reclassé : la Ire et la IVe partie unies sous le titre de *Science expérimentale, divisée en deux parties* ; la IIe et la IIIe jointes, en conservant illogiquement leur titre ancien (*IIe et IIIe partie de la Science expérimentale*), au *Triomphe de l'amour divin*, dont elles forment, en effet, la suite naturelle, au moins chronologiquement, et dont elles se rapprochent par le caractère plus narratif que démonstratif de leur contenu. C'est l'état actuel des manuscrits contenant l'œuvre authentique du Père Surin (19). Il

(17) RAM, 1925, VI, p. 153-155.

(18) Pages 198-304.

(19) Le *Triomphe* n'a été conservé isolément que par le manuscrit de Saint-Pétersbourg A. 387 et sa copie, Bordeaux 1097. Encore faut-il remarquer qu'il y est précédé, comme dans l'édition de 1829, d'une pièce (Abrégé de l'histoire...) qui n'est autre que le chapitre I de la seconde rédaction des deux premiers chapitres de la *Science*, 1re partie, dont il va être question dans le texte. Les autres manuscrits se groupent ainsi : Triomphe et IIe et IIIe parties de la Science expérimentale : Mazarine 2241 ; Sens 164 ; L. 301 bis (anciennement à l'Ecole Sainte-

n'est pas possible de fixer la date à laquelle s'est faite cette transformation. Il est peu probable qu'elle remonte au P. Surin lui-même.

Toutefois, les manuscrits de la *Science expérimentale*, réduite à deux parties (la 1re et la 4e désormais dénommée seconde), présentent une particularité curieuse : le Ier et le IIe chapitre existent en deux rédactions. La plus ancienne vient en second lieu après un titre spécial suivi d'une courte note déjà rapportée (20). La 1re partie débute par un Ier chapitre, assez court ; c'était, comme on l'a vu plus haut une sorte d'introduction rappelant en quel état spirituel se trouvait Jeanne des Anges, au moment de l'arrivée à Loudun du P. Surin et l'offrande que celui-ci fit à Dieu de souffrir pour qu'elle en fût délivrée (f° 14-15). Le second, plus long, exposait « comment le Père sentit la présence du démon en sa personne et ses opérations et comment N. S. lui fit la grâce de résister. » Il entrait à ce sujet dans les détails les plus réalistes (f° 15v-17r). Suit le ch. III, avec ce titre : « Des autres attaques que les démons firent sentir au Père et comme quoi il ne reçut aucun préjudice de rien, N. S. le délivrant de tout. »

Mais tout au début du manuscrit se trouvent quelques pages (B.N. 145-96, f° 1-12v) contenant le même titre suivi d'une préface. « On peut par deux voies savoir — un service pour l'éternité. » Puis, de nouveau, le titre « *Science expérimentale...* » accompagné cette fois de : « divisée en deux parties. Première partie où sont les arguments qui prouvent par une véritable expérience l'autre vie et les choses qui la concernent. » Suivent ch. I et ch. II avec un titre et un contenu tout nouveaux (f° 2v-12v) ; puis le chapitre troisième avec ce titre, lui aussi nouveau : « Des autres expériences que le Père eust, par lesquelles se prouve l'autre vie et se démontrent les choses que la foi nous en apprend. » Une note qui suit immédiatement ce titre, donne la clé de l'énigme, en rappelant les premiers mots du ch. III primitif :

« Toutes les choses que nous avons dites au chapitre précédent » : aller à la marque et omettre tout ce qui se trouve écrit entre ci et cette marque, car encore que ce soit ainsi qu'il a été écrit la première

Geneviève). — *Science expérimentale... divisée en deux parties* (c'est-à-dire la Ire et la IVe primitives) : B. N. 145.96, Sens 963, un autre manuscrit anciennement à l'Ecole Sainte-Geneviève.

(20) RAM, 1925, VI, 153 : le titre et la note. Voir plus haut, le début de cette première partie du premier chapitre de cette rédaction A.

fois, on a trouvé néanmoins depuis qu'il était bon d'ôter tout cela et de mettre en la place [ce] que nous venons d'écrire, à cause que toutes les âmes ne sont pas capables de tout et qu'il vaut mieux taire ce qui peut nuire à quelques-uns. Il faut donc sauter près de cinq feuilles.

De fait, entre cette note et le début du ch. 3 primitif auxquels appartiennent les premiers mots de cette note, il y a les f°s 13-17^{r}. Le P. Surin a, donc, pour les motifs qu'il indique, composé à nouveau les I et II chapitres, bien que le manuscrit nous ait conservé heureusement à la suite les anciens. C'est la rédaction placée tout au début des manuscrits. Le titre du premier chapitre de contenu tout autre que la première rédaction est maintenant : « Abrégé de l'histoire de la possession des Ursulines de Loudun ». Ce chapitre (f° 2^{v}-7^{v}) est beaucoup plus long que le premier chapitre primitif et résume toute l'histoire de la possession, en s'appesantissant surtout sur la période antérieure à l'arrivée à Loudun du P. Surin. Il est donné en guise d'introduction au *Triomphe*, dans l'édition de 1829 (p. 1-10), mais seulement jusqu'au f° 5^{v}. La suite est partiellement intercalée un peu plus loin, au ch. Ier, pp. 13-14, 16-18. Le ch. II a maintenant pour titre : « Comme quoy le P. Surin estant dans son employ eut des marques évidentes des choses de l'aultre vie et comme il en sentit les effets en sa personne. » Il y raconte ses débuts à Loudun, l'épisode concernant Madeleine Boinet, et celui de Cohon, évêque de Nîmes et passe alors seulement au récit de l'obsession, sujet primitif de ce second chapitre, en abrégeant certains détails. Puis il ajoute : « Pour proportionner ce chapitre avec les autres, il me semble à propos de continuer ici ce que nous avons entrepris au chapitre précédent qui est de faire un abrégé de l'histoire. Nous avons là coupé trop court ce qui concerne la fin ; il faut donc dire que la Mère ayant été délivrée de quatre démons qui étaient en elle, après la mort du P. Lactance, etc. (21) ». Le P. Surin y poursuit sa propre biographie depuis le retour définitif à Bordeaux, en racontant notamment la chute de S. Macaire (1645), puis il revient à la Mère Jeanne des Anges pour signaler les merveilles opérées par la « sainte onction » et la rénovation de noms. Il termine en renvoyant à l'*Histoire* (*Triomphe*) « qui ne peut point encore être produite... au moins en son entier... Cependant, conclut-il, le lecteur jouira de cet abrégé qui lui donnera

(21) B. N. 145. 96, f. 10^{r}.

peut-être goût pour davantage, qui viendra dans peu de temps. » Probablement pour éviter des répétitions, puisque les faits mentionnés dans la deuxième partie de ce chapitre reviennent plus loin, les deux manuscrits de Sens et de l'école Sainte-Geneviève, ont coupé court beaucoup plus tôt. Ils s'arrêtent au moment où le P. Surin va parler du voyage de Savoie et terminent ainsi le 2e chapitre : « Son obsession l'avait conduit à de grandes souffrances qui lui durèrent plus de 28 ans (B. N. 145.96, avec raison a 18) et ne sont pas encore finies, le P. Surin fut aussi envoyé avec un Père de la Compagnie en Savoye, ainsi que je l'ai rapporté fort au long ailleurs et sa chute faite à Saint-Macaire avec toute la suite des maux que j'y ai enduré. » Le caractère adventice de cette phrase se découvre de lui-même : bien qu'à la 1re personne, elle n'est pas du P. Surin mais de celui qui a arrangé la 2e édition de la *Science*. Puisque seule la 1re et la 4e parties étaient conservées, il était possible de faire allusion aux passages de la 2e et de la 3e qui maintenant étaient considérées comme faisant partie d'un autre ouvrage. Il importe de retenir le titre du ch. Ier : *Abrégé de l'histoire de la possession des Ursulines de Loudun*. Il nous a valu en grande partie l'étrange brouillamini des titres que l'œuvre du P. Surin présente dans les manuscrits comme dans l'imprimé de 1828. On a transporté indûment à tout l'ensemble ce titre qui n'était vrai que du premier chapitre.

C. L'édition du « Solitaire »

Tel était l'état des choses et des manuscrits vers la fin du dix-septième siècle. Il ne faut pas le perdre de vue. A-t-il vraiment existé un manuscrit unique où les deux ouvrages primitifs étaient fondus en un seul comprenant quatre parties, telles que les décrit dans sa préface le *Solitaire* dont il va être question et à sa suite l'édition de 1829 dont j'ai rapporté plus haut les paroles (22)? Ce n'est pas absolument sûr, malgré leurs affirmations, car on n'a jusqu'ici retrouvé aucun manuscrit ainsi constitué mais seulement ceux que je viens de décrire : d'une part, la *Science expérimentale* en deux parties, répondant à la Ie et à la IVe primitives ; d'autre part, le *Triomphe* et à la suite, soit immédiatement soit après quelques lettres du P. Surin, la 2e et la 3e partie de cette même *Science*.

(22) RAM, 1925, VI, p. 144-145.

On ne peut nier que dans les deux ouvrages ainsi rapprochés il n'y ait beaucoup de répétitions et de longueurs. C'est sans doute ce qui donna l'idée à un inconnu qui se nomme seulement « personne solitaire », peu après la publication anonyme du pasteur Aubin, l'*Histoire des Diables de Loudun* (1694), peut-être en 1697, de remanier et de refondre en un seul ouvrage les deux écrits du P. Surin. Plusieurs manuscrits (23) ont conservé cette adaptation sous le titre suivant : « Abrégé de la vraie histoire de la possession des religieuses Ursulines de la ville de Loudun, au diocèse de Poitiers, arrivée en l'an 1632 et qui a duré plusieurs années, écrite par le R. P. Jean-Joseph Seurin de la Compagnie de Jésus, exorciste pendant trois ans des dites religieuses. Rédigée en ordre et divisée en trois parties par une personne solitaire (24) ». « Première partie qui contient en général plusieurs choses considérables concernant cette possession. On y voit des preuves incontestables de sa réalité. Ecrite à Paris en 1704. » Immédiatement après viennent deux pièces qui se rapportent en réa-

(23) On connaît trois manuscrits complets de cette recension : un manuscrit de Chartres, 1686, et deux manuscrits aux archives de Saint-Sulpice (438[4] et 438[1]). Celui de Chartres a été écrit à Paris en 1704 ; le 2e en octobre-novembre 1729 par « Sœur Marie-Madeleine-Françoise, religieuse indigne des Annonciades célestes de Paris », le 3e est postérieur au précédent qu'il a, semble-t-il, utilisé, bien qu'il se rapproche davantage de celui de Chartres. Un manuscrit incomplet (il va jusqu'au ch. 12 du livre second de la Ire partie), autrefois à l'Ecole Sainte-Geneviève, provient également du monastère de l'Annonciade céleste de Paris, où il a été transcrit le 21 septembre 1729. Le P. Michel pensait que c'est sur l'exemplaire de Saint-Sulpice 438[4]. Cependant si la date de transcription de ce dernier, pour le début, n'est pas indiquée, la Ire partie est signalée comme achevée le 26 octobre, le IIe le 1er novembre, la IIIe le 12 novembre. Il semble donc que c'est plutôt sur un archétype commun qu'a dû avoir lieu la transcription, le ms. de Sainte-Geneviève ayant été interrompu avant que ne fût commencé celui de Saint-Sulpice.

(24) Ce titre dans Chartres 1686 est précédé du suivant (f. 3[2]) qui est comme le titre général de l'ouvrage : « L'histoire de la possession des religieuses Ursulines de la ville de Loudun écrite par le Rd. Père Jean-Joseph Surin de la Compagnie de Jésus, exorciste, divisée en trois parties. Première partie qui traite en général de cette possession. Transcrite à la Flèche en l'année 1697. » Il est difficile de voir le sens de cette dernière affirmation puisqu'immédiatement après il est dit que la première partie est écrite à Paris en 1704. Serait-ce simplement une note du « Solitaire » visant l'exemplaire d'après lequel il compose son remaniement ? Les divers manuscrits offrent au titre des variantes sans importance.

lité à tout l'ouvrage : l'*avertissement au lecteur* et la *préface*. Je transcris ici la partie de l'*avertissement* où la « personne solitaire » fait connaître comment elle a compris et exécuté son travail (25).

M'estant tombé entre les mains des manûscrits de l'Histoire de la possession des religieuses Ursulines de Loudun, qu'on m'assura être une véritable côpie de ce qu'en avoit écrit le R. P. Seurin de la Compagnie de Jésus, qui avoit été exorciste pendant 3 ans, et qui avoit conduit cette âffaire avec une sagesse toute divine ; en sorte qu'il chassa les démons et établit les religieuses dans un état de grandes perfections, comme je goutois beaucoup ses écrits et que Je savois qu'ils avoient été leu d'un grand nombre de personnes, que plusieurs doctes les avoient goûté, aussy bien que les simples et que tous généralement en avoient été édifié, Je pris le dessein, mon cher lecteur, de faire un âbrégé de cette histoire et de la rédigé dans un autre ordre que celui qui est dans les manûscrits, c'est-à-dire, dans celuy où je vous la présente, ayant confronté cette hystoire, avec les autres ouvrages de cet auteur qu'on a imprimé, afin de m'assuré d'avantage si elle êtoit de luy. Je trouvay que c'étoient le même style et la meme doctrine pleinne de la lumière et de l'onction du St Esprit, ce qui me fit espérer que cet ouvrage ne serait pas moins utile et moins agreable que ceux de ce digne auteur qui avaient déjà été mis au jour et afin que ceux qui ont veu cet ouvrage en manuscrit soient assuréz que c'est le même sur lequel j'ay travaillé, et qu'on sâche ce que le P. Seurin a écrit sur cette matiere, Je veux icy en faire le détail.

L'ouvrage du P. Seurin sur le sujet de la possession de Loudun contient 4 parties... [J'omets cette description].

Voilà, mon cher lecteur, ou on pourra connaître que cet abrégé est fidelement conforme a l'ouvrage du P. Seurin, témoin oculaire des faits de cette possession et on en sera entièrement persuadé en lisant l'un et l'autre parce qu'on y trouvera les mêmes matières.

Cependant je n'ai pas suivi l'ordre et l'arrangement des matières, ni la division du P. Seurin. pour des raisons qui ont paru légitimes à plusieurs personnes afin d'éviter la confusion et les redites qui se trouvent dans son ouvrage ayant été composé à plusieurs reprises pendant l'espace de vingt-cinq ans.

J'ai divisé cet abrégé en trois parties ;

I. — La 1re contient en général plusieurs choses considérables

(25) Il ne se trouve que dans les ms. de Chartres et de Saint-Sulpice 438[4]. Dans S.-S. 438[1], il y a cette note, au haut du verso de la feuille de garde : « Il manque icy l'avertissement au lecteur du ms. du R. P. Le Sage, jusqu'au petit cahier et il le faut copier. »

qui concernent cette possession. On y trouvera des preuves sensibles et incontestables de sa réalité.

II. — La 2e contient en particulier ce qui regarde la possession de la mère prieure ; comme elle fut conduite par le P. Seurin son exorciste. Comme elle fut délivrée et les miracles et prodiges arrivés devant et après cette délivrance.

III. — La 3e contient le récit des grandes peines du P. Seurin et des grâces extraordinaires qu'il recut du ciel pendant cette possession — et ensuite tout le reste de sa vie pendant plus de 20 ans.

Je n'ay rien altéré de l'essentiel de l'histoire. Il est vray que j'ay retranché plusieurs choses qui m'ont paru ou trop longues et trop ennuyeuses, ou peu propres pour toutes sortes de personnes comme le P. Seurin en avertit lui-même : mais cela ne regarde point le fond de l'histoire ny les faits de la possession. Il est aussy vrai que j'y ai ajouté quelques réflexions de temps en temps et quelques articles qui luy donneront quelqu'ornement. Ce que j'y ai ajouté de faits, Je lay pris en plusieurs petits livres que les autres exorcistes de cette même possession firent imprimer à la Fleche en 1634 et 37 chez Georges Grivaux, sur des faits dont ils étaient témoins oculaires.

Voicy en particulier ce que J'ay ajouté et tiré de ces livres :

1. J'ay ajouté la maniere chrétienne avec laquelle les Juges de Grandier examinèrent son procès. Quelques circonstances de sa mort et ce que les démons dirent de ses peines de l'enfer, 1re part., liv. I, chap. 3, 4, 5.

2. Ce que les démons ont rapporté de la chute de S. Macaire, le jeune et de S. Martinien, 1re partie, liv. 2, ch. 7.

3. Pour plusieurs circonstances de la conversion de M. Queriolet rapportée en la 1re partie, liv. 2, chap. 15, Je les ai tiré de sa vie composée par le P. Dominique de Ste Catherine, carme et imprimée lan 1663 chez Firmin Lambert, rue Saint-Jacques à Paris.

4. J'ay pris tout ce que Jay rapporté de la conversion d'un jeune avocat en la 1re partie, liv. 2, ch. 16, 17, 18, 19 dans un des petits livres qui fut fait exprès.

Je n'ay rien ajouté à la 2e partie que l'abrégé de la vie de la Mère J. des Anges, prieure des Ursulines de Loudun, qui sert de préface et Je l'ai composé sur les mémoires qui m'ont été fournis par les religieuses de ce couvent. Il y a aussi à la fin un chapitre de réflexions que l'on voit assez être ajouté.

Je n'ay rien aussi ajouté à la 3e partie que l'abrégé de la vie du P. Seurin qui sert de préface, et que j'ay recueillie de la vie que M. Boudon grand archidiacre d'Evreux a donné au public, comme aussi le 1er chapitre qui sert d'introduction.

[Suivent des réflexions sur la valeur apologétique de cette histoire].

Fasse le Ciel que ce petit abrégé profite à quelques âmes. C'est le but de la personne qui vous le présente, cher lecteur et qui met pour cet effet l'ouvrage sous la protection de la Ste Vierge et de S. Joseph. Comme ils ont eu beaucoup de part à cette affaire, par les puissantes assistances qu'ils ont donné à ces pauvres religieuses affligées, il y a lieu d'espérer qu'ils attireront encore les bénédictions du ciel sur cet écrit et que Dieu sera glorifié. C'est tout mon désir.

Vient ensuite la préface du P. Seurin : « On peut savoir les choses de la vie » suivie de cette note : « Cette préface se trouve à la tête de la 4e partie de l'ouvrage du P. Seurin sur la possession de Loudun, laquelle est intitulée *Science expérimentale* ».

Elle est suivie de l'*Introduction au récit de cette possession*, où l'auteur signale à nouveau la valeur d'édification de la possession et de son histoire. Après avoir exalté les mérites du P. Surin, il continue :

Il écrivit même en partie l'histoire de cette possession, pendant ses peines, sans avoir aucun dessein de faire imprimer cet ouvrage quoy que Dieu lui donna au fond du cœur espérance que quelquun le feroit après sa mort. Il donna toute cette histoire écritte de sa main a une personne confidente luy recommandant particulierement de ne la point communiqué pendant sa vie, et à peu de gens après sa mort, à cause qu'il y décrit au long et en détail, les peines infernales qu'il avoit enduré, et les graces extraordinaires qu'il avoit receu de Dieu, ce qu'il ne jugeoit pas à propos ne faire connoître à toutes sortes de personnes. C'est ce qui nous en a dérobé la connoissance jusqu'à présent. Cecy n'a pas été sans un ordre exprès de la divine Providence, qui ayant fait un si grand bien dans le dernier siècle, s'est contenté que ceux qui vivoient dans ce tems en fussent informés par les témoins oculaires, et qu'à présent qu'ils sont morts on la mette au jour. Et peut-être Dieu donnera-t-il tant de benedictions à cet ouvrage qu'il fera les mêmes effets dans les âmes de ceux qui le liront, que la possession en a fait dans ceux qui l'ont vu et peut-être que la gloire que Dieu en tirera ne sera pas moins grande. C'est la seule chose que Je désire. Je proteste et que Jay été fidel abbreviateur du p. Seurin et si cet ouvrage mérite une approbation favorable, la gloire en doit être à Dieu et au p. Seurin ; rien ne m'en doit être attribué que les défaûts que l'on y trouvera.

Je crois inutile d'entrer dans le détail de la composition de cette révision qui ne présente pas d'intérêt par elle-même. En la rapprochant de l'*Histoire* de 1828, il est aisé de constater qu'elle en forme la substance, en dépit de la différence de numérotation des parties

(la troisième a été dédoublée en III et IV) et des chapitres. On a seulement supprimé nombre d'additions répondant à des tendances particulières (p. e. la polémique contre Aubin) et soigneusement signalées par les manuscrits. Au début de la IIe partie le manuscrit de Saint-Sulpice 438[4] donne à part la vie de Jeanne des Anges avec cette indication : « Préface qui contient un abrégé de la vie de Jeanne des Anges qui n'a pas été composée par le P. Seurin mais on l'a ajoutée pour servir d'introduction (*Histoire*, 1828, p. 92-103, où la pièce est donnée aussi à part et comme écrite par les Ursulines de Loudun). Entre les trois manuscrits principaux, il y a des variantes qu'il est inutile de relever ici. Il faut remarquer seulement que St-Sulpice 438[4] divise déjà la première partie en deux livres (11 et 22 chapitres) comme l'imprimé. Saint-Sulpice 438[1] supprime les sept premiers chapitres de la seconde partie qui ne contient ainsi que 32 chapitres, alors que les deux autres en ont 39 (où 40).

D. — L'édition de l' « ecclésiastique »

Un certain nombre de manuscrits (26) contiennent un remaniement de l'édition précédente ainsi présenté (à quelques variantes près, insignifiantes) :

La science expérimentale ou l'histoire véritable de la possession des religieuses ursulines de Loudun au diocèse de Poitiers, arrivée à

(26) Les divers manuscrits à moi connus de cette recension se ramènent à quatre groupes : 1° Ms. d'Amiens 479 et un second autrefois à Saint-Acheul. La première partie y est distribuée en trois livres avec respectivement 5, 5 (6) et 8 chapitres ; les autres en deux livres (10 et 10, 11 et 10, 17 et 13 chapitres). Le contenu et les divisions sont les mêmes dans les deux, bien que le titre général et celui de chaque partie soient différents. 2° Un texte transcrit par le P. Du Gast, dont l'original est au monastère de la Visitation, rue Denfert-Rochereau et des *copies* au Mans 278 A, à Saint-Sulpice : 438[2] et 438[3] (de la main du P. Grou), aux anciennes archives de l'Ecole Sainte-Geneviève (L. I, et partiellement L VIII), etc. 3° Mazarine 2140 : au début de la 3e partie, il insère l'abrégé de la Vie du P. Surin et à la fin de la 2e, comme le manuscrit de Chartres, le récit de l'apparition de la sœur Isabelle. Au l. II de la 1re partie l'ordre des chapitres est différent. On a 14, 12, 13, comme à Saint-Sulpice 438[1] et 438[4] ; au titre : « par un ecclésiastique solitaire ». 4° Bibl. Nat. 25253 apparenté au précédent mais réunissant en une seule la Ire et la IIe partie, de sorte que III et IV deviennent respectivement comme dans l'édition du Solitaire II et III.

l'année 1632 jusqu'en 1638, par le Révérend Père Surin de la Compagnie de Jésus exorciste de ces mêmes religieuses — ouvrage divisé en trois parties par un solitaire, et réduit en un meilleur ordre par un ecclésiastique lequel pour appuyer la vérité de cette histoire y a ajouté plusieurs faits remarquables, tirés de ses expériences ayant lui-même pris soin de plusieurs possédés secrets et de l'ordre exprès de son prélat durant plus de 20 ans, en forme d'annotation sur les deux livres.

Deux manuscrits de la Mazarine et de la Bibliothèque Nationale, donnent à la suite cet *Avis* qui fait connaître l'œuvre propre de l'ecclésiastique :

L'histoire de la Possession des Religieuses de Loudun étant tombée entre mes mains sans presque aucun ordre, J'ay cru, comme elle n'est point encore imprimée, pour l'utilité des lecteurs devoir la mettre d'une manière plus régulière : ainsi, sans rien retrancher d'essentiel, j'ay mis des chapitres avec des titres, où il n'y en avait point, évité les répétitions, et ce qu'il y avait d'inutile, éclairci les endroits non intelligibles, en sorte qu'elle paraît maintenant, un vray corps d'histoire. J'y ay ajoûté un abrégé de la vie de ce St homme et un autre de celle de la Mère Jeanne des Anges.

Un extrait de la dernière partie de l'introduction rapporté déjà plus haut (p. 408) est donné sous ce titre : *Avis du solitaire* et précède immédiatement l'histoire proprement dite distribuée en quatre parties, chacune comprenant deux livres avec le même ordre et le même nombre de chapitres que dans l'imprimé de 1828.

E. — Les éditions imprimées de 1828 et 1829

Les détails qui viennent d'être donnés dispensent d'entrer dans de longs détails à ce sujet. L'*Histoire abrégée* de 1828 n'est autre que le remaniement du « solitaire » et de l' « ecclésiastique » allégé d'un assez grand nombre d'additions dans le corps de l'ouvrage et des divers avis ou préfaces, remplacés par un nouvel avertissement de l'éditeur. Elle contient donc, dans la première partie surtout, des chapitres entiers étrangers à l'œuvre du P. Surin : celle-ci assez respectée quant au fond, pour la IIIe et IVe partie (où elle a subi de notables abréviations), n'est que très imparfaitement reproduite dans les deux premières où, en plus des additions étrangères, il y a un certain mélange du *Triomphe* et de la *Science expérimentale*. Bref pour ces

deux premières parties, l'ouvrage ne saurait être cité comme œuvre du P. Surin que sous bénéfice d'inventaire.

On a vu plus haut que l'édition de 1829 (*Triomphe et Science expérimentale*) respecte beaucoup plus le texte même du P. Surin, n'y ajoute rien d'étranger mais lui fait subir aussi des modifications et des suppressions telles qu'il n'y est qu'assez imparfaitement représenté. J'ajoute que la divergence des titres de ces ouvrages d'origine si différente, et leur accumulation, sans aucun souci de leur accord avec le vrai contenu, reflète directement l'incertitude et la confusion qui règnent à ce sujet dans les manuscrits, surtout ceux qui reproduisent soit la recension du « solitaire » soit celle de « l'ecclésiastique » (27).

En somme l'édition de l'*autobiographie* du P. Surin est encore à faire. La tâche n'est pas très malaisée : il suffira d'écarter tous les remaniements postérieurs et de se reporter au petit nombre de manuscrits qui ont conservé le texte primitif.

Ferdinand CAVALLERA

(27) Après les renseignements ci-dessus on pourra mieux restituer à chaque titre sa valeur et débrouiller cette confusion. Je rappelle à ce sujet le titre des imprimés. En 1828 : *Histoire abrégée de la possession des Ursulines de Loudun et des peines du P. Surin* (le titre *Histoire abrégée* n'était primitivement que celui de la seconde rédaction du Ier chapitre de la *Science expérimentale*). En 1829, *Triomphe de l'amour divin et Science expérimentale*. Ce sont les titres des deux ouvrages authentiques du P. Surin. Mais souvent le titre de *Science expérimentale* en concurrence avec celui d'*Histoire abrégée* ou d'*Abrégé de l'histoire...* est donné à toute la compilation du « Solitaire » ou de « l'Ecclésiastique ». En 1830, le nouveau titre collé sur l'ancien de l'édition de 1828 aggrave cette confusion : *Le triomphe de l'amour divin ou l'Histoire abrégée de la possession des Ursulines de Loudun et des peines du P. Surin*. La remarque n'est pas oiseuse car le P. Surin n'a jamais eu l'intention d'écrire l'histoire de la possession et c'est en vain qu'on la chercherait dans son œuvre. Le *Triomphe* est l'histoire de l'ascension de Jeanne des Anges dans la vie spirituelle, sous la conduite du P. Surin, à l'occasion de la possession ; la *Science expérimentale* est un ouvrage apologétique démontrant l'existence du surnaturel d'après l'expérience même qu'en a faite le P. Surin, soit à l'occasion de la possession, soit dans ses propres épreuves et états extraordinaires.

COMPTES RENDUS

P. Pourrat. — *La Spiritualité chrétienne :* III. *Les Temps modernes*, 1re partie : *De la Renaissance au Jansénisme*. Paris, Gabalda, 1925. 8°, X-608 p., 16 fr.

Avec le présent volume, M. Pourrat aborde la partie, sans conteste, la plus difficile de la vaste tâche qu'il a entreprise : depuis le seizième siècle, en effet, grâce à l'imprimerie, les écrits spirituels se sont multipliés sans mesure, et en même temps le triage et le classement de cette masse énorme est à peine commencé ; quelques très grands noms se détachent d'eux-mêmes ; mais autour d'eux, parmi les écrivains de second ou de troisième ordre, il n'est pas facile de discerner quels sont ceux qui, en raison de leur influence, ou pour l'originalité de leur pensée, méritent une place ou au moins une mention dans un ouvrage comme celui de M. Pourrat. Difficulté augmentée encore par le programme que se trace le savant auteur et qui « n'est pas de faire l'histoire détaillée de la spiritualité, mais d'en dégager les grandes lignes » (p. X). Ces « grandes lignes », en effet, sont particulièrement délicates à déterminer en matière de spiritualité : ce qui caractérise et distingue les diverses écoles, c'est souvent moins la présence d'éléments propres, qu'une question de *dosage* entre des éléments communs à toutes les écoles, mais équilibrés différemment par chacune d'elles. Par suite, à vouloir trouver des éléments qui appartiennent exclusivement a telle école pour l'individualiser plus facilement, on risque de s'attacher à des points secondaires, au côté *matériel* de la doctrine ; de plus les maîtres qui ont formé ces écoles et les disciples qui les ont suivis se sont généralement préoccupés beaucoup plus de procurer le bien des âmes, que de situer leurs doctrine et leurs méthodes dans le développement général de la spiritualité chrétienne, d'où il suit qu'ils ont pu croire nouvelles dans cet enseignement des choses qui ne l'étaient pas, ou qui l'étaient seulement par rapport au milieu immédiat dans lequel était née leur école. Lorsque les disciples de Bérulle par exemple regardaient la dévotion à Notre-Seigneur comme caractéristique de leur spiritualité, ils se faisaient illusion s'ils l'entendaient de la place faite à la personne du Sauveur dans leur vie spirituelle : cette place n'était pas moindre chez S. François d'Assise ou chez S. Ignace; ils avaient raison s'il s'agissait de la *manière* dont ils entendaient cette dévotion, de

leur doctrine de l'adhérence aux états du Verbe incarné, et de la place faite à la vertu de religion dans cette dévotion (1).

Rien d'étonnant donc si ce nouveau volume, malgré son grand mérite, malgré la somme considérable de travail probe et sérieux qu'il représente, soulève plus d'une discussion. Il eût été plus facile pour l'auteur de se contenter d'une analyse de la doctrine des grands maîtres du XVIe et du XVIIe siècle, suivie de quelques indications sur leurs principaux disciples. Il a voulu faire plus et mieux, essayer de retracer tout l'ensemble du mouvement spirituel si intense qui remplit ces cent cinquante ans et de nous donner ainsi, non un simple *répertoire*, mais une *histoire*. Tâche ardue entre toutes, mais plus féconde, plus suggestive d'idées et suscitatrice de recherches que le travail de tout repos qui eût consisté à dresser un simple catalogue. Ce sera donc entrer dans les vues de l'auteur que de nous occuper dans ce compte rendu avant tout des lignes générales du livre.

Une première question qui se pose est celle de la division des matières entre les deux parties de ce tome III : M. P. a choisi comme point de coupure le *jansénisme* et son apparition au deuxième tiers du XVIIe siècle. Cette division a pu être imposée par le désir de ne pas grossir démesurément un volume déjà fort plein ; mais je crois que la coupure du quiétisme est beaucoup plus importante et profonde, dans le développement de la spiritualité. Sans doute le « pessimisme augustinien » sur lequel M. P. appelle fort justement l'attention, a beaucoup influé sur nombre de spirituels : mais cette influence est antérieure au jansénisme et celui-ci ne me semble avoir fait sentir son action propre d'une façon un peu large sur la vie spirituelle qu'à la fin du dix-septième siècle : auparavant cette action est restreinte à un cercle assez étroit. La crise quiétiste du dernier quart du XVIIe siècle au contraire est une des dates capitales de l'histoire de la spiritualité, en raison des condamnations prononcées alors par l'Eglise, des controverses qui les précédèrent et les suivirent, et de laréaction qu'elles amenèrent.

Pour la division des matières M. P. a préféré le groupement par nations à celui par ordres religieux adopté dans le précédent volume. Ce groupement lui permet de souligner très à propos l'influence profonde de certaines circonstances locales sur la spiritualité : il est incontestable que l'on ne comprendra bien les maîtres espagnols du XVIe

(1) C'est pourquoi S. Vincent de Paul ne me paraît pas pouvoir être classé comme *bérullien* par le seul fait de sa dévotion à Notre-Seigneur : d'autant que chez lui ce qui est au premier plan, ce n'est pas « l'adhérence aux états du Verbe » mais « *l'imitation* des actions » de Jésus, idée bien plus franciscaine et ignatienne que bérullienne. Malgré ses relations personnelles étroites avec Bérulle, M. Vincent me semble spirituellement beaucoup plus voisin de S. François de Sales.

siècle qu'en ayant présente la crise des *alumbrados* et l'action de l'Inquisition royale ; de même en Allemagne, il est hors de doute que l'exclusivisme ascétique des auteurs du XVIIe siècle ne se comprend bien que par le pseudo-mysticisme protestant et l'abus qu'il avait fait de certaines œuvres mystiques du moyen-âge; comme plus tard les timidités de certains auteurs du XVIIIe siècle ne s'expliquent que si on se rappelle l'abus fait par les quiétistes des œuvres des plus grands contemplatifs catholiques. Des chapitres sur ces circonstances particulières aux divers pays étaient donc nécessaires, et ils ne seront pas parmi les moins utiles du livre, précisément parce qu'ils rappellent des faits indéniables, mais souvent perdus de vue. Toutefois, je crois qu'il eût mieux valu garder ensuite le groupement par grandes familles spirituelles. S'il y a une vraie « école française », en réservant ce nom aux bérulliens (ce qui oblige à laisser en dehors S. François de Sales et S. Vincent de Paul), il est plus difficile de caractériser une vraie école espagnole ou italienne ; les spirituels français, italiens, espagnols (j'ajouterai allemands et anglais), ont des traits communs, dûs au tempérament national et aux circonstances particulières de chaque pays ; mais ils ne forment pas une *école particulière.* Au contraire, les spirituels franciscains, ont une physionomie bien commune (qu'il s'agisse d'Osuna, de Laredo, du P. Joseph, de Jean des Anges ou de Jean de Fano, — ces deux derniers auraient mérité une place plus large, comme aussi Stella et Barthélemy de Saluces que je ne me souviens pas d'avoir vu nommer). De même pour les Carmes : si nous avons deux fort bons chapitres sur sainte Thérèse et S. Jean de la Croix, l'école carmélitaine du XVIIe siècle, si importante par l'action exercée dans le développement de la mystique spéculative, se trouve réduite à une brève énumération (1). De même pour les jésuites qui, traités beaucoup plus largement, se trouvent dispersés en trois ou quatre chapitres, et dont il eût été utile cependant de marquer les traits communs fort nets (2).

Quant aux caractères distinctifs proposés pour ces diverses écoles

(1) Pour S. Jean de la Croix il eût été bon de dire quelque chose des récentes controverses sur l'authenticité de la deuxième rédaction du *Cantique spirituel* et de la *Vive Flamme* ; comme aussi des divergences d'interprétation entre les commentateurs de ses œuvres : M. P. s'attache à l'interprétatiou du P. Gérard, du P. Venceslas et du ch. Hoornaert, qui me semble bien, en effet, la mieux fondée : mais il eût été bon dans un ouvrage d'histoire, de signaler l'existence d'une autre interprétation.

(2) Je me demande pourquoi M. P. a renvoyé au volume suivant ce qui regarde les jésuites français du début du XVIIe siècle, Lallemant, Surin, Saint-Iure, sur qui l'influence des controverses jansénistes a été nulle.

nationales, on peut se demander dans quelle mesure ils leur sont propres : par exemple l'idée de la lutte, de combat contre soi-même n'est-elle pas, dans l'*Imitation* et chez S. Ignace, aussi en relief que chez n'importe quel maître italien ? De même (p. 395) pour la doctrine de l'amour divin pur, austère, dégagé de tout, qui ne s'affirme pas chez Ste Catherine de Gênes elle-même plus fortement que dans la *Vive flamme* de S. Jean de la Croix.

Je me demande aussi si une part trop grande n'est pas faite parmi les facteurs qui dominent la spiritualité du XVIe siècle, au développement de l'*oraison méthodique*. Sans vouloir diminuer l'importance de ce fait dont M. P. montre fort bien la généralité à ce moment, je le considèrerais plutôt comme une *conséquence* que comme une *cause*, en particulier s'il s'agit de marquer la place de S. Ignace dans ce développement. Ce qui me paraît beaucoup plus profond ce sont, avec la renaissance humaniste et la lutte contre le protestantisme, deux faits, que sans doute M. P. ne manque pas de signaler, mais que j'aurais soulignés davantage.

C'est d'abord, à la suite de l'imprimerie, la multiplication et la diffusion des écrits spirituels en langue vulgaire. Rares, exceptionnels même au moyen-âge, si ce n'est dans l'Italie, la vallée du Rhin et les Pays-Bas (avec les mystiques allemands et flamands), ces livres deviennent au début du XVIe siècle très abondants et provoquent par là une diffusion de la vie intérieure en dehors des cercles de moines et de chanoines chez qui elle était presque restée confinée. Le mysticisme illuministe des *Alumbrados* en Espagne, comme auparavant celui des Beghards et Frères du libre esprit dans le Nord, est une crise résultant de cet engouement pour la haute vie spirituelle chez des âmes mal préparées, crise qui n'était pas nouvelle ; et les erreurs de Matthieu Grabon, condamnées à Constance, pourraient bien avoir leur origine dans une réaction contre cette vulgarisation hâtive de la haute spiritualité. Comme au XVe siècle chez les Frères de la Vie commune, ainsi au XVIe c'est le besoin de guider dans ces voies des âmes moins formées, moins aidées extérieurement, et cependant désireuses de vie intérieure, qui pousse un Louis de Grenade par exemple à les munir de méthodes et secours divers.

En second lieu il y a la multiplication des sociétés et congrégations de clercs réguliers, de « prêtres réformés » suivant l'expression d'alors, et que M. P. signale avec raison comme un des facteurs les plus importants de la vie spirituelle en Italie. Par la force même des choses, ces nouveaux ordres religieux, privés du secours qu'assuraient à leur aînés le cadre de la vie monastique ou de la vie canoniale, devaient être amenés à se constituer une spiritualité plus concentrée, plus ramassée, plus forte et plus personnelle, capable d'assurer indépendamment de ces secours une solide vie intérieure. Tout naturel-

lement, aux méthodes plus extérieures et sociales que constituaient les observances claustrales et qui soutenaient la vie spirituelle des moines, ils seront amenés à substituer des méthodes plus individuelles, qui, au lieu d'organiser le cadre extérieur de la vie, organiseront directement la prière, la réforme de soi-même et en procureront l'exercice dans n'importe quelle forme extérieure de vie. Ce n'est donc pas par hasard que S. Ignace s'est trouvé être un inspirateur et un propagateur de méthodes spiritnelles : le type de vie apostolique auquel il s'était voué avec ses disciples l'y poussait naturellement. Je crois donc que pour bien comprendre sa spiritualité, il ne faut jamais séparer ses « Constitutions de la Compagnie de Jésus » de ses « Exercices spirituels » : même avant d'avoir fixé pleinement le plan de son ordre, S. Ignace en donnant les *Exercices* visait essentiellement à recruter et former des hommes apostoliques du type que les *Constitutiones* chercheront à réaliser : grande vie intérieure et complète liberté d'action extérieure, dans une dépendance totale des chefs de l'Eglise (1). Peut-être cette préoccupation trop grande de la question des méthodes est-elle la raison pour laquelle M. P. ne parle guère que des *Exercices* comme expression de la doctrine spirituelle de S. Ignace ; avec les « Constitutions », ceraines de ses lettres sont indispensables pour s'en faire une idée complète.

De même pour l'école bénédictine, la part faite à Cisneros me semble hors de proportion et avec son originalité (le P. Watrigant a montré que son *Exercitatorio* est une simple compilation, comme le dit l'auteur lui-même), et avec son influence, en somme assez restreinte et n'ayant pas dépassé le cercle des monastères espagnols en relations avec Montserrat. Au contraire une place beaucoup plus large aurait dû être faite dans ce volume (2) à Louis de Blois dont les ouvrages ont été si lus en toutes les langues, et constituent une adaptation intéressante et originale de la spiritualité bénédictine traditionnelle aux besoins du XVIe siècle. Je ne parle pas de Haeften et Baker, qui auront sans doute leur place au volume suivant avec les Mauristes.

M. P. me permettra d'ajouter à ces réflexions plus générales quelques remarques de détail en vue des prochaines éditions : p. 53, la

(1) C'est pourquoi il ne faudrait pas trop exagérer le « militarisme » de S. Ignace. Il est indéniable que plus d'un trait rappelle l'ancien officier, mais le nom de « compagnie » n'a rien de particulièrement militaire : le nom officiel est *Societas* en latin, et non *legio*, *turma*, *exercitus*, *manipulum* qui seraient les noms *militaires* ; quant à *compagnie*, ni en espagnol, ni en italien, il n'avait au XVIe siècle une signification spécifiquement militaire.

(2) M. P. a consacré au tome II (p. 146-147) un court paragraphe à l'abbé de Liessies : mais, comme il le note justement lui-même, Louis de Blois n'appartient pas au moyen-âge : il est éminemment représentant de la vie monastique réformée du XVIe siècle.

méthode des *trois puissances* n'est pas, tant s'en faut, la plus fréquemment usitée dans les *Exercices*, puisqu'elle ne l'est guère que dans la première semaine : c'est la *méthode de contemplation* des mystères de la vie du Christ qui est la plus employée, et l'esprit de S. Ignace est bien certainement qu'il en soit ainsi en dehors des *Exercices ;* p. 56, la « Contemplation du Règne » ne me paraît pas très exactement analysée : la partie essentielle, le centre de perspective est le troisième point de la deuxième partie qui disparaît dans l'analyse donnée ; p. 147, je ne crois pas que Louis de Grenade, malgré ses relations si amicales avec les premiers jésuites, doive grand chose ou même rien aux *Exercices* ; pour ce qui est de Cisneros, je croirais plutôt que le maître dominicain s'est inspiré des sources qu'a compilées l'abbé de Montserrat ; p. 167, les *Exercices* ont pu échapper sans « miracle » à l'index de Valdès, car ils n'étaient alors édités qu'en latin et non en langue vulgaire ; p. 308, pour sainte M.-Madeleine de Pazzi, il y aurait à citer la nouvelle édition de M. Vaussard. La phrase de Bourgoing que M. P. semble prendre à son compte (p. 509, 506), sur l'adoration « premier et principal devoir du chrétien », demanderait une explication, puisque l'objet du « premier et plus grand commandement » est la charité, non l'adoration en tant qu'acte de la vertu de religion.

Il serait facile de multiplier des notes de détail ou de prolonger les réflexions suggérées par ce volume si intéressant et si plein de choses ; mieux vaut renvoyer le lecteur au livre lui-même. Cette lecture comme celle des volumes précédents, contribuera beaucoup à répandre parmi le grand public la connaissance des incomparables richesses de notre tradition spirituelle catholique, si une et si variée en même temps. Ce dernier volume et celui qui le suivra, sans tarder je l'espère, auront en outre l'avantage de mettre en pleine lumière la valeur de cette spiritualité moderne pour laquelle tant de gens osent à peine plaider les circonstances atténuantes en face de ceux qui déclarent bravement « le XVIIe siècle, siècle de vraie décadence pour toutes les sciences ecclésiastiques, et très particulièrement pour la mystique ». De pareilles assertions s'expliquent dans leur simplisme par les mêmes causes que le mépris, si fréquent au XVIIe siècle dans certains milieux, pour la théologie scolastique, théologie de décadence en face de celle des Pères, seule belle, solide, digne des doctrines révélées : à la longue des livres comme celui de M. P. rendront plus rare cet état d'esprit regrettable qui, faute de la connaître assez intimement, ne voit dans la spiritualité des trois ou quatre derniers siècles qu'un affaiblissement, sinon une déviation, de la « spiritualité traditionnelle » close *a priori* avec le moyen-âge.

Tous souhaiteront donc le prompt achèvement d'un ouvrage si nécessaire.

Joseph DE GUIBERT, S. J.

K. Richstaetter SJ. *Die Herz-Jesu-Verehrung des deutschen Mittelalters*, zweite, umgearbeite und vermehrte Auflage, Munich, Koesel-Pustet, 1924, gr. in-8, 416 p., 28 gravures.

C'est un exemple particulièrement intéressant d'histoire de l'ascétisme qu'offre ce volume sur la dévotion au Sacré-Cœur, en Allemagne, pendant le moyen-âge : cet essai sur un sujet particulier étudié à fond d'après les sources, montre comment il faudrait procéder pour l'ensemble de l'histoire de l'ascétisme et de la mystique. Déjà le recueil des matériaux est un apport considérable mais l'auteur domine parfaitement sa matière et a pu écrire une véritable histoire du développement de la dévotion au Sacré-Cœur. Il vaut la peine de le suivre quelques instants dans cette voie.

Tout d'abord quelques mots sur les causes qui ont favorisé en Allemagne, pendant le moyen-âge l'éclosion et l'épanouissement de la dévotion au Cœur de Jésus. C'est un fait bien connu que jusqu'alors il est rarement fait mention du Cœur de Jésus et que même alors dans les autres pays, son culte est restreint à de petits groupes. Pourquoi en Allemagne se répand-il avec cette étendue et cette profondeur dont témoignent les innombrables textes et noms rassemblés par le P. Rischtaetter ? La cause intime en est manifestement la richesse de vie mystique qui caractérise le moyen-âge allemand, qui elle-même s'explique par certaines prédispositions dans le caractère du peuple : la profondeur et la délicatesse du sentiment qui le rendaient apte à recevoir facilement les motions et affections spirituelles. D'où la floraison d'amour pour le Christ et la mystique du Christ, mais aussi la tendance à voir dans le cœur l'organe de l'amour dans la vie spirituelle, aussi bien que dans la vie profane. Il est rarement pris comme organe de la sagesse ou de la vie intérieure proprement dite. On l'emploie pour désigner aussi bien l'amour du Père que cedite du Sauveur. Le passage était facile du sens symbolique au sens réel. Il se produisit quand, sous l'impulsion surtout de S. Bernard et de S. François, l'image du Christ souffrant prit une place prépondérante. La piété germanique s'y appliqua avec passion et des cinq plaies arriva vite à se fixer sur celle qui n'était pas seulement la plus belle de toutes mais encore le symbole naturel de cet amour du Sauveur qui en avait été le principe. Un autre point de départ est encore la contemplation de la scène de Jean reposant sur la poitrine du Christ ; de même la mystique d'amour du *Cantique des cantiques*, surtout la phrase : *Tu m'as blessé le cœur* (Cant. IV, 9). Cet intérêt pour le Cœur de Jésus et son amour entraîne tout naturellement un vrai culte.

La grâce divine et l'ardeur mystique continuant d'agir sur ces

éléments qui ont donné naissance à la dévotion, les fondent ensemble, amplifient et rendent plus profonde leur action sur des cercles pieux toujours plus étendus. L'hymne du Bienheureux Hermann Joseph : *Summi regis cor aveto,* à la fin du XIIe siècle, s'adresse déjà au Cœur personnifié, celui qu'a percé la lance matériellement et que la douleur a spirituellement déchiré, qui est le siège de l'amour et la porte pour pénétrer jusqu'à Jésus. Ici le développement s'attache d'abord à l'objet de la dévotion et à sa spécification. Toutes les affections et vertus du cœur, spécialement l'amour et la douleur, sont attribués au Cœur de Jésus. De lui découle sur nous la rémission de tous les péchés, le courant irrésistible de la grâce, une douceur ineffable, la libération ici-bas de notre pauvre âme et la béatification des élus. La blessure du côté n'apparaît plus seulement comme provenant de la lance et du péché mais des flèches d'amour lancées par les fidèles et confiants serviteurs de Jésus; elle fait songer au pélican qui se sacrifie et aux fentes du rocher où vient se réfugier la colombe. Pour toutes les vertus, le Cœur de Jésus sert de modèle, de stimulant et de but mais plus particulièrement pour la charité, la confiance et l'esprit de sacrifice.

De là un nouveau progrès dans la pratique de la dévotion au Cœur de Jésus. Puisqu'il attire et possède en lui-même toutes les vertus, il les intensifie dans l'âme dévote mais il s'y enracine aussi plus profondément et y développe une vie mystique plus intense. L'ardeur mystique communique à tous les monuments de la dévotion du moyen-âge au Cœur de Jésus toute sa puissance d'attraction. Les visions même où le Sauveur montre son cœur ne sont point rares. Ainsi la dévotion fleurit surtout dans les cellules des moines et moniales contemplatifs mais elle s'étend aussi au dehors. Les écrits mystiques, les sermons, les poésies et les images sont ses fourriers. Au XVe siècle c'est une dévotion déjà populaire, comme le prouve surabondamment la littérature des ouvrages de piété. Ce passage à la dévotion populaire tend naturellement à donner une signification plus importante aux manifestations extérieures de la dévotion. On rassemble les textes scripturaires, les expressions imagées qui peuvent s'y rapporter, on multiplie les oraisons jaculatoires, les heures, les litanies. Même la fête du Cœur de Jésus et les sanctuaires à lui dédiés ont leur place. C'est assez tard seulement qu'intervient comme achèvement et couronnement la spéculation philosophico-théologique sur la dévotion même.

En conséquence nous constatons que tous les aspects de la dévotion moderne au Cœur de Jésus, se trouvent déjà dans la dévotion allemande du moyen-âge ; deux seulement sont moins fortement accentués : le Cœur eucharistique et la réparation eucharistique dont l'importance s'explique par les circonstances même qui ont provoqué le réveil de la

dévotion. Sur cette nouvelle période le P. Richstaetter fournit aussi des renseignements et y distingue très bien la tradition indépendante du moyen-âge et le courant principal de la dévotion qui prend sa source à Paray-le-Monial,

Ainsi est proposée et décrite avec beaucoup de clarté l'image du développement de la dévotion au Cœur de Jésus, à l'intérieur comme à l'extérieur. Cela pourra déjà susciter des entreprises pareilles pour d'autres manifestations de la vie ascétiques et d'autres dévotions. Il n'est pas sûr qu'elles se soient développées de la même manière ; en tout cas, c'est ainsi, du moins partiellement, qu'il faut en étudier l'histoire. Reste la question de l'influence de cette dévotion sur la vie spirituelle. Déjà le succès qu'elle a obtenu, la prière et la force qu'elle a données à tant d'âmes, témoignent de sa haute valeur à cet égard. Mais sa meilleure recommandation est encore — abstraction faite de celle qui plus tard lui vint de l'Eglise et du Sauveur, par l'intermédiaire de Marguerite-Marie — le fait qu'elle a poussé sur le sol ou mieux dans le paradis terrestre de la vie spirituelle la plus intense, dans ces cloîtres mystiques où fleurissait l'amour du Christ. Si on leur demande les raisons de leur prélidection pour cette dévotion, ils répondent à l'envie qu'ils y ont trouvé le centre de la vie chrétienne, l'amour de Jésus, sous le symbole tout naturel de son Cœur.

Le P. Richstaetter nous paraît vouloir faire un pas de plus et regarder cette dévotion non seulement comme absolument louable mais comme absolument nécessaire. Il en fait, p. 140, comme la mesure pratique de la vie dans l'Eglise. Je lui répondrai que même au moyen-âge, quand déjà la dévotion s'est développée, tous les Saints ne peuvent être invoqués comme l'ayant pratiquée. Encore moins peut-on prouver que tous ceux qui ont aspiré à la perfection s'y sont adonnés. Là même où il est fait mention du Cœur de Jésus, il faut examiner quelle place et quelle signification il prend dans l'ensemble de la vie spirituelle. Quand un auteur lui a seulement consacré quelques lignes, il sera difficile d'en conclure que cette dévotion occupait une place capitale ou même importante dans sa vie intérieure. Il reste qu'au moyen-âge, comme de nos jours, un profond sentiment religieux aussi bien qu'une profonde orthodoxie ont l'intelligence et l'amour de la dévotion au Cœur de Jésus.

Vienne (Autriche) E. Raitz von Frentz S. J.

CHRONIQUE

La question du pseudo-Macaire.

Dans la *Zeitschrift für katholische Theologie* (2 Quartalheft, 1925, *Pseudo-Macaire und die Aftermystik der Messalianer*, p. 244-260) le P. Joseph Stiglmayr s'efforce de prouver que l'auteur des homélies qui nous sont venues sous le nom de Macaire n'est point un messalien. Contre dom Villecourt, dont l'originale découverte a été exposée ici-même par dom Wilmart (*L'origine véritable des homélies pneumatiques*, RAM, 1920, t. 1, p. 361-377) il croit pouvoir établir les conclusions suivantes : « 1° Le contenu réel des homélies est incompatible avec la doctrine et les procédés messaliens ; 2° les *loca parallela* indiqués par dom Villecourt, malgré plus d'une ressemblance avec les textes du pseudo-Macaire, ne suffisent pas à démontrer que l'auteur des homélies est dépendant de la secte messalienne. Encore moins peut-on affirmer que les homélies sont la source des propositions messaliennes citées par le prêtre Timothée et saint Jean Damascène ; 3° sans doute plus d'une fois il y a des traditions communes aux messaliens et au pseudo-Macaire. Mais à d'autres endroits les homélies s'expriment dans un sens orthodoxe, étranger aux Messaliens. Puis il faut tenir compte de l'imprécision de la doctrine de l'époque sur la grâce, l'anthropologie et la démonologie. Enfin il est bon de se souvenir qu'il y a rassemblés et utilisés dans les homélies des éléments disparates, d'âge différent, mais que la dernière main n'a pas été mise à l'ensemble pour fondre les matériaux divers en un tout organique bien ordonné ».

Le P. Stiglmayr me semble minimiser beaucoup trop les rapprochements sur lesquels dom Villecourt avait attiré l'attention des critiques et qui ont convaincu des savants de la valeur de Bardenhewer (*Geschichte der Altkirchlichen Litteratur*, IV, p. 188). Déjà en 1916, R. Reitzenstein (*Historia monacorum u. Historia lausiaca*, p. 204) profitant des suggestions de W. Bousset notait des rapports entre l'*asceticon* messalien et les homélies. Bien plus, un grec du XVIIIe siècle, Néophyte, que problablement il faut identifier avec le Causocalybite, parce qu'il retrouvait dans les homélies les principales

erreurs des Messaliens, jugeait qu'il fallait les attribuer à un Messalien (cf. *Orientalia Christiana*, 1925, t. VI, p. 265). Il est facile de se référer à l'article cité plus haut de dom Wilmart et l'on se convaincra aisément qu'il n'est pas nécessaire, pour admettre la thèse de dom Villecourt, d'identifier les Homélies avec le livre messalien d'où sont tirées les propositions que rapportent Timothée et saint Jean Damascène.

Un fait demeure et que l'article du P. S. n'a point ébranlé : de ces propositions attribuées aux Messaliens, il y en a au moins six ou sept qui se retrouvent à peu près textuellement dans les Homélies : il faut donc reconnaître que si l'auteur n'a pas admis toutes les doctrines messaliennes, il en a au moins accepté quelques unes. Et telle de ces propositions — celle par exemple de la cohabitation du démon et de la grâce dans une même âme — semblait si peu orthodoxe que l'évêque de Photiké, Diadoque, dans la réfutation serrée qu'il en fait, paraît bien s'en prendre au développement que lui a donné le pseudo-Macaire (*Centum capita de Perfectione*, p. 76-88, éd. Weiss-Liebersdorf, Leipzig, 1912). Diadoque, dans sa vision (éditée dans la revue Νέα Σιών, 1909, t. 9, p. 247-254), combat cette autre proposition messalienne, admise par le pseudo-Macaire, que Dieu peut se transformer en ce qu'il veut. Evagre le Pontique s'était attaqué déjà à la même proposition qui venait des Stoïciens (ep. 29, édit. Frankenberg, p. 587 ; cf. R. Reitzenstein, l. c, p. 199-200).

Puis à l'hypothèse d'un livre inachevé, peut-être faudrait-il substituer celle d'une compilation volontairement écourtée et délibérément fragmentaire. Les homélies dans leur état actuel présentent des traces manifestes de retouches et d'interpolations : certaines sont si courtes qu'il est difficile de croire que des retranchements n'ont point été opérés, et ce qui est plus net, il y a des questions laissées sans réponse. Qui nous garantit que des théories hérétiques n'ont point été atténuées pour les rendre acceptables ? Le P. Stiglmayr qui paraît innocenter aujourd'hui leur doctrine de la grâce, démontrait en 1912 (*Sachliches und Sprachliches bei Makarius von Aegypten*) avec Petitdidier et dom Ceillier que le semipélagianisme y était formellement enseigné : j'ai peine à croire qu'il ait abandonné son premier avis si fortement motivé Je sais bien que certains messaliens, au dire de Théodoret (*Epistola quorumdam orientalium ad Rufum episcopum*, PG, 83, 1481), professaient plutôt le pélagianisme pur de Caelestius et de Pélage. Mais ne peut-on point admettre une évolution dans le messalianisme ?

Peut-être même pourrait-on s'appuyer sur les doctrines de la grâce dont sont imprégnées les Homélies pour fixer de façon plus précise la date de leur composition après le premier quart du Ve siècle.

M. Viller.

Spiritualité Franciscaine.

— Le Prof. E. Allison Peers qui avait déjà donné en 1923, dans la collection de la *Society for promoting christian Knowledge*, une traduction anglaise du *Livre de l'Ami et de l'Aimé* de Raymond Lull, vient de publier dans la même série une fort bonne traduction de l'*Art de Contemplation* (Londres, 1925, S. P. C. K., 12°, 118 p., 3 sh., 6 p.). Dans l'introduction il caractérise très exactement ce livre comme étant d'abord « a practical manual, a text-book of method », qui n'a pas été écrit premièrement en vue des magnifiques élévations qu'il contient, mais dans un but d'enseignement. Je relève avec plaisir dans la même introduction, le projet annoncé par le savant hispanisant de donner une traduction complète de *Blanquerna* : souhaitons qu'en France, puisque maintenant la chose est facile grâce à l'édition de Majorque, quelque fervent des études catalanes, nous donne à nous aussi le texte entier de ce roman si remarquable du grand mystique franciscain.

— La *Revue* signalait récemment l'étude du P. Hildebrand, OMC, sur un mouvement pseudo-mystique chez les premiers capucins belges (1925, p. 201-202) : on peut en rapprocher celle que son érudit confrère le P. Frédégand Callaey, a donné dans le premier volume des *Miscellanea Francesco Ehrle* (Rome, Bibliothèque Vaticane, 1924), sur *L'infiltration des idées franciscaines spirituelles chez les Frères Mineurs capucins au XVIe siècle* (p. 388-406). Se basant surtout sur la chronique du P. Bernardin de Colpetrazzo († 1594) « le témoin le mieux documenté de la première génération des capucins » et sur l'*Historia capucina* du P. Matthias Bellintani (1534-1611), conservées toutes deux manuscrites aux archives de l'Ordre, il montre l'influence qu'eurent parmi les premiers capucins les idées des spirituels du XIVe siècle, d'Ubertin de Casale et d'Ange Clareno, dont la célèbre *Historia septem tribulationum* leur fut apportée par Jean de Vintimille, « comme réconfort au milieu de leurs épreuves ». — Mais si ces idées spirituelles pénétrèrent « certains milieux », il faudrait se garder de généraliser : « Parmi les religieux qui exercèrent sur l'ordre naissant une influence durable, les plus éminents trouvèrent leur point de départ dans la réalité, sans demander une confirmation de leur conduite à des théories tendancieuses. Celles-ci n'eurent pas de prises sur Bernardin d'Asti, le véritable organisateur de l'ordre, pas plus que sur ceux de ses confrères dont la vie austère, studieuse et apostolique eut une valeur exemplaire, tels que Jean de Fano, Jacques de Molfetta, Joseph de Fermo, Ange de Savone, Jérôme de Pistoie, etc. Ce sont ceux-là qui ont assis l'ordre sur la base solide d'une pauvreté extrême et d'une activité féconde, exemptes d'illuminisme » (p. 402). Cette intéressante

étude se termine par la table des matières du traité second de l'*Historia capucina* où le P. Matthias Bellintani adapte les théories franciscaines spirituelles à la réforme capucine.

— On sait en quelle estime S. François de Sales tenait la *Pratica dell'oratione mentale* du P. Matthias (*Introd. à la vie dévote*, II, 1) : le le P. Frédégand a consacré dans les *Analecta* de son ordre deux articles, publiés ensuite à part, au *De arte unionis cum Deo* du P. Jean de Fano publié en 1536 à Brescia, en italien sous le titre de « L'arte d'unirsi con Dio » (Rome, 1924, 12°, 76 p., Curie généralice des capucins). Ce livre ayant été composé en 1534, six ans seulement après la première approbation de la réforme nouvelle, et par un des hommes les plus éminents de la première génération de l'ordre, on en comprend tout l'intérêt, et il serait fort à souhaiter que le P. Frédégand nous en donne une nouvelle édition pour suppléer à la rareté des anciennes. L'ouvrage traite d'abord en trois livres des trois voies, en s'inspirant surtout de Harphius dont le *Directorium contemplativorum* avait déjà eu plusieurs éditions latines depuis 1513. Un quatrième livre propose les *Exercices* à employer dans les trois voies, en s'inspirant surtout de l'*Incendium amoris* de S. Bonaventure : il insiste sur les détails pratiques de l'oraison, nécessité d'un temps fixe destiné à y être consacré ; importance de choisir un lieu, une attitude favorable, d'avoir une matière déterminée, sans en être cependant l'esclave. Puis il propose plusieurs septaines de méditations suivant l'usage si fréquent alors. Vient ensuite (IV, 4) l'exercice appelé le *Palais du salut* dont chaque chambre est consacrée à considérer les points précédemment proposés. Suit l'exercice des *traits spirituels* (les aspirations si recommandées par Harphius) et enfin « l'Exercice de perfection » attribué à S. Bonaventure, avec ses treize points.

— Dans les *Analecta Ord. Min. Capuc.*, le regretté P. Symphorien de Mons avait publié une série d'études sur la spiritualité franciscaine qui ont, elles aussi, été publiées à part (*Florilegium spiritualitatis franciscanae*, Rome, 1923, gr. 8, 68 p.). Il établit et explique d'abord la définition de la *spiritualité* « modus particularis, immo personalis, quo accipitur spiratio passiva amoris supernaturalis in ente rationali, et quo aliis communicatur ab ipso spiratio activa eiusdem amoris » (n.4). Puis il distingue dans la spiritualité franciscaine un élément générique, son caractère *évangélique*, et un élément spécifique, la pratique de la *plus haute pauvreté* dans une vie à la fois contemplative et apostolique. Comme l'indique son titre, l'auteur a voulu modestement, moins nous développer ses idées personnelles que nous offrir un *florilège*, surtout de textes de S. Bonaventure : mais par le choix de ces textes et la manière dont il les commente, il a su faire de ce florilège une étude très pénétrante sur l'esprit franciscain. On y notera sa conclusion : « Pour

S. François la pauvreté apparaît non comme une fin, mais comme un moyen en vue de la contemplation et par la contemplation en vue de de l'apostolat ». J. de G.

Les âmes victimes.

— Il y a quelques mois l'Ami du Clergé consacrant une *chronique de théologie ascétique et mystique* à diverses publications récentes sur les « âmes victimes » (1925, p. 33-36), concluait cette étude, très sérieuse et très judicieuse, en formulant le vœu de voir éclaircir cette question délicate dans un travail vraiment approfondi s'adressant moins aux âmes elles-mêmes qu'à leurs directeurs et il dressait la liste suivante des points essentiels à élucider dans ce travail : 1° Etude approfondie de la doctrine des grands théologiens sur la valeur satisfactoire des bonnes œuvres des justes ainsi que sur leur valeur impétratoire. — 2° Etude théologique complète, faite aux mêmes sources, des conditions dans lesquelles les satisfactions et les prières *faites pour d'autres* par les justes aboutissent à un résultat. — 3° Rapport de cette efficacité qui appartient aux bonnes œuvres des justes avec les satisfactions et les prières du Christ, soit pendant sa vie mortelle, soit à la Passion, soit dans le sacrifice de l'Eucharistie, soit dans l' « interpellation » du Christ au Ciel. — 4° Détermination du rôle que la « vie de victime » joue par rapport aux lois générales de la sainteté : elle n'en forme pas l'essentiel, mais une simple coloration. — 5° Vocation à la « voie victimale », en tant que cette voie se distingue de l'appel à la sainteté, aux conseils évangéliques, etc. — 6° Périls propres à cette voie, énumérés complètement, analysés et expliqués par leurs causes. — 7° Enfin, et comme conclusion, conseils aux supérieurs de communautés, aux directeurs et confesseurs, leur donnant avec netteté les moyens de n'être pas dupes d'entraînements irréfléchis et imprudents, et de ne pas entraver les volontés divines ».

Tous ces *desiderata* sont fort justes et, pour ma part, je serais plutôt porté à y ajouter qu'à en rien retrancher. En particulier les relations entre la valeur méritoire, satisfactoire, impétratoire des œuvres accomplies et leur caractère coûteux et douloureux, demanderaient une étude serrée et exacte : ce rôle de la souffrance acceptée volontairement ou même embrassée spontanément, dans la vie spirituelle de l'ordre présent de nature tombée et réparée, et réparée par le Calvaire, est à distinguer nettement du rôle « pédagogique » ou « moralisateur » des épreuves et des mortifications, en tant qu'elles répriment nos mauvais penchants, nous détachent des choses de ce monde, etc. C'est cette mystérieuse loi de la souffrance, de la croix, qui est la raison ultime de ces « vies de victime » : il y aurait donc à en préciser autant que possible les termes exacts. A préciser encore les notions même de

sacrifice et de *victime*, dans leurs différentes acceptions et leurs relations avec les idées de souffrance, de destruction, d'acceptation libre et volontaire, pour mettre en évidence le sens premier et les sens plus ou moins dérivés qui se mêlent si souvent dans la littérature spirituelle ; car ce n'est pas sans inconvénient que l'on passe sans cesse de l'une à l'autre de ces significations. Le mot de *victime* par exemple sera parfois complètement vidé de toute idée de souffrance pour n'éveiller plus que celle d'une âme « consumée par le feu délicieux de l'amour ». L'idée de sacrifice pourra être appliquée à la peine qu'il faudra endurer pour rester fidèle à des obligations strictes et péremptoires. Sur la notion même théologique de sacrifice, l'accord n'est point complet, on le sait, par rapport aux divers éléments qu'elle comporte et à leurs relations réciproques : or si l'on veut rester sur un terrain ferme, les notions de *sacrifice* et de *victime* dans la vie spirituelle doivent s'appuyer sur le sens théologiquement défini à propos de sacrifice du Calvaire. C'est, en effet, parce que la réparation de notre nature déchue s'est faite par le sacrifice douloureux du chef de notre humanité, que le même sacrifice douloureux occupe aussi dans la vie des membres de cette humanité cette place si centrale.

— Il y a des choses fort bonnes, en particulier sur ce dernier point, dans le livre de M. P. Giloteaux sur *Les âmes hosties*, *Les âmes victimes* (Paris, Téqui, 1924, 8°, 360 p.) : mais, en dépit du sous-titre « Essai doctrinal », ce volume est d'abord un volume d'édification s'adressant aux âmes, à qui il fera du bien par le souffle de générosité qui l'anime et la prudence de ses conseils. Ce n'est pas, comme le remarquait justement l'*Ami du clergé*, le travail rigoureux et technique que l'on souhaiterait d'avoir. Par exemple, à propos du « vœu de victime », j'aurais voulu que l'objet précis de ce vœu fut déterminé avec beaucoup plus de rigueur : comme pour le « vœu du plus parfait », il importe grandement de fixer exactement sur quels actes porte l'obligation de religion consécutive au vœu ; on ne voue pas d'avoir un esprit, de donner une orientation à sa vie et à ses intentions, on voue d'accomplir ou d'omettre tels actes déterminés. De même pour le chapitre sur les *victimes dans l'Eglise* où sont énumérés des faits et des personnes un peu pêle-mêle (1) : il y aurait à distinguer parmi les « volontaires de la souffrance » selon les motifs et les circonstances de cette acceptation de la souffrance, de façon à pouvoir caractériser de plus près la vocation particulière des âmes qui ont été au sens propre des « victimes » et arriver par là à marquer nettement en quoi cette vocation

(1) Et avec un certain nombre d'inexactitudes oratoires : ni S. Basile, ni S. Benoît n'ont songé à « lancer leurs disciples à la conquête du monde » ; ce n'est pas « en Russie et en Bulgarie » qu'ont été évêques Cyrille et Méthode...

particulière se distingue de l'appel général pour tous les chrétiens au renoncement et à la Croix. Encore une fois ces desiderata n'empêcheront pas ce livre de faire beaucoup de bien ; ils font cependant sentir vivement la nécessité d'avoir, en matière de théologie spirituelle, à côté des livres plus accessibles destinés aux fidèles, des travaux qui, évidemment, n'auront pas le même succès auprès du grand public, mais fourniront de solides instruments d'études à ceux qui ont le devoir de ne pas se contenter des approximations doctrinales suffisantes pour la masse.

— Sur la notion de sacrifice on trouvera un raccourci, remarquable par sa vigueur et sa plénitude, dans l'*Esquisse du mystère de la Foi* (Paris, Beauchesne, 1924, 8°, 282 p.) où le P. M. de la Taille vient de résumer, en y ajoutant divers compléments, la doctrine de son grand ouvrage sur la sainte messe : en attendant le travail souhaité plus haut, c'est encore là qu'on aura la meilleure synthèse des données théologiques relatives au sacrifice, synthèse faite directement en vue d'être appliquée au sacrifice eucharistique, mais d'où il sera facile de dégager les éléments essentiels en vue des conclusions touchant la vie spirituelle.

J. de G.

Mystique musulmane.

— Notre collaborateur Don M. Asin Palacios, si versé dans la connaissance de la mystique musulmane, vient de publier dans le *Boletin de la Academia de la Historia* une *Autobiografia cronológica* sur *El místico murciano Abenarabi* (Tiré à part, Madrid, 1925, 83 p., gr. in-8°). C'est la première série d'un ensemble de monagraphies destinées à mettre en lumière la pensée de cet auteur. A travers son œuvre immense, M. Asin a recueilli et classé dans l'ordre chronologique les textes ou Abenarabi fait allusion à sa propre histoire. Ses nombreuses pérégrinations lui fournissent l'occasion de raconter ses visions et ses relations avec d'autres mystiques, ses maîtres ou ses disciples et nous dounent des aperçus fort curieux sur la vie spirituelle dans le monde musulman cultivé du XIIIe siècle.

F. C.

BIBLIOGRAPHIE [1]

(Toutes les publications sans indication de date sont de 1925).

I. — MÉTHODE. — TRAITÉS SYSTÉMATIQUES BIBLIOGRAPHIES.

Meynard AM. OP. — Traité de la vie intérieure ou petite Somme de Théologie ascétique et mystique. Nouvelle édition modifiée et complétée par G. **Gerest** OP. Deuxième partie. Théologie mystique. Paris, Lethielleux, 12°, XVI-576 p., 18 fr.

Eaton R., orat. — Sanctuary of Strength. Short Chapters on Spiritual Life. Londres, Sands, 8°, X-285 p.

Huyben J. OSB. — Chronique d'histoire de la spiritualité. — *Vie Spirituelle*, 14 [229]-[240].

Gellé F. — Chronique de pédagogie spirituelle. — *Vie Spirituelle*, 12, 637-643.

Belmon C. — Chronique de Théologie morale. — *Revue apologétique*, 40, 415-432.

Interim. — Chronique théologique. — *Revue apologétique*, 40, p. 368-373.

Sur l'ouvrage du P. Garrigou-Lagrange : *Perfection chrétienne et contemplation.*

II. — PRINCIPES GÉNÉRAUX DE VIE SPIRITUELLE.

Schleussner W. — Prinzipienfragen der mystischen Theologie. — *Literarischen Handweiser*, 481-488.

(1) Il est bien entendu que cette bibliographie a une valeur purement documentaire. Les remarques ajoutées aux titres de quelques publications ont pour but, non de les distinguer de celles qui seraient moins importantes, mais de préciser ces titres par des indications jugées utiles.

Pour les renvois aux périodiques, le premier chiffre indique le volume et le second la page.

Waffelaert Mgr. — Introductio in theologiam mysticam, tab. IV-V et VI. — *Collationes Brugenses*, 187-192, 265-278.

Zimmermann O. SJ. — Vom Wesen der Vollkommenheit. — *Zeits. kath. Theologie*, 49, 387-401.

Ritschl A. — Die Christliche Vollkommenheit, Unterricht in der Christlichen Religion. — Leipzig, Hinrichs, 1924, XXVII-120 p.

Breton Valentin M. OFM. — La spiritualité chrétienne ramenée à son fondement. — *La France Franciscaine*, juin, 205-254. Tiré à part, in-8°, 50 p.

Rainaldo Mª de S. Justo CD. — La infancia espiritual y sus aplicaciones a Santa Teresa del Niño Jesús. — *Vida Sobren.*, 10, 25-33, 161-171.

Feuling D. OSB. — *Discretio*. — *Benedikt. Monats.*, 7, 241-258, 349-366.

Houtepen L. m. SC. — Het Bovennatuurlijke III Bovennatuurlijk leven. — *Ons geést. leven*, 5, 81-89.

Masure E. — L'humanisme chrétien. — *Revue apol.*, 40, 705-702 (à suivre).

L. P. — L'art de la direction spirituelle. — *Vie Spirituelle*, 12, 399-422, 573-588.

Gonzalez A. — La dirección espiritual. XV. La mortificación. — *Vida Sobrenat.*, 10, 94-99.

Dombre Ch. — Les grands mystiques et leurs directeurs. — *Revue de theol. et de phil.*, 1-31.

Grimbert Ch. Dr. — Les constitutions psychopathiques et la prophylaxie mentale. — *Revue de Philosophie*, mai-juin, 246-262.

Laumonier. — Le Freudisme. Exposé et critique. — Paris, Alcan, 16°, 172 p.

III. — PURIFICATION ET PERFECTIONNEMENT DE L'AME. — VERTUS. — DÉFAUTS.

Zimmermann O. SJ. — Lieben über Erkennen. — *Stimmen der Zeit*, 109, 334-341.

Teixidor L. SJ. — La ley de la caridad es el principio y fundamento de los Ejercicios. — *Manresa*, 1, 193-203.

Noble HD. OP. — Ici-bas aimer Dieu sans le voir. — *Vie Spirituelle*, 12, 387-398.

Garrigou-Lagrange R. OP. — Du caractère métaphysique de la théologie morale de saint **Thomas** en particulier dans les rapports de la prudence et de la conscience. — *Revue Thomiste*, juillet-août, 341-355.

Garrigou-Lagrange R. OP. — La mortification et l'élévation infinie de notre fin surnaturelle. — *Vie Spirituelle*, 12, 369-386.

Hocedez E. SJ. — Pour la modestie chrétienne. — *Nouv. rev. théol.*, 52, 396-413.

Harper EB. — Individualizing Sin and the Sinner. I. Causes, *Journal of Religion* 5, 254-276; II. Treatment. *Ibid.*, 397-418.

Richet Ch. — La maîtrise de soi. — *Revue des Deux-Mondes*, 15 août, 765-787.

Toulemonde J. — Comment soulager les nerveux. — Paris, Bloud, 8°, 351 p.

IV. — UNION A DIEU. — ÉTATS MYSTIQUES ET FAITS PRÉTERNATURELS.

Garrigou-Lagrange R. OP. — La saisie immédiate de Dieu dans les états mystiques. — *Vie Spirituelle*, 12 [245]-[250].

Sur l'opuscule du P. Picard, reproduisant l'article paru dans la RAM, 1923.

Gardeil A. OP. — Les mouvements direct, en spirale, circulaire de l'âme et les oraisons mystiques. — *Revue Thomiste*, juillet-août, 321-340.

Arintero JG. OP. — La verdadera Mística tradicional. — Salamanca, Fides, 12°, 512 p.

Menéndez-Reigada J. OP. — La contemplación adquirida y la Escuela pseudoteresiana. Contestación a la *Carta abierta* del P. Juan Vicente CD. Salamanque, édit. *Fides*, 12°, 51 p.

A. de Dios. — Del deseo de la contemplación celestial. — *Vida Sobren.*, 10, 90-93.

Eugenio de San José CD. — Característica del estado místico. — *Mensajero de Santa Teresa*, 3, 162-169.

Evaristo de la V. del Carmen CD. — De re domestica (suite). — *Monte Carmelo*, 26, 371-378, 419-423.

Claudio de Jesus Crucificado CD. — Verdadera doctrina de N. V. P. Tomas de Jesus sobre la contemplación adquirida. — *Mensaj. de S. Teresa*, 3, 172-177, 219-224, 254-258.

Chatel F. — La contemplation est-elle nécessaire pour parvenir à la perfection? Arras, Brunet, 8°, 40 p., 2 fr.

V. — MOYENS DE SANCTIFICATION. — DÉVOTIONS

Hosten E. — De oratione in genere. — *Collationes Brugenses*, 25, 25, 287-296.

Plus R. — Comment toujours prier (suite). — *Messager du Cœur de Jésus*, oct., 544-554.

En brochure sous le même titre, à l'Apostolat de la Prière, 2 fr.

Staudinger J. — Das Gebetsleben und seine apost. Einstellung im Geiste des hl. Ignatius. Innsbruck, Marian. Verlag, 8°, 67 p.

L'oraison Dominicale. — *Ami du Clergé*, 6 août, 497-507.

Se termine par une riche bibliographie, p, 506-507.

Lopez de Sta Anna A. SJ. — El uso de la Historia y Arqueología bíblicas en las meditaciones de los Ejercicios según la mente de San Ignacio. — *Manresa*, I, 107-117.

Calveras J. SJ. — Tecnicismos explanados. — *Manresa*. 1, 118-128.

Lebeau P. SJ. — Les prêtres de l'Evangile. Méditations. — Paris, Desclée, 32°, 324 p.

Lebeau EM. SJ. — Les hommes de l'Evangile. Méditations. — Paris, Desclée, 32°, 394 p.

Joret FD. OP. — Par Jésus-Christ Notre Seigneur. — (Collection : *La Vie Spirituelle*). Paris, Desclée, 12°, VI-273 p., 7 fr. 50.

Gerland MJ. OP. — L'intercession des Saints. Paris, Téqui, 12°, 106 p.

VI. — ÉTATS DE VIE. — CATÉGORIES PARTICULIÈRES D'AMES

Holl K. — Die Geschichte des Worts *Beruf*. — *Sitzungsberichte der preuss. Akad. d. Wiss.* Offentl. Sitzung, 24 janvier 1924, p. XXIX-LVII.

Delbrel J. SJ. — Bibliographie de la vocation, du recrutement sacerdotal et de la formation du clergé. Toulouse, Apostolat de la Prière, 8°, VI-56 p., 4 fr.

Berlière U. OSB. — La vie d'un bon moine. — *Revue liturgique et monastique*, 9, 1924, 209-211.

Traduction de la pièce *Qualiter vivat bonus monachus*, texte latin du XIIIe s., provenant de Saint-Denis de Paris.

Aicardo IM. SJ. — Comentario a las Constituciones de la Compañia de Jesús. 4e vol. Madrid, Blass, 1924, 8°, XXIV-1160 p.

Salsmans J. SJ. — La direction spirituelle des jeunes gens. — *Nouv. rev. théol.*, 52, 413-420.

VII. — HISTOIRE.

1. — Textes.

S. Nil. — Traité de la prière, traduction par le P. Dom **J. Joliet**. — *Vie Spirituelle*, 12, 472-497.

Hugues de San Victor. — Dialogo de las arras del alma. Primer libro de mística en lengua castellana. — *Vida sobren.*, 10.

Texte édité par le P. **Getino** OP., d'après un ms. du XIVe s., de Santo-Domingo el Real.

Wilmart A. — L'oraison pastorale de l'abbé **Aelred**. — *Revue Bénédictine*, 37, 263-272.

Innocenzo III. — *De Contemptu mundi* volgarizzato da **G. Battelli**. — Florence, La Voce, 16°, 160 p.

Altaner B. — Die Briefe **Jordans von Sachsen**. Text und Untersuchungen. — Leipzig, Harrassowitz, 8°, XII-140 p.

Medici R. — Esercizi di santa **Gertrude**. — Praglia, 1924, 8°, XXXIII-220 p. (*Scritti monastici*, 3).

Delorme F. OM. — Elévations théologiques sur S. **François** « l'autre ange au signe du Dieu vivant. » (*Meditatio pauperis in solitudine*, mss. 422 et 439 de la Bibl. munic. d'Assise). — *Studi Francescani*, 1924, 233-261.

Petrarca Fr. — Il mio segreto. Versione di **L. Asioli** con uno studio di **O. Mengoli**. Milano, Hoepli, 32°, XXXIX-190 p.

Corin AL. — Sermons de **J. Tauler** et autres écrits mystiques. — Le Codex Vindobonensis 2744, édité pour la première fois. — Liège, Vaillant-Carmanne, 1924, 8°, XXXI-328 p.

Barbo L. — Metodo di pregare e di meditare. — Praglia, 1924, 8°, XI-107 p. (Coll. *Scritti monastici* n. 4).

Caelestinus a S. Joseph OC. — Voorzorgen tegen Wereld. — Duivel-Vleesch door Sint **Jan van het Kruis**. Gand, couvent des Carmes, 12°, 20 p.

Traduction en néerlandais des *Cautelas*.

Alzon E. d'. — Méditations inédites. — *Prêtre et Apôtre*, 231-236, 264-267.

Sorazu A., Conc. Fr. — Consideraciones sobre el Apocalipsis. — *Vida sobren.*, 10, 5-13. — Consideraciones sobre el Evangelio de San Juan. *Ibid.*, 145-152.

II. — Documents et Travaux

Bruppacher H. — Die Beurteilung der Armut in **A. Test.** Gotha, Perthes, 1924, 8°, XII-120 p.

Rohr I. — Das Gebet im Neuen Testament. — Münster, Aschendorff, 1924, 8°, 48 p.

Bardy G. — Les prières du **Nouveau Testament.** — *Revue apologétique*, 40, 279-296, 385-399.

Gaugler E. — Die Heiligung in der Ethik des Apostels **Paulus.** — *Intern. kirchl. Zeits.*, 33, 100-120.

Lebreton J. — Le conflit religieux au deuxième siècle. — *Revue apologétique*, 40, 257-278.

Lebreton J. — Le monde païen et la conquête chrétienne. — I. La philosophie religieuse du stoïcisme. — *Etudes*, 183, 641-660. — II. Les conférences religieuses des platoniciens, *ibid.*, 184, 147-165. — III. Le suprême effort de l'hellénisme. La philosophie religieuse de Plotin, *ibid.*, 427-448. — IV. La conquête chrétienne, la transformation morale, *ibid.*, 678-698.

Hannah JC. — Christian Monasticism. A Great Force in History. — New-York, Macmillan, 8°, 270 p.

Molitor R. OSB. — Von der Mönchsweihe in der lateinischen Kirche. — *Theologie und Glaube*, 16, 1924, 584-612.

Cheneau Paul. — Les saints d'Egypte. Lectures édifiantes, instructives, agréables. — Jérusalem, couvent des PP. Franciscains, 1923, 2 vol. 8°, 598-707 p.

Hilpisch St. OSB. — Die Quellen zur Charakterbild des hl. **Benedikt.** *Zeits. kath. Theologie*, 49, 358-386.

Baur B. OSB. — Christusfrömmigkeit in neuer und alter Zeit. Das Christusbild des hl. **Alfons von Liguori** und des hl. **Benedikt.** — *Bened. Monats.*, 7, 277-290.

Gougaud L. OSB. — Dévotions et pratiques ascétiques du **Moyen Age** (Collection *Pax*, XXI). Paris, Desclée-Lethielleux, 12, VII-237 p., 7 fr.

Kulesza E. — La doctrine mystique de **Richard de Saint-Victor** (Thèse de Fribourg). — Saint Maximin, la *Vie Spirituelle*, 12°, II-130 p.

Levasti A. — **Innocenzo III.** — *Bollettino filosofico*, 7, 13-17.

Sur ses œuvres ascétiques.

Longpré E. OM. — **Bartolomeo da Bologna.** — Un maestro francescano del Secolo XIII. — *Studi francescani*, 1923, 315-379.

Medici R. — Questioni critiche intorno a **S. Gertrude la Grande**. — *Riv. stor. bened.* 15, 1924, 256-263.

Reypens L. et I. van Mierlo SJ. —Een nieuwe schrijfster uit de eerste helft der dertiende eeuw. — *Dietsche Warande en Belfort*, 25, 352-367.

Attribution à la Bse **Beatrix de Tirlemont** (1268) du traité *De caritate Dei et de septem eius gradibus.*

Durrant CS. — A Link between **Flemish Mystics** and English Martyrs. New-York, Benziger, 8°, XVI-456 p.

Goldscheider L. — Die Sprüche des **Meister Eckhart**. — Vienne, Phaidon-Verlag, 1924, 4°, 40 p.

Thurles RH. — The lady **Julian**. A psychological study. — Londres, SPCK. 1924, 8°, 122 p.

Sur Julienne de Norwich.

Huyben J. OSB. — Les premiers documents historiques concernant **l'Imitation.** — *Vie Spirituelle*, 14, [214]-[228].

Lohr GM. — Die **Teutonia** im 15 Jahrhundert. Studien und Texte vornehmlich zur Geschichte ihrer Reform. — Leipzig, Harrassowitz, 1924, 8°, XII-190 p. (fasc. 19 des Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland).

Schnitzer J. — **Savonarola**. Ein Kulturbild aus der Zeit der Renaissance. Munich, Reinhardt, 1924, 8°, XII-1167 p.

Hoornaert R. — Sainte **Térèse** écrivain. Edition réduite. Paris, Desclée, 8°, 522 p.

Roure L. — S. **Jean de la Croix**. La thèse récente de M. **Jean Baruzi**. — *Etudes*, 184, 274-289, 409-426.

Florencio del Nino Jesus CD. — Un libro de **Juan Baruzi** sobre san **Juan de la Cruz**. — *Mensaj. de S. Teresa*, 3, 212-215.

Bell AFG. — **Luis de Leon**. A study of the Spanish Renaissance. — Oxford, Clarendon Press.

Abad CM. SJ. — Doctrina mística del V. P. **Luis de la Puente**. — *Estud. eccles.*, 4, 251-272.

Abad CM. SJ. — El V. P. **Luis de la Puente** y los Ejercicios de San Ignacio. — *Manresa*, 1, 236-247.

Serrano L. OSB. — Una estigmatizada cisterciense. Doña **Antonia Jacinta de Navarra**, abadesa de las Huelgas de Burgos [1602-1656]. — Burgos, 1924.

Lavocat HM. OP. — La mère Jeanne de Saint-Mathieu **Deleloë** (1604-1660). — *Vie Spirituelle*, 12, 423-455, 589-605.

D'après l'ouvrage de la collection *Pax*, XIX.

Élizalde SM. OP. — V. Madre **Maria de la Paz**, Dominica de Alcala de Henares, 1601-1673. — *Vida sobrenatural*, 10, 262-276.

Sparaccio D. conv. — Il cardinale **Lorenzo Brancati de Lauria**, minore conventuale. — *Miss. Francisc.*, 1924, 24, 64-101.

Van Biervliet CSSR. — La liturgie dans la piété **Alphonsienne**. — Esschen (Belgique). Librairie Saint-Alphonse, 8°, 39 p., 1 fr. 50.

H. de M. Immaculada. — La doctrina del V. **Baudouin.** — *Vida sobren.*, 10, 81-89.

Rinaldo M. de San Justo CD. — La Vida mística de **Sta Teresa del N. Jesus.** — *Monte Carmelo*, 26, 317-328.

S. A. P. S. — La sierva de Dios RM. **Catalina Aurelia** T. O. P. fundadora de las Adoratrices de la Preciosa Sangre (1833-1905). — *Vida sobren.*, 10, 52-65.

Delacroix H. — Remarques sur « Une grande mystique ». — *Journal de Psychologie*, 22, 545-584.

Lanversin F. de SJ. — Une Spiritualité d'apôtre. Le Père **Louis Lenoir.** — *Vie Spirituelle*, 14, 498-512.

Goyau G. — Orientations catholiques. — Paris, Perrin, 12°, 312 p.

Heinsius W. — Krisen katholischer Frömmigkeit und Konversionen zum **Protestantismus.** Berlin, Springer, 8°, 144 p.

Goad HE. — La filosofia mística di **Guglielmo Blake.** — *Bollettino filosofico*, 7, 1-5.

Jean Ch. F. — Le péché chez les **Babyloniens** et les **Assyriens.** — Piacenza, Coll. Alberoni, 8°, 178 p.

Castellani A. — Le fonti della mistica **Cinese.** — *Bollettino filosofico*, 7, 6-10.

ERRATA

P. 394, l. 10-11, lire : Le deuxième, du même jour des Rois, *Déclaration du démon*, etc. ; — p. 395, note 11, l. 5, lire : à la *première* édition du ch. 2.

TABLES DU TOME VI

1. — TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Gauderon J. — La royauté de l'amour de Dieu d'après saint Jean Eudes 217-226
Sinéty R. de. — La Direction des psychopathes 227-277, 337-366
Viller M. — Martyre et perfection 3-25
Viller M. — Le martyre et l'ascèse 105-142

NOTES ET DOCUMENTS

Cavallera F. — Livres d'autrefois : l'autobiographie du P. Surin 143-159, 389-411
Doncœur P. — L'édition critique du livre de Sainte Angèle de Foligno 289-306
Dudon P. — Livres d'autrefois : Le « livre de l'oraison mentale » du P. Melchior de Villanueva (1608) 51-59
Guibert J. de. — L'emploi de méthodes dans la vie spirituelle. — Comment se pose la question 159-179
Guibert J. de. — Le journal de retraite de Saint-Paul de la Croix 26-48
Guibert J. de. — La « méthode des trois puissances » et l'*Art de Contemplation* de Raymond Lull 367-378
Horn G. — Amour et extase d'après Denis l'aréopagite 278-289
Horn G. — L'amour divin. Note sur le mot *Eros* dans S. Grégoire de Nysse 378-389
Raitz von Frentz E. — Les œuvres ascétiques du Bienheureux Robert Bellarmin 60-70
X... — Le « Journal des retraites » du V. P. de la Colombière et l' « Introductio » du P. Le Gaudier 48-51

COMPTES RENDUS

Baruzi J. — Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique. — Aphorismes de Saint Jean de la Croix (**F. Cavallera**) 307-320
Bernhart J. — Die philosophische Mystik des Mittelalters (**E. Raitz von Frentz**) 74-80

Bousset W. — Apophthegmata (**F. Cavallera**)..... 80-83
Jean de la Croix (S). — Aphorismes, voir **Baruzi**.
Connaissance de Dieu, voir **Théodore de Saint-Joseph**.
Jean de la Croix (S). — El cantico espiritual, edicion y notas de M. Martinez Burgos (**F. Cavallera**)..... 307-320
Josephus a Spiritu Sancto. — Cursus Theologiae mystico-scholasticae. — Mystica Isagoge (**J. de Guibert**)..... 71-74
Keusch K. — Die Aszetik des hl. Alphons M. von Liguori (**J de Guibert**)..... 320-323
Peeters P. — Vers l'union divine par les Exercices de S. Ignace (**J. de Guibert**)..... 185-194
Pourrat P. — La spiritualité chrétienne. III. Les temps modernes (**J. de Guibert**)..... 412-417
Richstaetter K. — Die Herz-Jesu-Verehrung des deutschen Mittelalters. (**E. Raitz von Frentz**)..... 418-420
Richstaetter K. — Mystische Gebetsgnaden und Ignatianische Exerzitien (**J. de Guibert**) 185-194
Théodore de Saint-Joseph. — Connaissance de Dieu et union d'amour (**Gabriel de Sainte-Marie-Madeleine**).. 180-185

CHRONIQUE

Collections..... 326
Congrès, concours..... 84-86, 324-325
Eclaircissements 94-95
La question du pseudo-Macaire. 421-422
Les âmes victimes..... 425-427
Lettre de sainte Thérèse..... 327
Livres récents..... 86-93
Nécrologie 206-208
Problème bibliographique sur S. Jean de la Croix 327-328
Revues..... 93-94, 205-206, 325-326
Spiritualités diverses..... 195-205, 423-425, 427
Thèses..... 86, 326
BIBLIOGRAPHIE..... 96-104 ; 209-216 ; 329-336, 428-435

SUPPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE..... I-XVI

2. — TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Acta Sanctorum, 289.
Actes des martyrs, 18.
Adhortatio, 97.
Agités, 264.
Allemagne, dévotion au Cœur de Jésus, 418-420 ; 434.
Almanach catholique français, 91.
Alumbrados, 202, 317, 414, 415.
Ames victimes, 425-427.
Ami du clergé, 189, 191, 425, 426.
Amour et extase d'après le Ps. Denys, 278-289; voir charité, Dieu.
Ancien Testament, 214, 433, voir Juifs.
Anges, 285-286, 289.
Apocalypse, 7, 15, 16.
Apophtegmata Patrum, 80-83, 128-130.
Arianisme, 138.
Aridités de S. Paul de la Croix, 30-48.
Aristotélisme, 76.
Art de contemplation, 367-378, 423.
Articles d'Issy, 168.
Ascèse et martyre, 105-142; histoire, 209.
Ascétiques (Œuvres) du Bx. Bellarmin, 60-70.
Ascétisme, 97.
Assyriens, 435.
Authenticité des Œuvres de S. Jean de la Croix, 307-316.
Autobiographie du P. Surin, 153-159, 389-411.

Babyloniens, 435.
Baptême, 222-224.
Beghards, 415.
Bénédictins : Spiritualité, 101-103, 195-197, 214, 234, 416, 434.
Bibliographie sur les psychopathes, 230.
Blanquerna, 369-378, 423.
Bonner Zeitschrift für Theologie und Seelsorge, 93-94.

Cantique des cantiques, 418, 423-424.
Capucins, 102, 201-202, 335.
Caractère, 331.
Carmélitaine : Spiritualité, 180-185, 211, 322, 414, 430 ; voir S. Jean de la Croix, Sainte Thérèse, mystique, contemplation.
Catenae, 134.
Chair, 214.
Chanoines, 101.
Charité, 86, 98, 210, 217-226, 331.
Chasteté (éducation), 362-365.
Chinois, 435.
Chrétien intérieur (Le), 49.
Christ (Le) et les martyrs, 6-17 ; et la perfection, 109-111, 119-120, 212, 214, 333 ; dévotion, 99.
Cisterciens, 367, 434.
Clergé, 213.
Cœur de Jésus, 196-197, 212, 215, 224-226, 418-420.
Collections ascétiques, 326.
Communion, 89, 99, 333 ; de S. Paul de la Croix, 30-48.
Compagnie de Jésus, 103, 104 ; voir Exercices, Ignace, ignatien, vie spirituelle.
Conciles, 128.
Confessio, 128.
Confession, 97.
Confessores, 129.
Conformité à la volonté de Dieu, 210.
Congrès, 325-326.
Consolation, 332.
Constitutions de S. Ignace, 416.
Contemplation, d'après M. de Villanueva, 53-58 ; S. Ignace, 185-194 ; controverses, 86, 98-99, 180-185, 211-212, d'après R. Lull, 367-378 ; voir mystique.
Convegno mistico, 325.
Conversion, 331.
Crainte, 210.
Croix, 331.
Culte des Saints, 14-15.
Cyclothymie, 263-264.

De septem itineribus aeternitatis, 373.
De triplici via, 368.
Devotio moderna, 102.
Dévotion, 99-100, 210, 330.
Dieu, conformité à sa volonté, 210 ; crainte, 210, désir et vision, 211 ; amour, 217-226 ; S. Jean Eudes, 278-289 ; Ps. Denys, 331.
Direction, 97, 120, 331 ; des psychopathes, 226-277, 337-366, 429, 431.
Discretio, 429.

Docta ignorantia, 102.
Doctrina ad monachos, 132.
Dominicains : Spiritualité, 197-200, 434, 435.
Dons du Saint-Esprit, 94-95, 210.

Ecriture, 379.
Editions de S. Jean de la Croix, 328.
Education, 93-94, 100.
Enfance spirituelle, 429.
Enfants, 218, 334 ; communion, 333.
Enquête sur communion des enfants, 333.
Eros d'après Ps. Denys, 278-283 ; dans S. Grégoire de Nysse, 378-389.
Errata, 435.
Espagne, 99.
Esprit, 97.
Esprit-Saint, 333.
Eucharistie, 215, 305 ; voir Communion, messe.
Evangiles, 75, 82, 97, 101, 212, 330, 431.
Examen de conscience, 86, 331, 342-343, 357.
Exercices de saint Ignace, 49-52, 90, 98, 162, 164, 202-206, 212, 215, 258, 333 ; adaptation, 203-204 ; Sources : S. Vincent Ferrier, 199-200 ; contemplation, 185-194, 368, 377-378, 414, 416, 417, 429, 431, 434 ; d'après Surin, 392-394.
Exercitatorium de Cisneros, 90, 416.
Expérience religieuse et mystique, 209-210, 329-330.
Extase, 320, 322 ; d'après Ps. Denys, 283-289.

Fiançailles, 334.
Flamands, mystiques, 434.
Française : mystique, au XVIIe s., 216.
Franciscains : Spiritualité, 100-102, 200-202, 215, 335, 412-414, 423-425, 433. Voir S. François.
Franciscana, 201.
Frères de la vie commune, 415.
Frères du libre esprit, 415.

Gnose, 76.
Gnostique chrétien, 18-20.
Grâces extraordinaires ; S. Paul de la Croix, 30-48.

Hallucinations, 242-244.
Hellénisme, 433.
Hermetica, 334.
Humanisme chrétien, 429.
Humanité du Christ, 99.
Humilité, 210.
Hystérie, 247-253 ; 332, 348-351, 362.

Idées fixes, 255.
Ignatienne : Spiritualité, 202-206, 414, 416, 431 ; voir Exercices, Ignace de Loyola.
Imperfection, 210.
Impulsions, 255.
Imitation de J.-C., 415, 434.
Incarnation méditée, par Lull, 374-376.
Indifférence, 98, 210.
Interprétations rétrospectives, 332.
Introductio de Le Gaudier, 48-51.
Islam mystique, 336.

Jansénisme, 413, 414.
Jeunesse, 100, 431.
Joachimisme, 102.
Joseph (S.), 100, 102, 201, 205, 391, 396, 397, 408.
Journal de S. Paul de la Croix, 26-30, 30-48.
Journal du P. de la Colombière, 48-51.
Juifs : martyre, 4-5 ; mystique, 75.

Lais, frères, 334.
Larmes, 371-377.
Laudatio S. Theclae, 131.
Lettre autographe de Ste Thérèse, 327.
Lettres de S. Paul de la Croix, 26-30.
Lettre des Eglises de Lyon et de Vienne, 11-12, 106-107.
Libéralisme spirituel, 203.
Liturgie, 99, 163-164.
Livre de contemplation, 372.
Livre de l'ami et de l'aimé, 369-371, 423.
Livre de l'oraison mentale, de Melchior de Villanueva, 51-59.
Livre de Sainte Angèle de Foligno, 289-306.
Livres de l'année, 91.

Macchabées, 4-5.
Maîtrise de soi, 430.
Manies, 256-257.
Manresa, revue, 205-206.
Manuel d'Histoire de la littérature ascétique, 92.
Mariage chrétien, 85, 100, 213, 324-325, 334.
Martyr : discussions sur ce terme, 3, 97.
Marie, 99, 100, 199, 333, 334, 376-377, 408.

Martyre de S. Polycarpe, 10-11, 15, 17, 22.
Martyre et perfection, 3-25 ; et ascèse, 105-142 ; d'après l'Evangile, 6-7 ; S. Jean, 7 ; S. Paul, 7-8 ; S. Pierre, 8 ; les anciens écrivains ecclésiastiques, 8-25.
Massaliens, 335, 421-422.
Méditation, 333, 367-378.
Mensajero de Santa Teresa, 325-326.
Messe, 89.
Méthodes, 159-179, des trois puissances, 367-378, 415, 417.
Mischna, 4.
Modestie, 430.
Mois (Retraite du), 213.
Monachisme, 115-142, 213, 431, 433.
Monte Carmelo, 325.
Moralistes chrétiens, 91.
Mortification, 211, 331, 430.
Moyen-Age : mystique, 74-80, 321 ; visions, 99 ; chanoines, 101, dévotion au Sacré-Cœur, 418-420, 433.
Musulmane : mystique, 427.
Mystique, 96, 98-99, 101, 209-212, 329-330, 332 ; d'après Joseph du Saint-Esprit, 71-74 ; Bernhart, 74-80 ; Tanquerey, 86-87 ; pseudo-mystique, 102, 201-202, 209, 216 ; musulmane, 427 ; 428, 429, 430, 431 ; voir : contemplation.

Néoplatonisme, 75, 281.
Nerveux, 430.
Neurasthénie, 271-277, 332, 358-359, 363.
Névrose d'angoisse, 261-263.
Névroses, 211.
Nouveau Testament, 97, 212, 433.
Novices, 334.

Œuvres, 100.
Opus imperfectum, 132.
Oraison, 51-59, méthodiques, 415.
Ordres religieux, 91, 100, 103.

Passivitè, 196-168.
Pater, 212.
Pauvreté, 433.
Péché véniel, 210, 214, en général, 430, 435.
Pélagins, 202.
Pénitence, 89-90, 214.
Pères du désert, 91-92.
Perfection et martyre, 17-25, et vie chrétienne, 97, et sacerdoce, 333 ; 331, 429.
Persécutions, 21-23.
Phobies, 256-257, 357, 358.
Piété, 98.
Pithiatisme, 249.
Platonisme, 101.
Poésies spirituelles anglaises, 214.
Possessions, 366.
Présence : sentiment de, 332.
Présentisme, 98, 331.
Prêtre, 100, 333.
Prière, 212, 331. 332, 333, 431, 432, 433.
Prophylaxie mentale, 360-366.
Protestantisme, 210, 435.
Prudence, 429.
Pseudo-mystique, 366.
Psychanalyse, 331-332 ; voir Freud.
Psychasthénies, 253-271, 351-358, 363.
Psychologie, 97, 331-332.
Psychonévroses, 246-277.
Psychopathes, 227-277, 337-366, 429.
Psychoses, 233-246, 347, 348.
Psychothérapie, 337-366.
Puissances (méthode des trois), 367-378 417.

Quiétisme, 72-74, 168, 211, 418.

Raptus, 76.
Ratio, 97.
Reclus, 102.
Recrutement sacerdotal : congrès, 324.
Religieux, 100, 334.
Renoncement, 331.
Réparation, 331.
Retraites, 99, 197-198, 210, 212, 233.
Revues, 325-326.

Sacrifice, 425-427
Saints, interceseion, 431.
Scala Claustralium, 377.
Scholia, 133.
Scrupules, 257-260, 354-357.
Seele, revue, 93.
Semaine ascétique de Valladolid, 84-85, 96.
Séminaristes, 100, 213, 228.
Solitaire (Le), 406-410.
Soufis, 371.
Souffrance d'après l'Evangile, 6-7, 211.
Speculum Ecclesiae, 367, 368.
Speculum religiosorum, 368.
Spirituels, 423-424.
Stigmatisation, 212.
Stimulus amoris, 202.
Stoïcisme, 5, 75.

Suggestion, 338-339.

Talmud, 5.
Teleiosis, 19-20.
Tempéraments, 98, 331.
Ténèbre divine, 286-287.
Tentations, 98.
Textes, 100-101, 213-214, 334.
Theologia germanica, 202.
Tics moteurs, 260-261.
Tiers-Ordre franciscain, 335.
Tractatus Origenis, 131, 137.
Trois récompenses (*Les*), traité, 132.

Vertus, 98, 210.
Victimes, 425-427.
Victorins, 52.
Vie chrétienne et perfection, 136-142.
Vie de Ste Synclétique, 126, 133, 140.
Vie spirituelle, 86, 94-95.
Vieillesse, 100.
Virginité, 108-142.
Visions, 99, 332.
Vitae Patrum, 126.
Vitis mystica, 142, 368.
Vocation, 100, 434.
Vœu, 100, de victime, 426.

3. — TABLE DES NOMS DE PERSONNES

A. de Dios, 430.
Abad, 85, 434.
Abenarabi, 427.
Abrahams, 101.
Acquaviva Cl., 52, 60, 70.
Adamo, 295, 303.
Adloff, 97.
Aelred, 432.
Agnel (d'), 100.
Agnès de Bohême, 102.
Agnès de Langeac, 103, 216.
Aicardo, 431.
Ailleaume, 103.
Alain de la Roche, 215.
Alarcon L. de, 215.
Albert de Luynes, 357.
Albert le Grand, 76.
Alcantara (Pierre d'), 53.
Alcover, 369.
Alès (d'), 12, 15, 18, 22, 97.
Alet, 204.
Alfonso, 208.
Allendy, 269.
Allevi, 330.
Allison Peers, 423.
Alphonse de Liguori (S.), 26, 84, 216, 320-323, 433, 435.
Altaner, 432.
Alvarez (Barth.), 58, 59.
Alzon (d'), 101, 214, 334, 432.
Ambroise (S.), 23.
Ambroise d'Alexandrie, 21.
Ambrosiaster, 13.
Amédée de la M. du Bon Pasteur, 26.
Amoun, 133.
Anastase de Saint-Paul, 71-74.
André (M.), 370.
Andrès de Jésus-Marie, 327.
Ange Clareno, 423.
Ange de Savone, 423.
Angèle de Foligno (Ste), 102, 289-306.
Anna von Preussen, 336.
Anne de Jésus, 308-311.
Anselme (S.), 76, 334.
Anselme de Laon, 136.
Antoine le Grand (S.), 116, 118-119, 123, 128.
Antoine Melissa, 118.
Antolinez, 308, 315.
Antonia de San Juan, 215.
Apicus, 296.
Apronianus, 141.
Arabales, 99.
Arintero, 73, 98-100, 216, 325, 335-336, 430.
Aristote, 74, 79.
Arnaldus, 297.
Arnore, 388.
Aron, 213.
Arrighini, 99.
Asin Palacios, 427.
Asioli, 432.
Astère d'Amasée, 137.
Athanase (S.), 80, 106, 118, 119, 123, 124, 132, 133.
Attignano, 295.
Aubin, 405, 409.
Augustin (S.), 13, 15, 16, 23, 76, 91, 111, 113, 132, 133, 281, 317, 335, 365, 368, 388.
Avila (Bx Jean), 84.

Babinski, 248.
Bacon (Roger), 77, 102.
Baden, 11.
Bainvel, 88, 187.
Baker, 416.
Balboa, 92, 93.
Ballet, 347.
Barailler, 334.
Barbo, 432.
Bardenhewer, 421.
Bardy, 433.
Barrès, 320.
Barrett, 332.
Barthélémy de Bologne, 433.
Barthélémy de Saluces, 414.
Baruzi, 86, 307-320, 325, 328, 335, 434.
Basile (S.), 23, 80, 91, 116, 120-127, 136-141.
Basile d'Ancyre, 122.
Batelli, 432.
Baudelaire, 255.
Baudin, 91.
Baudot, 91.
Baudouin, 103, 435.
Baur, 433.
Bazelaire (L. de), 97.
Beard, 272.
Beatrix de Tirlemont, 437.

Beaufort (de), 395.
Bède, 135.
Bell, 434.
Bellarmin (Bx), 60-70, 103, 204.
Bellintani, 202, 423-424.
Belmon, 428.
Benoît (S.), 101, 102, 186, 193, 433.
Bergson, 231.
Berlière, 116, 431.
Berlioz, 255.
Bernard (S.), 52, 54, 76, 98, 101, 127, 141, 142, 195-196, 368, 418.
Bernard de Quintavalle, 217.
Bernardin d'Asti, 423.
Bernardin de Colpetrazzo, 423-424.
Bernardin de Sienne (S.), 215.
Bernareggi, 215.
Bernhart, 74-80.
Bernheim, 248.
Bérulle, 411, 413, 414.
Bizanchi, 325.
Bizzarri, 325.
Blanche, 99.
Blandine (Ste), 17.
Bleke, 435.
Bloch, 99.
Blondel, 331.
Blosius, 202.
Blouet, 213, 331.
Blum (L.), 5.
Boccolini, 290.
Boeckeler, 214.
Boelime (J.), 102, 335,
Boinet, 403.
Boeminghaus, 212.
Boissieu (A. de), 210.
Bollandus, 293.
Bonaventure (Pseudo), 102, 205.
Bonaventure (S.), 52, 76, 200, 368, 369, 424.
Bondatti, 102.
Bopp, 336.
Borne (van den), 33[illegible].
Bornkamm, 102, 335.
Bossuet, 16, 92, 204, 357, 388, 389.
Boudon, 145, 407.
Boulay, 335.
Bourdaloue, 204.
Bourgoing, 417.
Bousset, 80-83, 421.
Bozenhart, 135.
Brancati de Lauria, 435.
Bréhier, 101.
Bremond, 92, 103, 208, 229, 336.
Brentano, 94.
Brettle, 198-200.
Breton V., 429.
Brewer, 114.
Briggs, 206.
Broglie (abbé de), 244.
Broglie (G. de), 99, 211.
Brou (Alex.), 203, 204.
Bruehl, 332.
Bruno d'Asti, 136.
Bruno de Wurzbourg, 134.
Bruppacher, 433.
Bruyère (Mme), 336, 435.
Buelens, 100.
Butler, 334.
Byrne, 97.

Cabasilas (Nic.), 24, 281.
Cabassut, 212.
Cabot, 331.
Cabrol, 212.
Caelestinus à S. Joseph, 432.
Caelestius, 422.
Caffarini, 198.
Calatayud, 72.
Callaey, 335, 423.
Calmet, 64.
Calveras, 205, 431.
Calvet, 92.
Capgras, 242.
Capizucchi, 73.
Cardauns, 94.
Carro, 210.
Carton, 102.
Casanovas, 205.
Cassien, 119, 120, 123, 125, 126, 128.
Castel, 334.
Castellani, 435.
Castillon, 98.
Catalina Aurelia, 435.
Catherine de Gênes (Ste), 102, 207, 208, 415.
Catherine de Sienne (Ste), 198.
Cathrein, 97.
Causocalybite, 421.
Cavalchini, 61.
Cavallera, 80-83, 91-93, 122, 143-159, 177, 193, 195-206, 307-320, 389-411, 427.
Cecotti, 212.
Ceillier, 422.
Célestin V., 370.
Césaire (S.), 111, 141.
Champault, 332.
Charcot (Dr.), 247, 248, 349.
Charles Borromée (S.), 64.
Charles-Marie du S.-C., 328.
Chatel, 430.
Chateaubriand, 212.
Cheneau, 433.
Chevalier (J.), 91.
Chevallier (Dom), 308-315, 325, 335.
Chopin, 255.
Cia y Alvarez, 97.
Ciaia (A. della), 65.
Cisneros, 90, 166, 416, 417.
Claire (Ste), 102.
Clara de la Cruz, 311.
Claude, 230.
Claudio de Jesus crucificado, 98, 211, 332, 430.
Clément (S.), 8.
Clément V, 291.
Clément VIII, 65,
Clément XI, 66.
Clément d'Alexandrie, 18-22, 76, 83, 105, 106, 108, 113, 281.
Codina (A.), 205.
Cody, 334.
Cohon, 403.
Colomban de Gênes, 29.
Colonna (J.), 303.
Commodien, 114, 115.
Comte (Ch.), 104.
Constantin, 23.
Cornelius a Lapidé, 131.
Corin, 432.
Cornely, 64.
Corssen, 4.
Coster, 61.
Cotelier, 81.
Couderc, 61, 70.
Courbon, 332.
Crampon, 280.
Cristiani, 204-205.

Cristofano, 198.
Crithius, 61.
Curtius, 216.
Cyprien (S.), 5, 13-15, 18, 21, 22, 105, 106, 111-113, 129, 131, 140, 141.
Cyrille de Jérusalem (S.), 137.
Czernin (W. von), 98.

Damaye, 360.
Dampierre (M. de), 200.
Danei (J. B.), 28, 30, 42.
Dante, 77.
David, 368.
Debout, 330.
Deforis, 388.
Déjerine, 272, 339, 350.
Delacroix, 435.
Delattre, 212.
Delbrel, 324, 431.
Delehaye, 14, 15, 129.
Deleloë, 101, 116, 197, 434.
Delorme, 432.
Delplanque, 92.
Denifle, 126.
Denys d'Alexandrie (S.), 15, 113, 116.
Denys (Pseudo), 75, 76, 278-289, 378, 379, 382, 383, 385.
Deschamps, 272, 343.
Deyrieux, 212.
Diadochus, 128, 130, 131, 140, 422.
Diane d'Andalo, 213.
Dinnis, 215.
Dioclétien, 13.
Doamlup, 395.
Doellinger, 61.
Doergens, 5.
Dominique de la Sainte Trinité, 73, 211.
Dominique de Sainte Catherine, 407.
Doncœur, 100, 289-306.
Dorothée (S.), 123.
Drinkwelder, 90.
Dubois (card.), 324.
Dubois (Dr.), 272, 338, 359, 360.
Duchesne, 128.
Dudon, 51-59, 73, 84-85, 96.
Du Gast, 409.
Duhr, 334.
Dulman, 61.
Dumas, 267.
Durrant, 434.
Dusault, 154.
Duynius (C.), 293.

Eaton, 428.
Eberharter, 214.
Eberschweiler, 104.
Ebertin, 102.
Ebner, 100, 334.
Eckhart, 77, 213, 335, 434.
Edmond (S.) de Cantorbéry, 367-368.
Elizalde, 435.
Emmerich (Cath.), 94, 216.
Engert, 210.
Ephrem (S.), 23, 139.
Epictète, 5
Epiphane, 133.
Ernst, 12.
Esparza, 73.
Espiney (d'), 100.
Esquirol, 229.
Etchegoyen, 103, 215, 369, 370, 371, 388.
Eucher, 135.
Eugène de Laodicée, 137.
Eugenio de San José, 96, 329, 430.
Euripide, 279.
Eusèbe l'historien, 7, 11, 13, 14, 15, 17, 20, 107, 111, 113, 116.
Eustochium, 129.
Evagrius de Pont, 81-83, 123, 422.
Evans (B.), 14, 213.
Evaristo de la Virgen del Carmen, 99, 212, 430.
Eymieu, 354.

Farina, 98, 210.
Fénelon, 92, 169.
Fernet, 350.
Ferré, 102, 289, 290, 291, 295.
Festenberg-Packish, 334.
Feuillet, 333.
Feuling, 211, 429.
Fisher, 330.
Flamérion, 204.
Fleury (de), 272.
Flexner, 363.
Florencio del Nino Jesus, 310, 335, 434.
Florès (Ildephonse de), 3.
Foch, 331.
Foliari, 68, 358.
Fonsegrive, 369.
Forel, 211.
Fortunatien, 135.
François d'Assise (S.), 63, 186, 217, 291, 412, 413, 414, 418, 432.
François de Sales (S.), 34, 67, 86, 92, 101, 204, 279, 394, 413, 414, 424.
Frédégand, 423-424.
Freud, 261, 265, 267-270. 331-332.
Frossard, 335.
Fuligatti, 65, 67.

G. Ch., 100, 213.
Gabriel de S.-M. Madeleine, 180-185, 211.
Gabrielle de l'Incarnation, 396.
Galmes, 369.
Galtier, 14, 89-90.
Ganay (de), 216.
Gandasegui, 84.
Gardeil, 430.
Garnier (A.), 89.
Garrigou-Lagrange, 94-95, 96, 210-211, 329, 331, 428, 429, 430.
Gascon, 85.
Gass, 3, 116, 117, 118, 121, 130.
Gattinara (de), 27, 29, 30, 48.
Gauderon, 217-226, 333.
Gaugler, 433.
Geerts, 96, 209, 330.
Geffcken, 4, 5, 6.
Gehuchten (van), 233.
Gellé, 89, 428.
Gerardo de S. Juan de la Cruz, 180, 307-316, 327, 328, 414.
Gérest, 86, 428.
Gerland, 431.
Géron, 212.
Gerson, 214.
Gertrude (Ste), 334, 432, 434.
Gilbert de Tournai, 200-201.
Giloteaux, 426-427.

Gilson, 91, 215, 319.
Giuliotti, 213.
Glogger, 331.
Glycas (M.), 126-127.
Godinez, 72.
Goard, 435.
Goldscheider, 434.
Goguel, 97.
Gontier, 336.
Gonzalez, 331, 429.
Gorce, 198.
Gouffart, 196.
Gougaud, 433.
Gounod, 255.
Goutay, 216.
Goyau, 435.
Grabmann, 326.
Grabon, 415.
Grandier, 398.
Grandmaison (L. de), 206-208, 336.
Grégoire le Grand (S.), 113, 135, 136, 141, 173, 211, 258.
Grégoire VII (S.), 178.
Grégoire XIII, 59.
Grégoire de Nazianze (S.), 21-22, 116, 128, 139.
Grégoire de Nysse (S.), 121, 128, 137, 138, 378-389.
Grégoire le Thaumaturge (S.), 137.
Grenade (L. de), 53, 166, 202.
Grimbert, 429.
Grimminck, 326.
Grivaux, 407.
Grolleau, 334.
Groote (G.), 101.
Grou, 204, 409.
Guéneau de Mussy, 350.
Guibert (J. de), 26-48, 86-90, 159-179, 185-194, 195-196, 201-202, 205-206, 320-323, 412-417, 423-427.
Guigues II, 54, 166, 377.
Guilloreau, 167.
Guillaume de Volpiano, 195.
Guzman (L. de), 52, 59.

H. de M., 435.
Haeberlin, 331.
Haeften, 416.
Haggeney, 333.
Hallfell, 210.
Hamon (A.), 330.
Hamon (de Port-Royal), 103.
Hardman, 97.
Harent, 211.
Harlay (Fr. de), 66.
Hannah, 433.
Harnack, 81, 281.
Harper, 430.
Harphius, 202, 424.
Harrasser, 212, 333.
Hartel, 140.
Hartenberg, 251, 261, 262, 272
Hartmann, 334.
Havard de la Montagne (Mme), 198.
Hayneufve, 204.
Hégésippe 11.
Heiler, 208, 210.
Heinrici, 133.
Heinsius, 425.
Hello, 289.
Héris, 96.
Herman (E.), 330.
Hermann, 81.
Hermann (J.-B.), 204.
Hermann (Joseph), 420
Hermas, 16.
Hérode, 11.
Herr, 216, 329,
Hertling (L. de), 209,
Hesnard, 241, 253, 254, 276.
Hésychius.
Heurtebize, 197,
Hiérothée, 283, 286, 288.
Hilarion.
Hildebrand, 102, 423.
Hildegarde (M. Ste), 214.
Hilpisch, 433.
Hitchcock, 279.
Hocedez, 215, 430.
Hock, 99, 326.
Holl, 4, 5, 14, 124, 137, 431.
Honoré de Sainte-Marie, 72.
Hoornaert (H.), 414.
Hoornaert (R.), 103, 215, 434.
Hoss, 205.
Horn (G.), 278-289, 378-389.
Hosten, 210, 332, 431.
Houtepen, 211, 330, 429.
Houtin, 332, 336.
Houx (Me du), 151.
Hovyn de Tranchère, 390
Hudson, 330
Huempfner, 94.
Hugel (Fr.), 102, 206-208.
Hugon, 96, 213.
Hugues de Saint-Victor, 76, 432.
Hulin, 335,
Humbert de Romans, 368.
Hurter (H.), 333.
Husner, 97.
Huyben, 208, 428, 434.
Hyma, 101, 102.

Ignace d'Antioche (S.), 8-10, 14, 17, 280.
Ignace de Loyola, 51, 69, 162, 164, 185-194, 199-200, 202-203, 215, 258, 320, 322, 333, 334, 342, 368, 377, 378, 412, 413, 415, 416, 417, 431.
Ignace-Joseph de Jésus-Marie, 221.
Imle, 213.
Innocent III, 432-433.
Irénée (S.), 97.
Isabella (Dona), 186.
Isaï, 129.
Isabelle, sœur de S. Louis, 200.
Isabelle de l'Incarnation, 311.
Isidore de Péluse, 133, 141, 387.

Jacques de Molfetta, 423.
Janet (Pierre), 227, 231, 249, 253, 260, 265-267, 344, 345, 346.
Jansen, 216, 321.
Janvier, 97.
Jean, 435.
Jean (S.), apôtre, 7, 75-76, 217, 279, 336, 418.
Jean-Baptiste de S. Michel Archange, 42.
Jean Chrysostome (S.), 91, 101, 111, 123, 129, 137, 138, 139, 141.
Jean Climaque (S.), 140.
Jean Damascène (S.), 421-422.
Jean d'Antioche, 127.

Jean de Fano, 423, 424.
Jean de Jésus-Marie, 99.
Jean de la Croix (S.), 74, 180-185, 211, 215, 307-320, 322, 327, 335, 414, 415, 432, 434.
Jean de Saint-Samson, 216, 335.
Jean des Anges, 414.
Jean Eudes (S.), 91, 217-226, 333, 335.
Jean-François Régis (S.), 205.
Jean l'Homme de Dieu, 195-196.
Jeanne des Anges, 144, 151, 154, 158, 159, 389-399, 402, 403, 407, 409, 410, 411.
Jeningen, 205.
Jérôme (S.), 91, 111, 113, 116, 117, 120, 123, 125, 127, 128, 129, 130, 132, 133, 134, 135, 136, 139, 140.
Jérôme de la Mère de Dieu, 216, 335.
Jérôme de Sorbo, 202.
Jérôme de Pistoie, 423.
Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, 211.
Jeuné, 103.
Joliet, 432.
Joret, 212, 431.
Joseph (Père), 414.
Joseph de Fermo, 423.
Joseph de Jésus Marie, 73, 180.
Joseph du Saint-Esprit, 71-74.
Joseph du Saint-Sacrement, 180, 184.
Josèphe, 5.
Jourdain de Saxe, 213, 432.
Jousse, 231.
Juan de los Angeles, 215.
Jules d'Albi, 215.
Julien l'Apostat, 128, 138.
Julienne de Norwich, 434.
Justin (S.), 124.
Justinien, 121, 126.

K. R. L., 331.
Kattenbusch, 1, 15.
Kegel, 102.
Keim, 210.
Kempf, 205.
Kériolet, 398, 407.
Keusch, 216, 320-323.
Kirch, 129.
Kleutgen, 287.
Klostermann, 23.
Kneller, 215, 333.
Konermann, 333.
Krueger (G.), 4, 11, 81.
Kruitwagen, 102.
Kulemann, 101.
Kulesza, 433.
Kurz, 98, 334.

L. P., 429.
Labriolle (de), 91.
La Colombière (Cl. de), 48-51.
Lactance (Père), 403.
Lafforgue, 269.
Lajeunie, 216.
Lallemant (L.), 414.
Lambert, 407.
Lamey, 216.
Laminit, 335.
Lampen, 102.
Lancicius, 68.
Lang (H.), 101.
Lanier, 333.
Lansperge, 202.
Lanversin, 435.
La Puente, 58, 59, 84-85, 96, 103, 215, 434.
Laredo (Bernardin de), 201, 414.
La Reguera, 72.
Lavocat, 434.
La Taille (de), 427.
Laumonier, 429.
Lavaud, 96.
Le Bachelet, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 70, 103.
Lebeau, 431.
Le Blant, 106.
Lebreton, 433.
Le Charpentier, 103.
Lecina, 58.
Leclercq, 137.
Ledos, 204.
Lefort, 82, 101.
Le Gaudier, 48-51.
Legendre, 215.
Le Gendre, 361.
Legrand, 91, 210.
Lemonnyer, 99, 212.
Lenau, 255.
Lenoir, 435.
Le Sage, 406.
Léon (S.), 23-24.
Léon XIII, 160.
Léonardon, 213.
Léonie (Sr), 334.
Lethbert, 141.
Leuba, 96, 329, 388.
Le Valois, 204.
Levasti, 433.
Lhomeyer, 101.
Linneweber, 335.
Lippert, 88, 330.
Lohr, 434.
Loarte, 202.
Lombroso, 245.
Longpré, 92, 200-201, 369, 433.
Loos, 212.
Lopez de S. Anna, 431.
Louis de Blois, 416.
Louis de Grenade, 415, 417.
Louis-Thérèse, 27.
Lozano Sabino, 213.
Luc (S.), 333.
Luce (Ch.), 104.
Ludolphe le Chartreux, 199, 200.
Lugo (H. de), 208.
Luis de Leon, 434.
Lull, 77, 213, 367-378, 423.
Luther, 126, 335.

Mac Cann, 214.
Mac Kinney, 101.
Macaire, 129, 407.
Macaire (Ps.), 122, 133, 335, 382, 387, 421-422.
Macrine (Ste), 137.
Mager, 100, 103, 186.
Mahoney, 333.
Mai, 133.
Maillard, 328.
Malebranche, 92.
Mandich, 100.
Manto, 350.
Manzoni, 92, 103.
Marabotto, 207.
Marasco, 99.
Marc (S.), 82.
Marc-Aurèle, 124.
March, 103.

Marguerite de Cortone (Ste), 301.
Marguerite-Marie (Ste), 196, 420.
Maria de la Paz, 434.
Mariano da Rocca Casale, 63.
Marie, compagne de Ste Angèle, 305.
Marie-Baptiste, 327.
Marie-Madeleine de Pazzi (Ste), 417.
Marie - Madeleine - Françoise (S.), 405.
Marie-Claire de Jésus, 215.
Marie-Joseph du S.-C., 211.
Marie - Madeleine Postel (Ste), 91.
Martène, 195, 197.
Martin (Cl.), 197.
Martin (S.), 120.
Martinez (F.), 116, 117.
Martinez (G.), 215.
Martinez M. Burgos, 307-316.
Martinien (S.), 407.
Masure, 429.
Mattiesen, 330.
Mauburnus, 378.
Maupassant (G. de), 255.
Maxime (S.), 24, 142.
Meadows, 209.
Mechtilde (Ste), 334.
Mehlis, 214.
Meige, 260.
Medici, 432, 434.
Ménager, 211.
Menendez Pelayo, 84.
Menendez Reigada, 430.
Mercier (Card.), 204.
Mermillod (Card.), 104.
Meschler, 85, 333, 336.
Mesmer, 249.
Méthode (S.), 113, 114, 281.
Meyer (F.), 333.
Meyer (P.), 216.
Meynard, 88, 428.
Michalik, 100.
Michel (L.), 92, 146, 147, 186, 405.
Michel - Ange (Sarraute), 100, 102, 103, 201, 214, 215.
Michelet, 92.
Mierlo I. van, 434.
Miert L van, 61.
Millon, 99.
Millot, 89.
Milovan, 97.
Mioc, 215.
Misserey, 100
Mitchell, 349.
Moïse, 382-383.
Molinos, 73, 74, 211, 216.
Molitor, 433.
Moll, 364.
Mollières, 103.
Monasterio, 215.
Mondadon (L. de), 91
Monet, 103.
Monier-Vinard, 333.
Monnayeur, 214.
Montalembert, 117, 130.
More (Th.), 215.
Morin (G.), 113, 120, 123, 125, 129.
Moroncini, 103.
Muencker, 94.
Mulard, 211.
Mullic, 331.
Murro (J. de), 305.
Musset (A. de), 255.

Nachbaur, 205.
Nadal (J), 103.
Nagore, 212.
Navarra (Jacinta de), 103, 434.
Nebridius, 135.
Néophyte, 421-422.
Nerval (G. de), 255.
Newman, 335.
Nicétas de Serres, 133.
Nicolas de Cusa, 76, 77-78, 102, 215.
Nicole, 92.
Nietzsche, 255.
Nil, 111, 123-127, 140, 432.
Nivard. 331.
Noble. 429.
Nonell, 203.
Novatien, 112.

Œdipe, 268.
Oehl W. v., 100, 334.
Olgiati, 216.
Oloriz, 212.
Origène, 5, 12, 13, 14, 15, 20, 21, 22, 23, 76, 83, 108-111, 112, 113. 114, 121, 122, 131, 281, 378-379, 385-386.
Orsisius, 125.
Ortroy (van), 68.
Osende, 98.
Ossuna (Fr. d'), 101, 201, 214, 334, 414.
Otto, 101.
Ottolini, 217.

Pacôme (S.), 82, 101, 119, 125, 126.
Pamphile (S.), 15.
Paparonus, 295.
Parra, 212.
Pascal, 91.
Paschase Radbert, 135.
Passavanti (G.), 213.
Pissionei, 66.
Paul (S.), 7, 8, 68. 75, 97, 99. 214, 217, 279, 281, 276, 386, 433.
Paul III, 164.
Paul V, 64, 65.
Paul (S.), ermite, 116, 117.
Paul (S.), de la Croix, 26-48, 216.
Paul (Père), 210.
Paula (Ste), 129.
Paulhan, 98, 331.
Paulin (S.) de Nole, 120, 133, 139.
Peers, 213.
Peeters (L.), 185-194.
Peeters (P.), 81.
Pélage, 422.
Pelster, 326.
Pérault (G), 368.
Pérez (N.), 85, 103, 214.
Pérez de Gamarra, 84.
Pérez Goyena, 330.
Perpétue (Ste), 15.
Perrigny, 86.
Persyn. 326.
Peterson, 96, 329.
Petitdier, 422.
Pétrarque, 432.
Petrucci, 73, 74.
Peyroux, 101.
Pfeiffer, 213.
Philéas de Thmuis, 13.
Philon de Carpasie, 127.
Picard (G.), 430.
Pie V (S.), 59, 66.
Pie XI, 164.
Pierre (S.), 7, 8, 12.
Pierre (S.) Canisius, 204, 205, 335.

Pierre (S.) Claver, 204.
Pierre (S.) d'Alcantara, 102, 103.
Pierre (S.) Damien, 178
Pierre de Laodicée, 134.
Pinard (Dr), 235.
Pindare, 279.
Pinel, 229.
Pini, 97.
Pius, 216.
Platon, 75, 77, 79, 278, 279, 379, 380.
Plessis (du), 216.
Plotin, 76, 101, 214, 388.
Plus, 332, 336, 431.
Poé (E.), 255.
Poemen, 82.
Poirier (H.), 132.
Polycarpe (S.), 10, 11, 18.
Ponson, 151.
Pons (J.), 51.
Portaluppi, 216.
Portel, 354.
Potel, 330.
Poucel, 98.
Poulain, 88, 186, 187, 329.
Pourrat, 335, 369, 412-417.
Prat, 280.
Prims, 102.
Probst, 369, 370.
Proclus, 76.
Protoctète, 21.
Prudence, 132.
Przywara, 98.
Puig (J.), 370.
Pummerer, 186.

Rackl, 5.
Radewijns, 368.
Rainaldo (M.), 429.
Raitz von Frentz, 60-70, 74-80, 88, 90-91, 93-94, 330, 418-420.
Ranft, 215.
Raymond (B.) de Capoue, 199.
Realino (B.) Bernardin, 68.
Reginato, 99.
Reigada, 211.
Reinhardt, 330.
Reitzenstein, 4, 5, 6, 11, 14, 107, 127, 130, 131, 132, 136, 421-422.
Renan, 5, 16, 106, 117, 124.
Renaudin, 101.
Ressès, 395.
Retté, 89.
Reypens, 434.
Rhaban Maur, 135.
Richard de Saint-Victor, 53, 54, 57, 76, 200, 368, 433.
Richen, 94.
Richet, 430.
Richstaetter, 90-91, 98, 185-194, 418-420.
Riddle, 99.
Rieder, 334.
Rinaldo, 435.
Ritschl, 329, 429.
Rivière (J.), 91.
Rocca (Fr.), 61.
Rodolphe de Biberach, 373.
Rodriguez (A.), 59, 317.
Rogues de Fursac, 239, 349, 364.
Rohr, 433.
Roland-Gosselin, 335.
Romanos, 14.
Romeis, 336.
Roth, 335.
Rothenhausler, 126, 127.
Roure, 434.
Rousseau (F.), 90.
Rousseau (J.-J.), 255.
Rufin, 127, 141, 379.
Ruinart, 13.
Ruysbroeck, 202.
Ryck, 61.

S. A. P. S., 435.
Sadhu Sungar Singh, 104, 210.
Saint-Jure, 414.
Salsmans, 431.
Salvador de la Cruz, 309.
Sardi, 27.
Sarraute, voir : Michel-Ange.
Saudreau, 98, 329.
Sauton, 336.
Sauvé, 336.
Savonarola, 434.
Sawicki, 210.
Schanz, 140.
Schauff, 214.
Scheid, 336.
Schlatter, 4, 5, 7.
Schleussner, 428.
Schlichtner, 90.
Schneider, 90-91.
Schmitt (O.), 213.
Schmitz, 214.
Schnitzer, 434.
Schram, 72.
Schrywers, 98, 333.
Schuman, 255.
Schwer, 93.
Scot (Duns), 92.
Scot Eriugène, 76.
Scott (W.), 334.
Sédir, 97.
Séglas, 243.
Segneri, 73, 74.
Sempé, 334.
Senault, 142.
Sénèque, 97.
Sérieux, 242.
Serrano, 103, 214, 436.
Seton, 102.
Sibour, 244.
Sierp, 104, 333.
Silverio de Santa Teresa, 327.
Silvio de Saint-Bernard, 26.
Siméon le Jeune, 127.
Simon de Cortone, 198.
Sinéty (R. de), 227-277, 337-366.
Sinibaldi, 212.
Sirmond, 111.
Sixte V, 70.
Sodar, 101, 196, 197.
Soiron, 330.
Sommerlath, 97.
Sommerwogel, 51, 59. 61, 63, 328.
Sorazu, 214, 334, 432.
Sparaccio, 435.
Spens, 329.
Stange, 97.
Stanislas de l'Addolorata, 25, 29, 34.
Staudinger, 333, 431.
Steiner (Sœur), 335.
Stella, 414.
Sticco, 215.
Stiglmayr, 335, 421-422.
Stoeckius, 334.
Stolz (A.), 336.
Strambi V. M., 27, 28, 29.
Strickland, 330.
Surin, 143-159, 389-411, 414.

Symphorien de Mons, 368, 424-425.

T. de la SS. Trinidad, 99.
Tacchi-Venturi, 61, 66.
Taine, 346.
Taffoureau, 389.
Tarvisano 198.
Tasse (Le), 255.
Tauler, 202, 432.
Taverna, 65.
Teixidor, 429.
Tertullien, 12-13, 15, 17-18, 21, 107-108, 112, 113. 133.
Terzago, 72.
Théodore de Saint-Joseph, 180-185.
Théodore Studite (S.), 141, 142.
Théodoret, 24, 130, 422.
Théodulphe d'Orléans, 135.
Théophile d'Alexandrie, 82.
Théophylacte, 134.
Thérèse (Ste), 49, 85-86, 103, 183, 184, 201, 211, 215, 251, 322, 388, 414, 430, 434.
Thérèse (Ste) de l'Enfant-Jésus, 336, 435.
Théry, 335.
Thibaut, 202-203.
Thomas (A.), 252. 272, 275, 341, 344, 347, 347, 349, 350, 351, 361.
Thomas a Kempis. 102, 141-142.
Thomas (S.) d'Aquin, 16, 24, 52, 54, 76, 79, 91, 95, 97, 99, 123, 126, 134, 193, 211, 213, 219, 220, 225, 321.
Thomas de Jésus, 211, 332, 429, 430.
Thomas de Villeneuve, 215.
Thône, 331.
Thouverez, 92.
Thouless, 434.
Thurston, 99.
Tillmann, 93.
Timothée, 421-422.
Tissier (Mgr), 210.
Torre (de la), 186.
Torro, 215.
Toulemonde, 98, 331, 339, 360, 430.
Tourville (H. de), 101.
Touton, 364.
Trione, 100.
Tyrrell, 206.

Ubertin de Casale, 293, 423.
Underhill, 208.
Underwood, 331.

Valens, 138.
Valdès (inquisiteur), 417.
Van Biervliet, 435.
Vast (A.), 197.
Vaughan Clare, 103.
Vaussard, 417.
Vélez, 215.
Venceslas, 414.
Verdades de S. Franco, 332.
Verger, 244.
Verger (du), 92.
Vernazza (père et fille), 207.
Vettius Epagathus, 12.
Vial, 244, 245.
Vianney (St J.-M.), 91.
Vicente (J.), 332, 430.
Vicente de Peralta, 215.
Vidal Ch., 100.
Villanueva (M. de), 51-59.
Villecourt. 421-422.
Viller, 3-25. 97, 105-142, 222, 421-422.
Vincent (Fr.), 92.
Vincent (J.), 70.
Vincent (M.), 100.
Vincent (S.) de Paul, 322, 413, 414.
Vincent (S.) Ferrier, 173, 198-200.
Viollet, 324.
Vittoz, 270, 271, 342, 353.
Vivaldi, 103.
Voigt (M.), 99, 332.

Waffelaert, 96, 209, 329, 429.
Watrigant, 203-204, 205, 367, 416.
Watts, 214.
Wauchope, 102.
Wauthier d'Aygalliers.
Weber (W.), 99, 214.
Whitchurch, 101.
Wickl, 333.
Widgay, 97.
Wilby, 210.
Wilmart, 54, 123, 141, 195, 215, 421-422, 432.
Windel, 335.
Windisch, 15.
Wohlenberg, 131, 135.

X., 48-51, 101, 208, 214, 428, 431.

Zacharie de Chrysopolis, 136.
Zaluski (A.), 390.
Zeiger, 333.
Zeij, 213.
Zeller, 197-198.
Zezschwitz, 220.
Zimmermann, 210, 429.
Zurita Nieto, 85.

Le Gérant : A. SOUCASSE.

SUPPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE

A LA

Revue d'Ascétique et de Mystique

JANVIER 1925

SAINTE TÉRÈSE. — *Elévations, prières et pensées.*

S. FRANÇOIS DE SALES. — *Elévations, prières et pensées.*

Paris, de Gigord, 2 vol., 18°, de 435 et 398 p., chacun 7 fr. 50.

Voici deux volumes nouveaux de la gracieuse et instructive collection due à l'initiative de M. l'abbé Cl. Peyroux. Chaque volume se compose comme l'on sait de deux parties : une introduction et des extraits. L'introduction offre un résumé très personnel sur la vie, les œuvres et le caractère de l'écrivain ; les extraits, de longueur variable, sont terminés par un choix de courtes pensées, qui, comme les textes précédents, offrent à l'esprit et au cœur une nourriture savoureuse et variée. Une table détaillée permet de retrouver facilement les pages sur lesquelles on aimerait à revenir.

JAUD L. — *Œuvres du P. Faber. Abrégé textuel et méthodique en 191 lectures ou méditations.* Paris, Téqui, 1924, 12°, 3 vol. de IX-450, 393 et 268 pages, chaque volume 7 fr. 50.

Assurément, le charme des écrits du P. Faber tient beaucoup à son style et à sa manière d'exposer la doctrine spirituelle et de ce fait il perdra toujours quelque chose à se voir abrégé. Il est non moins incontestable cependant que sa prolixité est de nature à décourager plus d'un lecteur. On saura gré à M. l'abbé Jaud d'avoir, en évitant la sécheresse, dégagé la « substantifique moelle » de ces ouvrages si justement appréciés et d'avoir disposé ces résumés sous forme de lectures nettement distribuées en paragraphes qui peuvent aisément servir de points de méditation. Le tome I résume ainsi *Tout pour Jésus, Le progrès de l'âme dans la Vie Spirituelle, Le Saint Sacrement;* le deuxième : *Le Créateur et la Créature; Le Pied de la Croix, Les Conférences Spirituelles* ; le troisième et dernier : *Le Précieux Sang* et *Bethléem.*

ADLOFF J. — *La confession et la direction.* Paris, Lethielleux, Strasbourg, Leroux, 1924, 12°, XII-260 p., 7 fr.

En cinq chapitres, l'auteur, s'adressant surtout aux jeunes prêtres, traite de l'importance et de la nécessité de la direction spirituelle ; de la direction et de la confession, qui selon lui doivent être étroitement unies ; des qualités du directeur ; de la direction en général et aussi selon les diverses classes : occasionnaires, habitudinaires, tièdes, âmes pieuses, scrupuleuses, religieuses ; des dispositions et des devoirs du dirigé. L'auteur s'appuie à la fois sur les enseignements de la théologie et des maîtres de la vie spirituelle qu'il cite fréquemment, et sur sa propre expérience. Même si on n'adopte pas sa manière de voir, en des points assez contestés, il y a grand profit à le lire et à s'inspirer de ses judicieux conseils.

P. DONCŒUR. — *Cadets.* Paris, Art Catholique, 1924, 24°, 57 p.

L'auteur de *Beati* et de la *Lettre à M. Herriot* « Nous ne partirons pas » s'adresse ici aux jeunes, venus à l'action, après la guerre, fiers de leurs aînés tombés au champ d'honneur et frémissant du désir de vivre d'une vie intense et pleine. Il leur en rappelle le but et les conditions : vivre d'une vie chrétienne intégrale, remplie du Christ, reçu quotidiennement à la Sainte Table, dilatée dans la fidélité à l'Eglise Mère, ouverte à toutes les joies saines et s'assurant par cet harmonieux équilibre, qui suppose la maîtrise de soi et par suite la lutte contre les passions, la possession de cette humanité supérieure dont le catholicisme est à la fois le couronnement et la condition.

ROUZIC L. — *La Maison*; *La Mère*. — Paris, Téqui, 1924, 2 vol. 24° de IX-319 et X-254 p., 5 fr. chaque volume.

On connaît le genre adopté par M. Rouzic, l'heureux mélange d'idées générales et d'anecdotes, de citations empruntées aux auteurs les plus divers. Ces deux petits volumes aideront à goûter toute la poésie du foyer familial, à comprendre et à aimer les devoirs qui s'y rattachent, à trouver dans leur accomplissement fidèle les joies saines en même temps qu'à y préparer la récompense qu'offrira pour l'éternité la stable demeure du Père de famille, où nous serons tous *domestici Dei*.

BREMOND L. — *Le diable existe-t-il? Que fait-il?* Paris, Téqui, 1924, 12°, 156 p.

Bien que portant l'*imprimatur* du 11 février 1911, le livre, comme en témoignent le contenu et les citations empruntées à des ouvrages très récents, est bien de la date qu'il porte sur la couverture. On y trouvera la doctrine commune sur les divers problèmes que pose l'intervention des esprits mauvais dans les affaires humaines, tentations, obsessions, possessions et d'utiles indications concernant le spiritisme et les illusions diaboliques.

BOUYSSONIE A. — *Batailles d'idées sur les problèmes de Dieu, du bien, du vrai*. Paris, Beauchesne, 1923, 8°, 368 p., 10 fr.

Série d'entretiens, dans une ambulance du front, entre un prêtre, professeur dans l'enseignement libre, et un major incrédule, puis un socialiste sur l'ensemble des problèmes religieux d'ordre philosophique, Dieu, le bien et le mal dans son œuvre, le péché, la vérité et sa connaissance, le surnaturel et la révélation chrétienne, la morale. Rien de technique, mais cependant, avec une absolue loyauté dans la discussion, une maîtrise réelle du sujet et une singulière habileté à tirer parti de tout ce qui peut l'éclairer, en portant la conviction dans des âmes ignorantes, mais bien disposées et n'ayant point peur de la lumière. La discussion est serrée, approfondie, sans faux-fuyants ni trompe-l'œil. Les âmes de bonne volonté, déjà croyantes ou encore incrédules, liront avec grand profit cet ouvrage, fruit d'actives méditations et d'un enseignement prolongé de la philosophie chrétienne.

Mgr LELONG. — *Catéchisme de la vie religieuse*. 3° édition, revue et corrigée d'après le nouveau Code canonique, Paris, Téqui, 1924, 24°, 216 p., 2 fr.

En vingt-deux leçons, par demandes et par réponses, Mgr Lelong rappelle aux religieuses la nature de l'état qu'elles ont embrassé, ce qu'est la vocation et la vie de perfection, la règle, les vœux; chacun d'eux est ensuite examiné et exposé avec ses obligations, puis les principales vertus à pratiquer : foi, espérance charité, humilité, mortification. L'opuscule se termine par quelques indications sur la prière et l'oraison, la lecture spirituelle et l'examen de conscience.

FANFANI L., O. P. — *Le droit des religieuses selon le Code de droit canonique*. Traduction française par le P. L. MISSEREY. Turin, Marietti, 1924, 8°, 312 p., 14 fr.

En quatorze titres, sous forme de demandes et de réponses, le P. Fanfani groupe les indications fournies par le Code et les met par ses explications à la portée des religieuses auxquelles il destine son ouvrage. Sans doute, cela ne saurait les dispenser de consulter des canonistes compétents, ne serait-ce que pour éviter certaines erreurs d'interprétation, mais c'est un réel service que rend à ces religieuses, comme à leurs supérieures et directeurs, le P. Fanfani par ce volume où la matière est si clairement distribuée et où des tables bien faites et détaillées permettent de trouver sans effort le renseignement nécessaire.

DAUMONT, O. — *Derrière les murs d'un cloître. Chez les Petites Sœurs des Pauvres*. 5e éd., Paris, Giraudon, 12°, 287 p. avec illustrations.

Série d'esquisses et d'anecdotes, écrites par un aumônier belge des Petites Sœurs et qui en faisant mieux connaître l'héroïque vie de ces religieuses, et leurs protégés, en même temps qu'il pourra susciter des vocations fera mieux comprendre ce qu'est la charité chrétienne et à quel point elle ennoblit l'âme.

JANIN R. — *Les églises orientales et les rites orientaux*. Avec 48 illustrations et 9 cartes, Paris, 5, rue Bayard, 8°, 720 p , 10 fr.

On trouvera dans ce volume les renseignement les plus abondants et les plus précis sur les Eglises orientales, soit séparées (orthodoxes) soit unies à l'Eglise romaine, leur liturgie, leurs pratiques religieuses. leur organisation, leur distribution géographique. Sans doute, plus d'un détail est à modifier, tellement fréquents sont les changements, en ces années d'instabilité politique et de troubles, mais on y prendra cependant une idée plus nette de ce que sont ces églises si vénérables par leur antiquité et l'on pourra mieux comprendre le devoir urgent de coopérer au moins par la prière aux efforts tentés pour rétablir l'unité du seul bercail.

SOL E. — *Un catholique du Quercy. H.-J. Guillaume Baudus de Villeneuve, 1725-1794*. Paris, 1924, 12°, 95 p., 3 fr.

En quelques pages, M. Sol, curé de Notre-Dame à Cahors, résume d'abord la carrière du lieutenant civil et criminel du Sénéchal de Cahors, condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire et exécuté le 6 juillet 1794. Puis il transcrit le journal des retraites mensuelles faites par Baudus, au cours des années 1792 et 1793, après en avoir dégagé le contenu et donné quelques indications sur la piété de leur auteur et les sources où elle s'alimentait. Ces pages en partie écrites pendant que Baudus était enfermé dans la prison de Cahors, sont un précieux témoignage sur la vie intérieure des laïques fervents de cette période et ne pourront qu'édifier et exciter au bien ceux de notre temps.

DUDON P. — *Un jeune catholique d'autrefois. Albéric de Blanche, 1815-1854*. Paris, Beauchesne, 1924, X-231 p., 7 fr.

Dans ce volume, qu'il dédie à la Jeunesse Catholique de France, le P. Dudon fait revivre, d'une façon très sympathique, la figure d'un personnage de second plan, connu surtout comme traducteur et biographe de Balmès et qu'une mort prématurée empêcha de donner sa pleine mesure. Très mêlé au mouvement catholique, sous la monarchie de Juillet, il s'est trouvé en rapport avec tous ceux qui y prirent une part active et, grâce à sa correspondance, nous en passons en revue de nouveau les principaux épisodes non sans y cueillir d'utiles compléments aux renseignements que nous possédons déjà. Le volume est à recommander aux jeunes, desireux de servir utilement la cause de l'Eglise et leur rappellera utilement ce ce que firent leurs ainés et au prix de quels efforts de perfectionnement intérieur et d'action pratique, ils conquirent la liberté religieuse.

P. AGNIUS. — *Le Père Agnius missionnaire mandchou (1874-1900)*. Préface de Mgr QUILLIET. Paris, Giraudon, 1924, 8°, 163 p.

Intéressante biographie d'un jeune prêtre des Missions Etrangères, missionnaire en Mandchourie, où il tomba victime des boxeurs, trois ans à peine après son arrivée. On y lira nombre de détails édifiants sur sa jeunesse au Petit Séminaire de Cambrai, son séjour à Bièvres et à la rue du Bac, ses premiers essais d'apostolat.

PIERRE L'ERMITE. — *La vieille fille*, roman illustré. Paris, 5, rue Bayard, gr. 8°, à 2 col., 128 p.

Ce roman pose d'une façon dramatique le problème de l'utilisation de la vie pour les jeunes filles qui, volontairement ou non, renoncent au mariage. Il est de nature à encourager à une existence de dévouement, à intéresser à la pratique des œuvres en mettant en relief la fécondité des journées occupées à secourir le prochain au lieu de se replier sur soi-même dans un égoïsme rapetissant.

Almanach du Pèlerin. — Paris, Bonne Presse, 1925, gr, 8°, à 2 col., 128 p., 1 fr. 50.

Almanach de la Bonne Nouvelle. — Paris, Téqui, 1925, gr. 8°, à 2 col., 96 p., 1 fr. 50.

Ces Almanachs publiés, le premier par la *Bonne Presse*, le second par les PP. Obats de Marie Immaculée, offrent un choix varié de récits, les uns édifiants, les autres amusants, d'illustrations documentaires ou fantaisistes, des dialogues, des poésies, sur les sujets les plus divers, bref une série de lectures à recommander aux familles et qui aideront grands et petits à se délasser d'une façon agréable et bienfaisante.

Autres Livres reçus :

Association du mariage chrétien. L'autorité et la liberté dans la famille et autour de la famille. Compte-rendu des travaux du 2e Congrès. Paris, 8°, 147 p., 5 fr.

Autour des *Paillettes d'or. Du style épistolaire.* Avignon, Aubanel, 24°, XVII-280 p., 3 fr.

— *Paillettes d'or,* XIXe série, même éditeur, 117 p.

Barat J. L. — *Aux incroyants. La foi catholique.* Paris, éd. *Spes,* 12°, 220 p., 6 fr.

A. Bohnen S. J. — *Recueil de notions d'architecture et d'archéologie.* Lille, Desclée, 8°, 206 p.

Bossuet. — *Lectures choisies pour le temps de la retraite,* extraites des Œuvres, par l'abbé G. C. (Collection des retraites spirituelles). Paris, Lethielleux, 12°, VIII-427 p., 10 fr.

Cros L. — *Nuestra Señora de Lourdes.* Relatos, obra traducida por el P. A. Viladevall, 2a edicion. Barcelona, Gili, 16, 311 p.

R. P. Ehrhard. — *A la recherche de la vérité.* Avignon, Aubanel, 18°, 123 p., 1 fr. 75.

R. P. Ehrhard. — *Traité scientifique et critique de la vraie foi.* Avignon, Aubanel, 24°, 571 p., 8 fr.

Famille, travail, épargne. *Manuel de vie pratique,* 3 fr. — Paris, éd. *Spes,* 1924, 12°, 51-31 p., 48 p.

L. Lemmens. — *Hierarchia latina Orientis* 1622-1922, mediante S. Congr. de propaganda fide instituta, p. II. — Rome, Institut oriental, 8°, 56 p. (Orientalia Christiana, II, 4).

Léopold de Chérancé. — *Saint François d'Assise.* — Paris, Librairie Saint-François, 12°, 79 pages avec gravures.

C. Marcault. — *Comment Israël reviendra-t-il au Messie ?* — Paris, Téqui, 1924, 8°, VII-88 p., 3 fr.

Mathaus Conte a Coronata OMC. — *Ius publicum ecclesiasticum* — Turin, Marietti, 1924, 8°, 268 p., 12 lires.

A. Moretti. — *Caeremoniale pro functionibus pontificalibus hebdomadae maioris.* — Turin, Marietti, 1924, 8°, 213 p., 25 lires.

D. Thomae Aquinatis. — *De regimine principum* et *De regimine Judaeorum,* éd. Mathis. Turin, Marietti, 1924, 8°, XV-124 p. à 2 col., 12 lires.

Librairie P. LETHIELLEUX

PARIS-VIe — 10, rue Cassette, 10 — PARIS-VIe

Compte chèques postaux N° 2.144 R. C. Seine. 31.964

Nouveautés

Vie merveilleuse du Curé d'Ars

Par **Jacques d'ARS**

In-8 couronne illustré de 4 gravures hors texte..... 5 f. *franco* **5.45**

SOMMAIRE. — Quand il était petit berger. — Au printemps de sa vie. — Une fois curé de campagne. — Les prodigieuses tribulations. — Il fut l'ange de la confession. — *Comment Jésus-Christ vivait en lui.* — Le tombeau, le pèlerinage d'Ars, la Béatification.

C'est une vie présentée de façon *toute nouvelle* avec des développements imagés sur les faits très éloquents par eux-mêmes et avec des aperçus psychologiques sur son caractère extraordinaire et très sympathique.

BERNADETTE

LA VOYANTE DE LOURDES

Par **Henri LASSERRE**

In-8° couronne avec un portrait hors texte de la nouvelle Bienheureuse..... 7 f. *franco* **7.75**

Qui était l'enfant qui reçut la visite de la Reine du Ciel, et sous les doigts de laquelle jaillit la source miraculeuse ?...

D'autres racontent ce que fut au couvent la nouvelle Bienheureuse. Ce livre décrit son humaine nature, — de son humble berceau à sa tombe triomphale...

Ce qu'il y a dans une Hostie ?

Entretiens sur la Sainte Eucharistie pour les enfants qui se préparent à la Sainte Communion

Par le Chanoine **J. MILLOT**

In-8° (20e mille)..... 5 *franco* **5.45**

LE LIVRE DE MON FILLEUL

p[illegible]

In 8° couronne..... 6 f. *franco* **6.60**

L'auteur nous présente, en ces pages, un substantiel résumé de longues études fécondées par la réflexion et par la prière ; le seul énoncé des différents chapitres révèle à quel point de vue on s'est placé pour donner une telle synthèse du problème vital ; "*la Vie — la Lutte — les Armes — la Foi — l'Espérance — la Charité — le Dogme — la Morale — le Culte*".

La Maison MAME

TOURS. — Agence à Paris, 6, rue Madame (VIe)

envoie gratis ses catalogues

A — *Livres d'Étrennes*

Grandes publications illustrées

A^bis — *Romans. — Collection " Pour tous "*

Livres pour bibliothèques paroissiales

B — *Livres de prix*

C — *Éditions liturgiques*

D — *Paroissiens. — Livres de piété*

Missels de 1re Communion et de Mariage

E — *Livres classiques*

O — *Littérature religieuse (Dom Guéranger.— Mgr Gay. — Dom Cabrol. — Instruction religieuse. — Hagiographie, Ascétisme, etc...) et ouvrages divers.*

Pour les achats, adressez-vous à votre libraire, intermédiaire naturel entre l'éditeur et le public. Vous éviterez des frais de toutes sortes et vous serez rapidement servi.

TOULOUSE. — IMP. SAINT CYPRIEN. — I. VIDAILLON